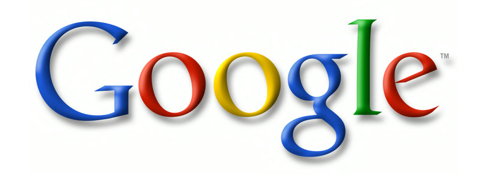





EX LIBRIS
V. M. P. ARMELLINI
D.D. BIBLIOTH. GAND.
LUX
UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
Digitized by Google



HISTOIRE
DE
SUMATRA.

TOME PREMIER.

En deux volumes (Complet)

HISTOIRE DE SUMATRA,

DANS laquelle on traite du Gouvernement, du Commerce, des Arts, des Loix, des Coutumes & des Mœurs des Habitans; des Productions Naturelles, & de l'ancien état politique de cette Isle;

PAR M. WILLIAM MARSDEN, de la Société Royale de Londres, ancien Secrétaire du Président & du Conseil du Fort Marlborough, à Sumatra:

TRADUITE DE L'ANGLOIS sur la deuxième Édition, avec des Cartes.

Par M. PARRAUD, de l'Académie de Villefranche, & de celle des Arcades de Rome.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins, Hôtel de Mesgrigny, N°. 13.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

Nous ne retiendrons pas ici long-temps le Lecteur ſur l'Hiſtoire de Sumatra, dont nous lui offrons la Traduction : il nous ſuffira de lui dire qu'étant le premier Ouvrage qui donne une connoiſſance détaillée des Habitans d'une île qui nous étoit presqu'abſolument inconnue, il nous a paru digne de l'attention du Public. Outre le mérite de la nouveauté, on y trouvera des réflexions judicieuſes, qui annoncent dans l'Auteur un homme inſtruit & obſervateur. Nous ne doutons pas qu'on ne liſe avec plaiſir les détails où il entre ſur les mœurs, les loix, les arts, &c. des Sumatranois, c'eſt-à-dire, d'un Peuple qui paroît tenir un rang moyen entre

les Peuplades sauvages & les Nations civilisées. C'est selon nous la partie la plus curieuse de cette Histoire, comme elle en est la plus étendue.

Nous croyons devoir prévenir le Lecteur que nous avons conservé aux mots Malais, & des autres langues qui se parlent à Sumatra, l'orthographe que l'Auteur leur a donnée. Ceux qui savent l'Anglois ne seront pas embarrassés pour la prononciation, & ils nous sauront bon gré de les leur avoir présentés tels qu'ils sont dans l'original: quant aux autres, il ne leur sera pas difficile d'en apprendre la véritable prononciation; la première grammaire de cette langue les mettra bientôt au fait. Nous nous contenterons de dire à ce sujet qu'il faut prononcer oo *comme* ou ; ee *comme* i ; ai *comme* ei , *&* sh *comme* ch.

PRÉFACE.

L'Isle de Sumatra, qui, par sa position & son étendue, tient un rang distingué sur notre globe, & qui ne le cède qu'à un petit nombre dans les productions de la Nature, a été de tout temps fort mal-à-propos négligée par les Ecrivains; tellement qu'elle est aujourd'hui moins connue, sur-tout quant à l'intérieur, que l'île la plus éloignée de celles qui ont été nouvellement découvertes, quoiqu'elle ait été constamment fréquentée par les Européens pendant quelques siècles, & que les Anglois y aient un établissement régulier depuis deux cens ans. Il est vrai que Sumatra, considérée du côté du commerce, est beaucoup déchue de son ancienne splendeur. Elle n'est plus l'entrepôt des richesses de l'Orient, où les trafiquans occidentaux venoient échanger les productions de leurs pays pour les précieuses marchandises de l'Archipel Indien: elle ne peut plus même se vanter de cette influence politique qu'elle acquit, lorsque la fortune des Portugais,

qui n'avoient compté jusqu'alors que par des victoires faciles, vint échouer sur ses bords. Cette Nation entreprenante, qui fit trembler tant de peuples par la terreur de ses armes, n'éprouva que des désastres dans ses tentatives contre Acheen, dont les Souverains la firent trembler à leur tour. Néanmoins, aux yeux d'un Historien de la Nature, cette île n'a rien perdu de son importance, & elle mérite une attention particulière.

Les Portugais étant meilleurs guerriers que philosophes, & plus portés à conquérir des nations qu'à étudier leurs mœurs ou leurs antiquités, il n'est pas surprenant qu'ils n'aient pu nous fournir une description particulière & exacte d'une île qu'ils ont dû regarder d'un mauvais œil. Les Hollandois étoient, après eux, la Nation de qui nous avions droit d'attendre des informations justes. Ils ont fréquenté l'île de bonne heure, & ils y ont formé des établissemens en différens temps dans presque toutes les parties. Mais il n'en ont presque rien dit. Peut-être faut-il

attribuer cette négligence à l'insouciance de leur caractère national qu'on leur suppose, ou à leur attachement au gain, passion qui doit détourner l'esprit de toutes les recherches relatives aux sciences & aux arts. Mais je crois plutôt qu'on doit en chercher la raison dans la jalouse politique de leur système commerçant, qui leur fait regarder comme une chose importante d'empêcher la publication de tout ce qui pourroit fournir quelque lumière sur les sources de leurs profits, & attirer l'attention des autres nations. Mais à quelle cause attribuerons-nous la négligence de nos propres compatriotes, qui ont eu autant de facilités à s'instruire de l'état de l'île, que leurs prédécesseurs, ou leurs contemporains? Il paroît difficile de rendre raison de ceci; mais le fait est que, excepté une esquisse légère des mœurs des Habitans d'un district particulier, insérée dans les Transactions Philosophiques de l'année 1778, il n'a pas été publié une seule page sur les Sumatranois, par un Anglois qui ait résidé dans l'île.

Donner une defcription générale & paffablement exacte de l'île & de fes Habitans, eft une tâche qu'on ne peut remplir fans de grandes & particulières difficultés. Les informations néceffaires pour cela ne peuvent être fournies par les Naturels eux-mêmes, dont les connoiffances & les recherches font extrêmement bornées, & s'étendent à peine au-delà du diftrict qui les a vu naître; & rarement les Européens ont pénétré jufqu'à une certaine diftance de la côte maritime, dans les bois prefqu'inacceffibles dont l'île eft couverte, circonftance qui a dû rendre imparfaites leurs obfervations, qu'ils fe contentoient peut-être de confier à leur mémoire; ou qui fe perdoient à leur mort, s'ils avoient eu le foin de les écrire. Une autre difficulté vient de l'extrême diverfité des peuples qui, fous un grand nombre de gouvernemens indépendans les uns des autres, forment autant de nations différentes. Cependant le nombre des nations, & la différence de leur langage & de leurs mœurs, ne font pas les feuls obftacles; les divi-

ſions locales ſont confuſes & incertaines; les limites des Etats des divers Princes ne ſont pas fixées d'une manière exacte; les colons qui ſont venus s'y établir des différentes contrées & en différens temps, y ont introduit leurs propres mœurs, dont l'influence irrégulière mais puiſſante, ſurpaſſe, en quelques endroits, l'autorité des gouvernemens établis, & impoſe un joug réel aux Naturels là même où ces étrangers n'ont pas le titre de Souverains. Un pareil mêlange doit occaſionner, par la ſuite des temps, des innovations qui détruiſent l'originalité & la pureté des coutumes & des mœurs des Indigènes, anéantiſſent le caractère diſtinctif des peuples, & ſement la confuſion ſur les pas de l'obſervateur.

Toutes ces difficultés, qui ſemblent avoir été regardées juſqu'ici comme des obſtacles inſurmontables, par ceux qui auront voulu tenter d'écrire l'Hiſtoire de Sumatra, m'auroient auſſi détourné moi-même de cette entrepriſe, ſi je n'avois fait réflexion, que les choſes dans leſquelles ſe trouvent

les principales difficultés, font dans le fait les moins intéreffantes pour le Public, & les moins utiles. Car il eft peu important, par exemple, de déterminer avec précifion, à quel petit Chef appartient tel ou tel village; de combien de tribus telle nation eft compofée; laquelle de deux Puiffances voifines étoit originairement vaffale de l'autre. L'Hiftoire n'eft eftimable qu'autant qu'elle nous met à portée de mieux connoître l'homme, connoiffance à laquelle les objets dont nous venons de parler contribuent fort peu. J'ai donc cherché à donner une idée exacte, plutôt qu'une defcription circonftanciée des divers Gouvernemens des différentes parties de l'île, me réfervant de traiter plus en détail ce qui concerne les coutumes, les opinions, les arts & l'induftrie des Habitans originaires, de ceux principalement qui ont confervé davantage leurs antiques mœurs. Je n'ai pas fait entrer dans mon plan les intérêts des puiffances Européennes qui fe font établies dans l'île, l'hiftoire de leurs établiffemens, & des révo-

lutions de leur commerce ; mais lorſque ces objets ont quelques rapports avec les Habitans, & l'hiſtoire de leurs Gouvernemens, j'en parle par occaſion.

J'ai été principalement encouragé dans mon entrepriſe par les promeſſes de ſecours, que je recevois de la part de quelques amis eſtimables & fort inſtruits, qui réſidoient avec moi à Sumatra. D'un autre côté on m'a fait entendre en Angleterre que le ſujet étant abſolument nouveau, c'étoit une obligation pour moi d'offrir au Public les matériaux que j'avois raſſemblés, quelqu'imparfaits qu'ils fuſſent, perſuadé qu'il les verroit avec plaiſir, pourvu qu'il pût compter ſur leur authenticité. Or, c'eſt de cette dernière qualité que je puis répondre avec le plus de confiance. En effet, la plus grande partie de cette Hiſtoire eſt le fruit de mes propres obſervations; quant au reſte, ce ſont ou des objets connus généralement à tous ceux qui réſident dans l'île, ou le réſultat des obſervations unanimes de perſonnes qui, par leur place dans le ſervice de la Com-

pagnie des Indes orientales, par leur longue communication avec les Naturels de l'île, par une grande connoissance de leur langue, de leurs idées & de leurs mœurs, enfin, par leur caractère respectable, méritent toute la confiance que l'on peut accorder au témoignage des hommes.

J'ai été très-circonspect sur cet article, parce que mon objet n'étoit pas de faire un livre qui dût son principal intérêt au merveilleux, mais d'ajouter dans la plus exacte vérité aux connoissances générales du siècle, le peu qui est en mon pouvoir; de jeter quelque jour sur les pas du Naturaliste, & plus particulièrement de fournir aux Philosophes dont les travaux ont pour objet l'Histoire de l'Homme, des faits qui pussent servir comme des *données* dans leurs raisonnemens, raisonnemens qui sont toujours futiles & souvent ridicules lorsqu'ils sont fondés sur les erreurs ou les impostures des Voyageurs, comme sur des vérités. La science la plus intéressante & la plus importante pour l'homme, est celle de l'homme même; mais cette

science, comme toutes les autres, ne peut s'acquérir par la spéculation : une suite régulière de faits authentiques est ce qui peut seul nous élever à cette connoissance. Heureux si je pouvois me flatter d'avoir applani en partie le sentier qui y conduit !

Après avoir ainsi mis en ordre les matériaux de l'Histoire de Sumatra, que la curiosité & l'amour des connoissances m'avoient porté à rassembler pendant mon séjour dans cette île, ou que j'ai eu le moyen de me procurer depuis mon retour ; après avoir cherché à rendre cet Ouvrage aussi utile que mes foibles talens peuvent le permettre, je le soumets aujourd'hui, non sans quelque défiance, au jugement du Public. Je n'ignore pas la sévérité du tribunal devant lequel je vais paroître ; mais je connois aussi l'indulgence dont il est toujours disposé à user d'une manière particulière envers ceux dont les écrits tendent à établir des faits plutôt que des systêmes, & à décrire avec simplicité les choses qui existent, plutôt

qu'à déployer les pouvoirs d'une imagination créatrice.

Si l'on m'objecte que ma description de l'île est en quelques points incomplète, & manque de connoissances scientifiques en plusieurs autres, je passerai condamnation sur cet article, & j'avouerai que je sens tous les défauts de cet Ouvrage. Je dirai seulement pour ma justification, que j'ai été engagé par des personnes de la plus grande considération dans le monde littéraire, & en quelque sorte contre mes propres intentions, à publier tous les matériaux que je pouvois avoir sur l'Histoire Naturelle de cette île, comme devant servir de fondement à un nouvel édifice que d'autres éléveront dans la suite. L'on m'objectera sans doute encore que dans la description des mœurs & des coutumes d'un peuple grossier, on tombe souvent dans des détails si triviaux, qu'ils ne peuvent intéresser ni amuser un lecteur accoutumé à s'occuper d'objets plus importans. A cela je réponds que tous les hommes sont portés à regarder l'objet de leur affection

comme le plus généralement intéressant ; mais que la franchise devroit les engager à faire attention que ce qui paroît aux uns une minutie insignifiante, est regardé par d'autres comme un objet digne de la curiosité des Philosophes. En effet, de pareils détails sont souvent la partie la plus agréable d'un Ouvrage, parce qu'ils portent davantage l'empreinte de l'originalité. Toutes les races de l'espèce humaine ont entr'elles une si forte ressemblance, & en général les traits de leurs pensées & de leurs actions, si l'on peut ainsi s'exprimer, mais plus particulièrement de celles qu'on regarde comme importantes, se ressemblent tant, que ne montrer que cela ce seroit ne marquer entr'elles aucune distinction. Dans un sujet quelconque, les traits les plus saillans ne sont pas les plus caractéristiques. On observe que l'ambition dans les hommes qui aspirent au souverain pouvoir, ou la jalousie politique dans ceux qui le posséedent déjà, ont produit dans tous les pays & dans tous les temps les mêmes effets ; & par conséquent ces pas-

ſions ne peuvent offrir un moyen sûr de connoître le génie & les mœurs d'un peuple. Il faut le chercher plutôt dans les circonſtances moins apparentes de la vie domeſtique & privée, & on le trouvera bien mieux dans les coutumes ſociales d'un obſcur village, que dans les cérémonies ſplendides & les inſtitutions arbitraires d'une puiſſante Cour. Les premières ſont le réſultat des idées depuis long-temps dominantes, & des préjugés habituels des nations; les dernières doivent leur origine & leur paſſagère exiſtence au caprice de certains individus, qui, s'ils ſont ignorans, vicieux & méchans, font des coutumes les plus reſpectées d'un peuple, le jouet de leurs paſſions momentanées; ou qui, s'ils ſont ſages & bons, empruntent leurs maximes de gouvernement & de réglemens civils des hommes les plus éclairés des autres nations: & qui ainſi, tandis que d'un côté ils améliorent la condition de leurs ſujets, de l'autre détruiſent leur caractère particulier & original.

Je ne prétends pas néanmoins que l'Hiſ-

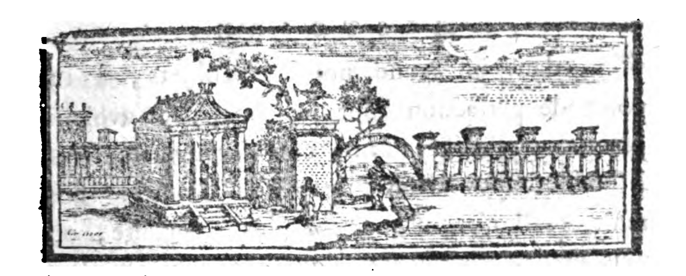
toire des mœurs des villes & des Cours n'ait pas ſon utilité & ſon avantage. L'homme doit être repréſenté ſous tous les points de vues, & dans quelque ſituation que nous le voyons, le ſujet eſt toujours intéreſſant. Mais je voudrois perſuader que lorſqu'on le trouve dans ſon état le moins éloigné de la nature, quand même ce ſeroit dans l'état le plus ſauvage, le tableau de ſes mœurs ne mérite pas moins notre attention.

J'aurois vainement déſiré que cet Ouvrage fût également agréable à toutes ſortes de Lecteurs; un pareil ſouhait ſeroit une chimère; mais je m'eſtimerai heureux ſi j'obtiens l'approbation, ou plutôt l'indulgence des Lecteurs bien intentionnés, que je préſume être le plus grand nombre. La ſincérité, & un attachement rigide à la vérité, autant qu'il a été poſſible à un foible mortel de la diſtinguer de l'erreur, ſont les qualités dont j'oſe le plus me glorifier, & ſur leſquelles je fonde mes droits à la faveur du Public. Si quelque Voyageur plus inſtruit, ou mieux informé que

moi, veut bien me montrer en quoi je me ſuis trompé, dans les choſes que j'ai pu voir par moi-même, ou en quoi j'ai été trompé dans celles où j'ai été obligé de m'en rapporter au témoignage des autres, je recevrai ſes avis avec reconnoiſſance, & je ſerai plus prompt à corriger mes erreurs, que je ne le ſuis maintenant à les publier contre mon intention.



HISTOIRE



HISTOIRE DE SUMATRA.

CHAPITRE PREMIER.

SUMATRA inconnue aux Anciens. Situation. Nom. Description générale de l'île, ses Montagnes, Lacs & Rivières. Air & Météores ; Moussons & Brises de terre & de mer. Minéraux & Fossiles. Volcans. Tremblemens de terre. Ressac & Marées.

SI l'Antiquité nous présente dans les sciences & les arts, quelques modèles que jusqu'ici l'on n'a pu égaler ; les Modernes, d'un autre côté, ont porté leur esprit d'industrie & d'inven-

tion, dans un grand nombre d'objets, à un point de perfection dont les Anciens n'avoient pas même l'idée. Parmi ces découvertes dans lesquelles nous avons surpassé de beaucoup nos maîtres, il n'en est aucune plus frappante, ou plus évidemment utile, que celle qui offre les moyens de déterminer avec certitude & précision la situation respective des diverses contrées de la Terre, moyens dont l'humanité est redevable au génie de quelques-uns & à l'expérience des autres. Ce qui étoit autrefois le sujet des conjectures, ou tout au plus d'un calcul vague & arbitraire, est à présent le résultat évident des règles fixes, fondées sur des principes invariables. Il ne reste plus, à la libéralité des Princes & des Etats, & à la persévérante industrie des Navigateurs & des Voyageurs, que d'effectuer l'application de ces moyens à leur fin, en continuant de déterminer les positions inconnues ou incertaines de toutes les parties du Globe, où les barrières de la nature permettront à l'adresse & à l'habileté d'approcher.

Sumatra inconnue aux anciens.

L'île vaste & heureusement située, qui fait le sujet de cet Ouvrage, semble, malgré quelques passages obscurs & contradictoires de Ptolémée & de Pline, avoir été entièrement inconnue aux Géographes Grecs & Romains, dont les découvertes, ou plutôt les conjectures, n'al-

lèrent pas au-delà de *Ceylan*, qui probablement étoit leur *Taprobane*, plutôt que *Sumatra*, quoique ce nom ait été invariablement appliqué à cette dernière île, dans le moyen âge. Mais dans le fait, le nom de Taprobane, comme introduit par les Anciens, appartenoit-il à un lieu réellement existant ? C'est-là une question qu'on peut avec raison agiter. En effet, observant qu'un grand nombre de marchandises, qui n'étoient point du sol de l'Europe, venoient d'une île ou des îles à l'extrémité supposée de l'Orient, & dont la situation leur étoit inconnue ; il est possible qu'ils aient été portés d'après cela à placer dans leurs cartes une île d'une grande étendue, qui seroit aussi arbitraire que la plupart des autres lieux dont ils ont parlé. Cette supposition anéantit les raisons apportées par divers Ecrivains, pour prouver l'existence d'une île fameuse de ce nom. L'opinion de ceux qui prétendent que Sumatra est le pays d'*Ophir*, où Salomon envoyoit ses flottes, est trop invraisemblable, & jette trop loin dans la nuit des temps, pour admettre ici une discussion (1). Dans les temps plus modernes, il ne

Ceylan probablement leur Taprobane.

(1) Il y a dans l'île de Sumatra une montagne appelée *Ophir* ; mais ce nom lui a été donné dans ces

paroît pas facile de déterminer si certains Voyageurs ont voulu décrire ou désigner Sumatra. Les Voyageurs Arabes, qui, en 1173, pénétrèrent jusques dans les Indes & à la Chine, parlent d'une île qu'ils appellent *Ramni*, & dont la description, se rapportant assez bien à la vraie situation & aux productions de Sumatra, nous porte à conclure que c'est cette île qu'ils ont désignée. Marc-Paul, ce fameux voyageur Vénitien, dont les voyages, publiés en 1269, quoique regardés depuis long-temps comme remplis de contes ridicules, offrent cependant plusieurs preuves d'authenticité, décrit une île qu'il appelle la *Petite Java*, laquelle, d'après la lecture attentive des noms mal orthographiés, & surtout, de quelques particularités frappantes sur les mœurs des habitans, me paroît être précisément la même que Sumatra, comme je pense qu'il le paroîtra de même à quiconque aura quelque connoissance de l'île en question (1).

Appelée Ramni par des voyageurs Arabes.

La petite Java, par Marc-Paul.

---

derniers temps par les Européens. Une autre montagne près de Malacca porte le même nom.

(1) Nous aurons occasion dans la suite de cet Ouvrage, d'examiner l'authenticité de cette curieuse, mais obscure relation de Marc-Paul.

Enfin les expéditions des Portugais dans les mers Orientales firent connoître cette île au reste du monde. Ils en indiquèrent la position avec toute l'exactitude qu'ils donnoient à leurs autres découvertes (1), position que l'expérience des derniers temps a déterminée avec plus de précision, comme il suit. Décrite par les Portugais.

Sumatra est une île dans les Indes orientales; elle est la plus occidentale de celles que les Géographes comprennent sous le nom d'îles de la *Sonde*, & termine dans cette partie l'Archipel oriental. Sa direction générale est presque nord-ouest & sud-est. L'Equateur la coupe en deux parties à peu-près égales; l'une de ses extrêmités étant à cinq degrés trente-trois minutes de latitude nord, & l'autre à cinq degrés cinquante-six minutes de latitude sud. Le fort Marlborough, sur la pointe de terre, appelée *Oojong Carrang*, au troisième degré quarante-six minutes de latitude sud, est par les cent-deux degrés de longitude est du Méridien de Greenwich (2); c'est la seule place de l'île dont la lon- Situation.

(1) Voyez Osorius, De Barro, Do Couto.

(2) Pour servir à l'observation du passage de Vénus sur le disque du Soleil en Juin 1769, M. Robert Nairne détermina la longitude du Fort Marlborough, par les

gitude ait été déterminée par des observations. Néanmoins celle de la pointe d'Acheen est assez exactement fixée par l'estime au quatre-vingt-cinquième degré trente-quatre minutes, ainsi que celle de divers points du détroit de la Sonde, à cause de leur proximité de Batavia, ville qui jouit de l'avantage d'avoir un Observatoire. Sumatra gît au sud-ouest de l'océan Indien; la pointe nord s'étend vers le golphe du Bengale; au nord-est elle est séparée de la presqu'île de *Malayo* (ou *Malacca*) par le détroit de *Malacca*; à l'est, de l'île de *Banca*, par le détroit de ce nom; au sud-est, elle est bornée par la mer de la Chine, & au sud, par le détroit de la *Sonde*, qui la sépare de l'île de *Java* (1).

éclipses des Satellites de Jupiter, au 101°. 42'. 45''. est de Londres; elle a depuis été corrigée par l'Astronome Royal, & fixée au 102°.

(1) Une tradition, recueillie par divers Auteurs, assure que Sumatra faisoit autrefois partie du continent de l'Asie. » Cette île, dit Maffée (*Histor. Indic.*) qui s'étend obliquement du Nord au Sud, est séparée du continent où est la Ville de Malacca, par un bras de mer étroit & dangereux, ce qui la fit regarder autrefois comme une presqu'île. » Jean de Barros croit que les anciens Géographes ont désigné Sumatra sous le nom de *Chersonèse d'or*, & pense que c'étoit une partie du

Le nom de *Sumatra*, qu'on a donné à cette île dans ces derniers temps, étant inconnu à ses habitans, qui ignorent même qu'elle soit une île, & n'ont aucun nom général quelconque pour la distinguer; je me suis donné beaucoup de peines, j'ai fait des recherches très-pénibles, & plus même que l'importance de l'objet ne le demandoit, pour découvrir l'origine de ce nom, ou pour savoir de qui les Portugais, qui l'emploient dans leurs plus anciens voyages, l'ont emprunté, en le substituant à celui de *Taprobane* plus ancien. Elle a été appelée par eux, & par les Voyageurs des autres Nations, *Samoterra*, *Samotra*, *Çamatra*, *Zamatra*, *Zamara*, *Sumotra*, *Somatra*, *Samatra*, & en dernier lieu *Sumatra*. Je dois avouer que le succès de mes recherches n'a point du tout été satisfaisant, & que je n'en ai retiré d'autre fruit, que de me convaincre que ceux qui ont fait la même tentative n'ont pas été plus heureux. Les Arabes qui, avant les Portugais, étoient les plus grands navigateurs dans les mers des Indes, paroissent l'avoir désignée sous les divers noms de *Alrami*, *Rami*, ou *Ramni*, *Lameri*, *Sobarmah*, ou *Sobormah*, *Samandar*, & *Azebain*, ou *Aze-* Nom.

---

continent. Vartomanus parle du détroit de Malacca comme d'une grande rivière.

bani; ou bien ces noms appartiennent à différentes îles de cette partie du monde, qui par les rapports qu'elles ont dans leurs productions, & par leur proximité, auront été prises l'une pour l'autre. *Samandar* a quelque ressemblance avec le nom moderne de Sumatra; mais elle est décrite, par le Géographe Nubien, *Edressi*, comme gissant près du *Gange*. Les Africains, assure-t-on, l'appellent *Achamba*. D'Anville, dont l'autorité seroit ici pour nous d'un grand poids, si le sujet n'étoit pas si obscur, prétend que l'*Insula Jabadii* de Ptolémée est Sumatra (1), quoiqu'on suppose communément que c'est l'île de Java. Les Commentateurs d'Arrien disent que Sumatra est désignée par l'*Insula Simundi vel Palæsimundi* de cet Auteur, dans son *Periplus Maris Erythræi*. *Odoricus*, Moine, qui vers l'an 1331, visita quelques îles de la mer des Indes, parle de *Java* & de *Symolta*, nom qui semble tenir un milieu entre celui que lui donne Arrien, & le nom moderne de *Sumatra*, & qui en est peut-être la vraie étymologie. *Reland*, qui étoit très-savant dans les antiquités orientales, dit que cette île est ainsi appelée d'une colline nommée *Samadra*,

(1) Géographie ancienne, par d'Anville, *in*-12. T. II, p. 370.

qu'il suppose signifier dans la langue du pays, *magna formica* (grande fourmi); mais quoi qu'il y ait en effet beaucoup de ces *grandes fourmis* dans l'île, il est certain qu'elles ne furent jamais appelées de ce nom. Il est presque sûr qu'il n'y a pas non plus de colline remarquable qui porte ce nom. Ainsi cette étymologie n'offre aucune apparence de probabilité, ni aucun témoignage militant en sa faveur. Le même Auteur rapporte aussi, & son témoignage est confirmé par les Voyageurs Hollandois, que les habitans des îles voisines appellent Sumatra *Indalas* (*Andeelees*), nom qui vient des Javanois, mais il n'est pas généralement reçu, & les habitans eux-mêmes, comme nous l'avons déjà remarqué, ne le connoissent pas plus que tout autre. C'est un point que j'ai examiné avec soin, & sur lequel je puis prononcer avec certitude; & c'est sur-tout à cette circonstance qu'il faut attribuer l'ambiguité de son ancien nom. Car les Navigateurs des différentes nations, n'ayant point de règle commune & fixe dans la dénomination des lieux, tous ceux qui visitoient cette île lui donnoient un nom arbitraire, que les voyageurs qui venoient ensuite confondoient facilement (1). Ce qui paroît très-

(1) Les Navigateurs des derniers temps ont éprouvé plusieurs inconvéniens de cette manière arbitraire de

évident, c'eſt que les Portugais apprirent le nom de *Sumatra*, quelle que ſoit ſon origine, ſur la côte du Malabar, où ils formèrent leurs premiers établiſſemens, & prirent connoiſſance des contrées plus orientales. En effet, cette nation étoit alors bien peu éclairée, comme il paroît par l'*Itinerarium Portugalenſium*, publié l'année de leur première expédition à Sumatra, dans lequel le Cataia (le Catai) ou la Chine, eſt regardé comme une île (1).

---

donner des noms aux terres nouvellemens découvertes ou reconnues. Le nom par lequel les habitans mêmes, ou ceux des pays voiſins, diſtinguent un lieu, doit toujours être ſcrupuleuſement conſervé, ſi l'on peut le ſavoir avec certitude ; c'eſt ce qui ſemble avoir été obſervé par Dalrymple, & depuis par le Capitaine Cook.

(1) Pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur, je vais joindre ici les extraits ſuivans, relatifs à l'ancien nom de Sumatra, que j'ai recueillis des divers Auteurs que j'ai eu occaſion de conſulter dans le cours de mes recherches ſur ce ſujet.

» Une de ces îles s'appelle *Ramni*, qui eſt gouvernée par pluſieurs Rois, & elle a huit ou neuf cens lieues d'étendue. Il y a des mines d'or .... du camphre. Ces îles ſont fort proches de quelques autres, dont la plus conſidérable eſt *El Nian* (ou *Neas*) : les habitans ont des arbres de cocos, dont ils tirent leur nourriture, &

Sumatra est une des plus grandes îles de la Terre, mais son étendue est déterminée avec si

---

ils s'en servent aussi pour se peindre le corps & pour se frotter avec l'huile qu'ils en tirent.... Il y a beaucoup d'éléphans & du bois de Brésil... Ils mangent de la chair humaine. » Anciennes Relations des Indes & de la Chine, p. 4. « *Sobarmah* ou *Sobormah*, nom d'une grande île de la mer de la Chine, autour de laquelle il y en a plusieurs autres petites qui ne sont point habitées. La mer y est fort orageuse, & y a presque par-tout quarante brasses de profondeur.

Le Schérif Al Edressi, écrit dans la dixième Partie de son premier Climat, que l'on recueille dans cette île le meilleur camphre de tout l'Orient, & qu'il y a quatre jours de navigation jusqu'à celle d'Anam.

Cette île pourroit bien être celle que nous appellons Sumatra. Car ce que cet Auteur dit de la mer de la Chine, peut fort bien s'entendre de toutes les îles des Indes qui sont au-delà du Cap de Comorin, comme il a déjà été remarqué dans le titre de Serandib & ailleurs. Et ce qui est dit ici de l'île d'Anam, se peut fort bien entendre du Royaume d'Anam, qui comprend celui de Siam, & qui est dans la presqu'île des Indes, que les Anciens ont appelé *Chersonnesus aurea*, les Arabes appellant indifféremment du nom de Gezirrat, les îles & les presqu'îles, comme on peut voir dans le titre de Gezirat... Quelques Géographes remarquent que la plus grande quantité de bois d'aloës vient de l'île de *Semender*, qui est peut-être celle que nous nommons

peu d'exactitude, que tous les efforts qu'on pourroit faire pour calculer sa superficie, ne pour-

---

Sumatra... *Rami*, riche pays qui porte l'arbre appelé *Bacam* par les Arabes, & par nous *bois de Brésil* (*sappan*), & où l'on trouve l'animal que les Arabes & les Persans nomment *Kerkedan* (Rhinocéros), est une île de sept cens lieues de long, & distante d'environ trois jours de navigation de Serendib, que nous croyons être Ceylan... *Dib* ou *Div*, dans la langue Indienne, signifie île. Edressi dit que les Chinois faisoient un grand trafic à Serendib. « D'Herbelot, Bibliothèque Orientale, *in-fol.* 1697. Il y a lieu de douter qu'ils aient jamais passé Achéen. — Dans la Géographie de la Nubie de cet Auteur (Edressi), selon d'Herbelot, l'île appelée *Alrami*, semble le mieux répondre à Sumatra, excepté dans sa proximité de Serendib, en étant distante de dix jours de navigation, & non de trois jours seulement : ensuite *Sabormah*, & enfin *Samandar*, qui, quoiqu'approchant le plus par le nom, ne convient nullement par la situation, qu'on dit être *près du Gange*. — « Plus loin à l'Est sont les îles de *Samander*, *Rami* ou *Lameri*, qui sont peut-être Java, quoique d'après la description de celle-ci, on soit porté à la prendre pour *Samandan*, & alors *Abinomer* seroit *Java*, & *Mehrage* ou *Sobormah*, *Borneo* ». Jones, description de l'Asie, 1773. « Au-delà de Petan qui s'étend au Sud, à trente lieues de distance, est *Java-la-Grande*, » Marc-Paul, 1269. — La description que donne cet Auteur de cette île, convient à Sumatra. — « En 1331,

roient garantir de l'erreur. Comme la Grande-Bretage, elle eſt plus large à ſon extrêmité méridio-

---

Le Moine Odoricus alla à Java : ce fut le premier des Européens qui pénétra dans l'Inde & en retourna », (Marc-Paul, excepté) » Hackluit, T. II. pag. 45. — « Auprès de l'île de *Lemery*, il y en a une autre appellée *Sumobor* ; & tout auprès de celle-ci, une grande nommée *Java* ». Mandeville, 1400. — Nicolas de Conti (1449) dans Ramuſio donne une aſſez bonne deſcription de Sumatra, ſous le nom de *Taprobane*, & fait particulièrement mention de quelques coutumes extraordinaires des *Battas*, bien confirmées aujourd'hui. « Lacham mittit oppidum dictum *Samoterra*, ulta Calechut leucis CCCCC ». « Præterea in hoc mari indico complures viſunter inſulæ, & inter alias duæ ſunt quæ cœteras omni rerum celebritate præſtant. Altera Sayla dicitur, quæ abeſt ab dicto capite Comar M. prope CC. Poſt hanc, ad orientem, altera viſitur quæ dicitur *Samoterra*, nos Taprobanum appellamus, quæ abeſt ab Urbe Calechut itinere trium menſium. Ultra eam eſt Cataium feraciſſima, ut dictum eſt, inſula ». Intinerarum Portugalenſium in Indiam, imprimée en 1508, mais écrit vraiſemblablement quelques années auparavant. — « Il paſſa de *Melacha* à *Sumatra*, qui paroît être Taprobana, & arriva à Pider, reconnu pour le meilleur port de l'île ». Ludovico Barthema, ou Vartomanus. Cet Auteur voyagea en 1503 & 1504, & on publia à Veniſe une Edition de ſon Livre en 1517. Le nom de Sumatra y eſt écrit à la manière moderne, contraire à celle des Portugais. — On trouve dans le troiſieme vol.

nale, se rétrécissant par degrés à mesure qu'elle avance vers le nord, & elle approche peut-être

---

de Ramusio une carte & une description ancienne de Sumatra ou Taprobana, par un Capitaine François : elle est sans date ; mais elle paroît avoir été écrite peu d'années après le voyage des Portugais. — Dans une lettre d'Emanuel, Roi de Portugal, au Pape Léon X, de 1513, insérée dans le *Novus Orbis Historicus*, ce Prince parle de la découverte de *Zamatra* faite par ses sujets. — « Ils ont abordé à une île appellée Taprobane par les anciens, qui porte à présent le nom de (*Zamatra*) Sumatra : car à l'endroit où Ptolemée, Pline & d'autres Cosmographes, ont placé la Taprobana, il n'y a point d'île qu'on puisse croire être celle-ci ». Epistola di Massimiliano Transylvano, 1519. — « Circa littora Taphrophanæ, quam hodiè Sumatram vocant ». Sebastianus Munsterus, imprimé en 1537. — « Près de la pointe de Malacca est Taprobane, ou Sumathre, que les Barbares appelloient autrefois *Salique*, (*Ceylan*); les Arabes l'ont nommée *Azebain*, & les Afriquains, *Achamba*. Elle est fameuse par la canelle. Les Rois de *Pazar* (*Pazay*), Dargni (peut-être *Andergery*) Pedir, Ham & Biranc, sont tributaires du grand Cham. Il y croît plusieurs épices; mais le poivre vient de Calecut & de Zeilan. Elle est gouvernée par plusieurs petits Rois. En 1543 elle fut pillée & ravagée par quelques avanturiers de *Cephala*. La ligne équinoxiale coupe l'île par son milieu ». Cosmographie Universelle d'A. Thevet, 1541. L'habillement des habitans est fort bien décrit dans cet Auteur. — « En 1539, le Gouverneur

encore plus de notre île par la grandeur que par la forme.

Portugais de Malacca reçut une ambassade du Roi des Batas, dans l'île de *Samatra* ». Mendez de Pinto, 1558. — « La Taptobane, dont les habitans, selon Ptolemée, ont le soleil précisément sur leur tête quelquefois au Nord, & quelquefois au Sud, est par nous appellée *Samotra* ou Sumatra. Ses quatre Rois payent tribut au Cham de la Tartarie ». Geographie de Ptolemée, traduite en Italien par Geralimo Ruscelli, 1561. — » La Taprobane, selon Arrien & Ptolemée, fut autrefois nommée *Simundi* insula. Plusieurs Savans veulent que cette île soit celle qu'on appelle aujourd'hui Samatra, ou Zamatra ». Scholia J. G. Stukii, in Periplum Arriani, 1577. — « Taprobana, île autrefois nommée *Simundi*, & maintenant, selon aucuns, Sumatra. Ptolemée récite qu'elle étoit auparavant dite Simonide, & que les peuples d'icelle s'appelloient d'un commun nom, Salas, & qu'ils portoient tous habits de femmes «. Cosmographie de P. Appianpar Gemma Frison, 1581. — « Avec ces cinq navires il (Sequeire), fit voile pour l'île autrefois appellée Taprobane, & à présent *Zamatra* ». Osorius, Traduction faite en 1581. — « Sequeire le premier des Portugais alla à Somatra ». — Maffeus, Hist. Indic. 1590. — « On a donné à Malacca l'épithète *aurea* (d'or) à cause de la grande quantité d'or qu'on y porte de *Monancabo* & de *Barros*, contrées de l'île de *Çamatra*. Lors de notre voyage dans l'Inde, les côtes maritimes de cette île étoient divisées en vingt-neuf Royaumes. En commençant de la pointe la plus occi-

ontagnes. Une chaîne de montagnes, composée quelquefois d'un double, quelquefois d'un triple rang,

---

dentale, & avançant de-là vers le Nord, le premier est appellé *Daya*; les autres sont dans l'ordre suivant: *Lambrii*, *Achem*, *Biar*, *Pedir*, *Lide*, *Pirada*, *Pacem*, *Bara*, *Daru*, *Arcat*, *Irean*, *Raput*, *Purii*, *Ciaca*, *Campar*, *Capocam*, *Andraguerii*, *Jambii*, *Palimbam*, *Tanna Malayo*, *Sacampam*, *Tulumbaum*, *Andoliz*, *Piriaman*, *Tico*, *Barros*, *Quinchel* & *Mancopa*, qui est dans le voisinage de *Daya* & de *Lambii*. » Jean de Barros, publié vers l'an 1558. — « Sumatra, appelée par quelques-uns *Tasan*, qui signifie une grande île. Les habitans de Malacca disent qu'elle étoit autrefois unie au continent, dont elle a été séparéepar un tremblement de terre ». Vincent le Blanc, 1660. — « Odoric appelle Sumatra, *Symolta*; Joseph, *Samotra*; d'autres, *Alramis* & *Zamara*; Ptolemée, *Symunda*, les habitans, *Salyca* & *Salutra*; la ville de Menancabo, autrefois appellée Syndo Candra, est dans l'intérieur ». Voyage d'Herbert 1677. Sumatra est appellée Sammater ». Richshoffer, Voyage en Allemagne 1667. — Dampier, 1688, dit qu'il a vu une ancienne carte dans laquelle Sumatra n'avoit d'autre nom que celui de *Sheba*. — « Indalas; c'est le nom que les habitans & les peuples voisins donnent à l'île de Sumatra, ainsi appelée d'une colline nommée *Samadra*, c'est-à-dire, *Grande Fourmi*. » Relandi, Dissertationum miscellanearum parte tertiâ, page 74. — Je suis redevable en grande partie des extraits ci-dessus, la plupart pris d'Auteurs extrêmement rares, à la belle Collection de Voyages, peut-être

la

la divisé dans toute son étendue; mais en général elle s'étend plus à l'ouest que vers les côtes opposées, étant rarement plus éloignée de douze milles de la mer à l'occident. Le sommet de ces montagnes, quoique très-élevé, n'est jamais couvert de neiges, comme l'est celui des montagnes de l'Amérique méridionale, entre les Tropiques. Le mont *Ophir*, situé immédiatement sous l'Equateur, est sans doute de toutes les montagnes celle qui s'apperçoit de plus loin en mer, son sommet étant élevé de treize mille huit cens quarante-deux pieds au-dessus de son niveau, hauteur qui n'est que les deux tiers de celle que les Astronomes François ont donné à la plus élevée des Andes, mais qui excède un peu celle du Pic de Téné-

---

unique en Europe, rassemblée par les soins de Monsieur Alexandre d'Alrymple.

Quelques personnes ont prétendu trouver l'origine du nom de Sumatra ou Samatra, dans un mot ainsi écrit, qui signifie *rafale* dans les Langues Portugaise & Espagnole : mais le fait est précisément le contraire. Des Marins trouvant ces rafales fréquentes dans le voisinage de cette île, leur donnèrent naturellement le nom de l'île même. Les Anglois appellent aussi ces coups de vent *Sumatras*, comme ils disent *scotch mist*, un brouillard d'Ecosse, une ondée.

rife (1). Entre ces chaînes de montagnes, font des vaftes plaines, fort élevées au-deffus des terres

---

(1) Voici le réfultat des Obfervations faites par M. Robert Nairne, fur la hauteur du Mont Ophir.

Hauteur du pic au-deffus du niveau de la mer.	13,842	pieds Angl.
Milles Anglois.	26,216	
Milles Nautiques.	226,325	
Intérieur, environ. . . .	26	mil. Naut.
Diftance de la Pointe Maffang.	32	mil. Naut.
Diftance à la mer dès qu'on apperçoit le pic fur l'horifon. . .	125	mil. Naut.
Latitude du pic.	0°. 6'.	Nord.
Montagne volcanique, au fud d'Ophir, moins haute que celle-ci de.	1377	pieds.
Intérieur, environ. . . .	29	mil. Naut.

Afin qu'on foit en état de faire la comparaifon des hauteurs ci-deffus avec celles des plus hautes montagnes des autres parties du Monde, mefurées par des Mathématiciens, je vais les joindre ici.

Chimborazo, la plus haute des Andes, 3220 toifes ou. . .	20,633	pieds Angl.
Environ 2400		

maritimes, & où l'air est froid; ce qui les fait regarder comme la partie la plus délicieuse de l'île, & conséquemment elle est la plus peuplée & la moins embarrassée de bois, qui couvrent en général les montagnes & les vallées de Sumatra d'une ombre éternelle. On y trouve de grands & magnifiques lacs, qui s'étendent en quelques endroits jusqu'au centre de l'île, & facilitent beaucoup la communication entre ses différentes parties; mais leurs dimensions, leur position, leur direction, sont fort peu connues, quoique les naturels en fassent souvent mention dans les récits de leurs voyages (1). Ces lacs don- Bois. Lacs.

---

pieds, à partir du sommet, sont couverts d'une neige éternelle.

Carazon sur laquelle sont montés les Astronomes François. . .	15, 800	pieds Angl.
Pic de Ténérife-Feuillée. 2070 toises, ou.	13, 265	pieds.
Mont Blanc, en Savoie. M. G. Shuckburg.	15, 662	
(Et selon les nouvelles observations).	2416	toises.
Mont Etna. le même. . .	10, 954	

(1) Les lacs dont il est principalement question, sont, l'un d'une très-grande étendue dans le pays des Batta; un second dans le Royaume de Menangcabow, fort utile aux habitans, qui, par son moyen, transportent leurs denrées à Palembang, & en rapportent d'autres; un troisieme dans le pays de Corinchia, qui a

nent naiſſance à pluſieurs grandes rivières, & ſurtout à celles qui courent à l'eſt. Les chûtes d'eau, Caſcades. & les caſcades ne ſont pas rares, comme on peut l'imaginer, dans un pays dont le ſol eſt ſi inégal. Il y en a entr'autres une fort remarquable, qui deſcend du côté ſeptentrional du MONT POOGONG, près de POOLO PESANG. L'île MANSELAR qui forme l'entrée de la baie Tappanooly, en offre une ſingulière qui ſe précipite du ſommet d'une montagne en cône. Les habitans aſſurent que le réſervoir de cette caſcade eſt un grand coquillage de l'eſpèce appelée *Keemo* (1). Une autre caſ-

---

été viſité par M. Rogers, Employé de la Compagnie, à Moco-Moco; enfin un quatrième dans le pays de Lampoon, lequel s'étend juſqu'à Paſſummah. Les bateaux dont on ſe ſert dans ce dernier lac portent des voiles, & ſont plus grands que les autres : on les appelle *Panchallang*. Il faut un jour & une nuit pour le traverſer. Le fils du Sultan de Palembang, vint par ce lac à Croee, lorſque M. Stevenſon fut chargé d'y former un établiſſement.

(1) Le coquillage appelé *Keemo*, qui eſt peut-être le plus grand qui exiſte, eſt du genre des Pétoncles. On le trouve principalement dans la Baie de Tappanooly, & dans d'autres parties de l'eſt. On le prend dans le fond de l'eau, en pouſſant un long bambou entre les deux valves ouvertes qui ſe fermant tout-à-coup, ſerrent fortement le bambou, par le moyen duquel on le retire

cade petite, mais fort agréable, defcend perpendiculairement du roc efcarpé, qui, comme un vafte rempart, borde les rivages de la mer près de *Manna* (1). Il n'y a peut-être pas de pays dans tout le monde mieux fourni d'eaux que celui-ci. A chaque pas on rencontre des fources. Le nombre des rivières vers la partie occidentale eft immenfe; mais elles font en général trop petites & trop rapides pour être navigables. La proximité des montagnes fur cette partie de l'île procure cette grande quantité de rivières & de ruiffeaux, & en même temps donne lieu aux défavantages que nous leur avons remarqués, en ne leur laiffant pas affez d'efpace pour s'étendre. Sur les côtes orientales, l'éloignement des montagnes non-feulement laiffe un plus libre champ au cours des rivières avant qu'elles fe jettent dans la mer; non-feulement il préfente une plus grande furface pour recevoir les pluies & les brouillards, qui par-là peuvent Rivières.

---

alors de l'eau. Le plus grand que j'aie vu avoit trois à quatre pieds de diamètre. Ce coquillage eft parfaitement blanc, & les naturels le travaillent comme l'ivoire.

(1) Un vaiffeau Européen (l'Elgin), l'ayant vue de la mer, y envoya fa chaloupe pour faire de l'eau, mais elle fut brifée contre les rochers par la violence du reffac, & l'équipage périt.

réunir un plus grand nombre de ruisseaux subsidiaires; mais encore il rend le cours de l'eau à travers un sol uni plus sûr & plus uniforme; ce qui ne peut avoir lieu là où les torrens descendent plus immédiatement des montagnes. Mais il ne faut pas croire qu'il n'y ait point de grandes rivières vers la partie occidentale. *Cattown*, *Indrapour*, *Tabooyong* & *Sinkell*, sont des rivières considérables, quoique moins grandes que *Palembang*, *Jambée*, *Indergeree*, *Racan*, & *Buttoo-Bara*, sur la côte orientale. Ces dernières ont encore l'avantage d'être abritées par la presqu'île de *Malacca*; *Borneo*, *Banca* & autres îles de cet Archipel, lesquelles, rompant la force des vagues, empêchent le ressac d'amonceler ces bancs de sable qui obstruent l'embouchure des rivières du sud-ouest, & les rendent impraticables aux bateaux d'une certaine grandeur. Cet inconvénient est si grand pour les dernières rivières, qu'il n'en est presqu'aucune, excepté les plus grandes qui se jettent dans la mer en ligne droite. Car l'action continuelle du ressac, plus puissante que la force ordinaire du courant, entasse à leur embouchure un banc de sable, qui détourne leur cours, & leur fait prendre une direction parallele au rivage, entre les rochers & les côtes, jusqu'à ce que les eaux accumulées s'ouvrent enfin un passage

par-tout où elles trouvent moins de résistance (1). C'est pendant la mousson du sud, temps où le ressac est ordinairement très-fort, & les rivières moins rapides, à cause de la sécheresse, que ces rivières sont ainsi détournées de leurs cours; mais comme elles augmentent peu-à-peu par les pluies qui surviennent, elles forcent par degrés tous les obstacles, & reprennent leur lit naturel.

La chaleur de l'air n'est pas aussi forte qu'on devoit l'attendre, dans un pays situé au milieu de la Zone-Torride. Il est plus tempéré que dans plusieurs régions d'au-delà des Tropiques; le thermomètre (de Farenheit) ne s'écartant pas ordinairement du 82e. au 85e. degré, dans la plus grande chaleur du jour, qui est environ deux heures après-midi (2). Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu à l'ombre plus haut que le 86e. Au soleil levant, il est ordinairement au 70e: le froid néanmoins est plus sensible que le thermomètre Air.

(1) La rivière Moco-Moco est quelquefois détournée de son lit de cette manière, l'espace de trois milles avant de se jetter dans la mer.

(2) A Calcutta, dans le Bengale, le thermomètre, dans la saison chaude, s'éleve au 93e. degré; plus avant dans les terres, quelquefois jusqu'à 101° à l'ombre; & même après le soleil couché, on l'a observé à 96°.

ne sembleroit l'indiquer, puisqu'il occasionne le frisson & le grincement des dents ; ce qui vient sans doute d'un plus grand relâchement du corps, & de ce que les pores sont plus ouverts dans ce climat ; car la même température en Angleterre seroit regardée comme un degré considérable de chaleur. Ces observations sur l'état de l'air ne s'appliquent qu'aux districts voisins des côtes de la mer, où, à cause de l'abaissement du sol, & de la pression plus forte de l'atmosphère, les rayons du soleil opèrent plus puissamment. Dans l'intérieur des terres, selon que le sol s'élève, la chaleur diminue rapidement, de manière qu'au-delà du premier rang de montagnes, les habitans sont du feu le matin, & le conservent fort avant dans le jour, pour se chauffer ; pratique inconnue dans les autres parties de l'île. C'est aussi au froid qu'on attribue la lenteur avec laquelle croissent les cocotiers, qui sont quelquefois vingt & trente ans à venir à leur perfection, & souvent ne portent pas de fruit. En général, le froid est en proportion avec l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, à moins que quelque circonstance locale, telle que le voisinage des plaines de sable, ne contribue à produire un effet contraire ; mais à Sumatra le froid de l'air vient de la qualité du sol, qui est argilleux, & de la verdure constante & épaisse qui y règne, laquelle

en abſorbant les rayons du ſoleil, empêche l'effet de leur réflexion & de leur réfraction. Le peu d'étendue de l'île en largeur contribue auſſi à ſa température générale, parce que le vent, venant directement ou tout récemment de la mer, ne peut avoir ce degré de chaleur, qu'il acquiert d'ordinaire en paſſant par une grande étendue de terres dans les climats des tropiques. La gelée, la neige, & la grêle ſont abſoument inconnues aux habitans (1). L'atmoſphère eſt en général plus ſombre qu'en europe, ce qu'on appperçoit ſenſiblement à la rareté des nuits étoilées. Cela peut venir d'une plus grande raréfaction de l'air, qui fait deſcendre les nuages plus bas, & les rend plus opaques, ou ſimplement d'une chaleur plus forte, qui fait exhaler de la terre & de la mer une plus grande quantité de vapeurs. Le brouillard, appellé *Caboot* par les Naturels, qui s'élève tous les matins ſur les montagnes, eſt d'une épaiſſeur

(1) Les Montagnards du Pays de Lampoon parlent d'une eſpèce particulière de pluie qui y tombe, que quelques-uns ont ſuppoſé être ce que nous appellons neige fondue ; mais le fait n'eſt pas ſuffiſamment établi ; & peut-être ce que ces montagnards déſignent n'eſt autre choſe que ces brouillards épais, ou nuages qui couvrent le ſommet des hautes montagnes, d'où ils ſe précipitent en pluie.

étonnante ; ses extrémités, lors même qu'il parvient jusqu'à la portée de la main, sont parfaitement déterminées ; & on ne le voit guères se dissiper que trois heures après le soleil levé.

Trombe. Ce phénomène extraordinaire, si bien connu & si exactement décrit, la trombe paroît souvent dans cette île, & quelquefois sur le rivage. La plus grande, la plus distincte que j'aie eu occasion de voir, je la rencontrai comme j'allois à cheval. J'en étois si près, que je voyois parfaitement le roulement intérieur de l'eau très-distincte de la masse qui l'entouroit. Elle sembloit avoir pris naissance dans la baie de Bencoolen, & sa direction étoit dirigée de cette baie à la presqu'île sur laquelle est l'établissement du fort Marlborough ; mais avant qu'elle eut atteint la mer de l'autre côté, elle se dissipa peu-à-peu, sans aucune chute d'eau, ni autre accident fâcheux, s'étant retirée dans le corps du nuage dont elle dépendoit.

Tonnerre & éclairs. Le tonnerre & les éclairs sont si fréquens à Sumatra, qu'à peine attirent-ils l'attention de ceux qui ont fait un long séjour dans l'île. Pendant la mousson du nord-ouest, les explosions sont très-violentes ; les éclairs partent de tous les points du ciel qui semble tout en feu, tandis que la terre est agitée à un dégré peu inférieur à la secousse qu'occasionne un tremblement de

terre. Dans la mousson du sud-est, les éclairs sont plus longs, mais leur éclat est moins considérable, & le tonnerre se fait à peine entendre. Il semble que les suites de ce terrible météore n'y sont pas si fatales qu'en Europe, puisqu'il n'y a que peu d'exemples de personnes tuées, ou de bâtimens détruits par la foudre, quoiqu'on n'y fasse nulle part usage des conducteurs électriques. Peut-être doit-on l'attribuer au petit nombre des habitans, à proportion de l'étendue de l'île, & aux matériaux dont les maisons sont construites, qui ne sont pas susceptibles de s'enflammer aisément. Cependant j'ai vu quelques arbres endommagés par la foudre (1).

Les causes qui produisent la variété de saisons dans les climats situés au-delà des tropiques, n'ayant point lieu dans les régions de la Zone-Torride, on ne connoît ici que deux saisons, communément appelées la mousson pluvieuse, & la mousson sèche (2), du temps particulier à chacune. Moussons.

(1) Depuis que ceci est écrit, on a appris qu'un magasin du Fort Marlborough, contenant quatre cens barils de poudre, a été enflammé par la foudre, & a sauté en l'air, le 18 Mars 1782.

(2) Le mot *mousson* paroît venir par corruption de *mooseem*, qui en Arabe & en Malais, signifie année.

Dans les diverſes parties de l'Inde, ces mouſſons ſuivent différentes loix particulières, par rapport à l'époque de leur commencement, de leur durée, de leur changement, & à la direction du vent qui règne, & ſelon la nature & la ſituation des terres & des côtes où leur influence ſe fait ſentir. La preſqu'île plus reculée de l'Inde, dans laquelle ſe trouve le royaume de Siam, éprouve en même temps les effets des ſaiſons opposées; la partie occidentale, qui eſt dans le golphe du Bengale, étant expoſée pendant la moitié de l'année à des pluies continuelles, tandis que la partie orientale jouit du plus beau temps: de même ſur les différentes côtes de l'Indouſtan, les mouſſons exercent alternativement leur influence; l'air étant calme & ſerein dans une partie, tandis que l'autre eſt agitée par les tempêtes. Le long de la côte de Coromandel, le changement, ou, comme on l'appelle, l'exploſion de la mouſſon, eſt fréquemment accompagnée des plus violens coups de vent.

Sur la côte occidentale de Sumatra, la mouſſon du ſud-eſt, ou la ſaiſon sèche, commence en Mai, & finit en Septembre: la mouſſon du nord-oueſt, ou pluvieuſe, commence en Novembre, &

Taoun, autre mot Malais, qui ſignifie ſaiſon ou année, ſe dit des moiſſons.

les fortes pluies cessent en Mars. Les moussons, pour l'ordinaire, commencent & finissent par gradation; pendant les mois d'Avril & de Mai, Octobre & Septembre, le temps est variable & incertain, de même que le vent.

Plusieurs savans Physiciens ont cherché la cause de ces vents périodiques; mais leurs systêmes ne s'accordent pas entièrement avec les principes établis, ni avec leur application aux effets qu'on sait être produits dans les différentes parties du Globe. Je me contenterai d'exposer sommairement ce qui me paroît le plus évident, ou au moins le plus probable, parmi les loix générales, ou les inductions qu'on a tirées des recherches faites sur ce sujet. Si la mer étoit parfaitement unie, & libre de l'influence des terres, un vent constant de la partie de l'est régneroit dans tout cet espace compris entre les vingt-huit ou trente degrés de latitude nord & sud. Ce vent est sur-tout occasionné par la révolution diurne de la terre sur son axe d'occident en orient (1); mais est-ce par l'action du soleil, Cause des moussons.

(1) *Note du Traducteur.* Le Docteur Halley a démontré que cette hypothèse sur la cause du vent constant de la partie de l'est étoit insoutenable. Voyez *Voyages dans les mers de l'Inde*, par M. le Gentil, T. I. pag. 637.

avançant à l'ouest, sur le fluide atmosphérique, ou par la rapidité de la révolution de ce corps solide (la terre) qui laisse derrière lui ce fluide dont il est environné, & par-là le fait retourner en sens contraire, ou enfin par la combinaison de ces principes agissant de concert, ou même par leur action contraire, comme on l'a ingénieusement imaginé? C'est ce que je ne prendrai pas sur moi de décider; il me suffit de dire que cette tendance constante du vent à l'est est la première loi générale des vents des tropiques. Quelle que soit l'influence du soleil sur l'atmosphère dans sa courte révolution diurne, on ne peut douter qu'elle ne soit considérable, eu égard à sa station dans le cercle de l'écliptique. Les parties les plus froides & les plus denses se portent naturellement vers cette région de l'air qui est raréfiée par la présence plus immédiate de sa chaleur. Ainsi depuis les tropiques, & quelques degrés au-delà, l'air se porte vers l'équateur; & se combinant avec le vent d'est général dont nous avons parlé, produit (ou produiroit, si la surface de la mer étoit uniforme) un vent de nord-est dans la partie du nord, & de sud-est dans celle du sud, qui s'étend plus ou moins, selon que le soleil est plus ou moins éloigné. Ce sont-là les vents qu'on appelle vents de commerce (ou alisés), & ils sont le sujet de la seconde loi générale. Il est évident qu'à

l'égard de l'espace compris entre les tropiques, les parties qui, dans une saison de l'année, sont au nord du soleil, pendant l'autre, sont au sud de cet astre, & qu'il doit s'ensuivre régulièrement cette alternative d'effets ci-dessus décrits, selon la position relative du soleil; ou, en d'autres mots, que la cause qui produit dans un temps le vent du nord-est dans quelque partie de ces latitudes, doit, quand les circonstances sont changées, occasionner un vent de sud-est. Telle est l'idée qu'on peut se former des vents périodiques, qui dépendent certainement de la course alternative du soleil au nord & au sud; & c'est ce que je pose comme la troisième loi générale. Mais quoique ceci puisse s'accorder avec ce que l'on observe au milieu de l'Océan, néanmoins dans le voisinage des continens & des grandes îles, on remarque des variations qui semblent presque renverser ces principes. Le long de la côte occidentale d'Afrique, & dans quelques parties de la mer des Indes, les vents périodiques, ou les moussons, comme on les appelle dans l'Inde, soufflent de l'ouest nord-ouest, & du sud-ouest, selon la position, l'étendue & la nature des terres les plus prochaines, dont l'effet sur l'atmosphère environnante, lorsqu'elle est échauffée par le soleil, dans les saisons où il est vertical, est prodigieux, & peut-être même supérieur à celui de toute autre cause qui

contribue à la production ou à la direction du vent. Suivre dans ses opérations ce principe d'irrégularité dans les différens vents qui règnent dans l'Inde, & dans leurs changemens périodiques, seroit une tâche difficile, mais non pas impossible (1). Néanmoins, ceci n'entre point dans mon plan, & j'observerai seulement que la mousson du nord-est est changée, sur la côte occidentale de Sumatra, en nord-ouest, ou ouest-nord-ouest, par l'influence de la terre. Pendant la mousson du sud-est, le vent y souffle entre ce rumb & le sud-sud-ouest. Lorsque le soleil est près de l'équateur, les vents sont variables, & ne sont fixés que lorsqu'il a avancé plusieurs degrés vers le tropique; & voilà la cause pour laquelle les moussons ont lieu régulièrement, comme je l'ai déjà observé, en Mai & Novembre, & non dans les mois équinoxiaux.

Brises de terre & de mer.

C'est assez parlé sur les vents périodiques. Je vais maintenant passer à ceux qu'on nomme brise de terre & brise de mer, qui exigent une attention plus particulière, soit parce qu'étant plus locaux, ils appartiennent plus particulière-

(1) C'est ce qui a été exécuté, & d'une manière très-ingénieuse, par M. Semeyns, dans le troisième vol. des Mémoires d'Haerlem, qui est tombé dernièrement entre mes mains.

ment à mon ſujet, ſoit parce que leur nature a été juſqu'à préſent traitée avec moins de ſoin par les Phyſiciens.

A Sumatra, ainſi que dans tous les autres pays de quelqu'étendue, ſitués entre les tropiques, le vent ſouffle régulièrement, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, de la mer vers la terre, pendant un certain temps; après lequel il change, & ſouffle pendant à-peu-près le même temps, de la terre à la mer, excepté ſeulement lorſque la mouſſon eſt très-violente, & même alors le vent manque rarement de diminuer un peu, cédant aux efforts de la cauſe ſubordonnée, qui ne peut, dans ces circonſtances, produire un changement entier. Sur la côte occidentale de l'île, la briſe de mer ſe lève ordinairement, après une heure ou deux de calme, vers dix heures du matin, & continue juſques vers les ſix heures du ſoir. Sur les ſept heures, la briſe de terre commence, & dure toute la nuit, juſqu'à huit heures du matin, qu'elle ceſſe peu-à-peu.

Ces briſes dépendent du même principe général qui cauſe & règle tous les autres vents. La chaleur agiſſant ſur l'air, le raréfie, & par-là l'air devient ſpécifiquement plus léger, & s'élève; les parties plus denſes de l'atmoſphère qui entourent cet air raréfié, ſe portent, par leur poids ſupérieur, vers l'endroit vuide, tâchant, ſelon les loix de la

Cauſe des briſes de terre & de mer.

gravité, de rétablir l'équilibre. Ainsi dans les verreries, la chaleur du fourneau placé au centre étant très-vive, on apperçoit un violent courant d'air se faire jour à travers les portes & les ouvertures du bâtiment. Comme les vents généraux sont causés par l'influence *directe* des rayons du soleil sur l'atmosphère, ainsi cette déviation particulière du courant d'air, qu'on distingue par le nom de brises de terre & de mer, est causée par l'influence de ses rayons *réfléchis* de la terre ou de la mer. La surface de la terre est plutôt échauffée par les rayons du soleil que celle de la mer, à cause de sa densité, & de son état de tranquillité; par conséquent elle réfléchit ces rayons plutôt, & avec plus de force; mais à cause aussi de cette densité, la chaleur est plus superficielle que celle de la mer, qui est plus profondément échauffée à cause de sa transparence, & de son agitation, présentant continuellement une surface froide au soleil. Je vais maintenant faire l'application de ces principes. Dans le temps que le soleil en s'élevant est monté à la hauteur de trente ou quarante degrés au-dessus de l'horison, la terre a acquis, & a réfléchi sur la partie de l'air qui pose sur elle, un degré de chaleur suffisant pour le raréfier & rompre son équilibre; en conséquence de cet effet de la chaleur, la masse d'air qui est au-dessus de la mer, n'étant point également ou

totalement raréfiée, se précipite vers la terre; & la même cause opérant aussi long-temps que le soleil reste sur l'horison, il règne, pendant tout cet intervalle, une brise constante de mer, ou un courant d'air de la mer à la terre. Environ une heure avant le coucher du soleil, la surface de la terre commence à perdre assez promptement la chaleur qu'elle avoit reçue des rayons plus perpendiculaires. L'air cesse donc d'être raréfié, & le calme succède. La chaleur communiquée à la mer, qui, quoique moins forte que celle de la terre, a néanmoins pénétré plus profondément, & parconséquent est plus durable, agit alors à son tour, & par la raréfaction qu'elle cause attire vers la mer l'air de la terre devenu plus froid, plus dense & plus pesant; ce qui continue jusqu'à ce que la terre, échauffée de nouveau par le soleil, reprenne encore le dessus. Telle est la règle générale, d'accord avec l'expérience, & fondée, selon moi, sur les loix du mouvement & la nature des choses. Les observations suivantes serviront à confirmer ce que j'ai avancé, & à jeter un nouveau jour sur ce sujet, pour l'instruction de ceux qui seroient tentés de faire des recherches ultérieures.

Les vents périodiques qu'on suppose souffler durant six mois du N. O, & six mois également du S. E, observent rarement cette régularité, ex-

cepté dans le plus fort de la mousson; ils inclinent presqu'en tout temps, de quelques degrés vers la mer, & soufflent assez souvent du S. O, ou dans une ligne perpendiculaire à la côte. Cela doit être attribué à l'influence de la cause des vents de terre & de mer, bien plus puissante dans ces circonstances que la cause des vents périodiques : ces deux causes semblent alors agir à angles droits l'une sur l'autre; & selon que l'une ou l'autre domine, les vents approchent de la direction perpendiculaire ou parallele à la côte. La direction du vent de terre pendant la nuit est presque toujours correspondante au vent de mer du jour précédent ou suivant, à moins qu'une rafale, ou quelqu'altération subite de l'atmosphère, très-fréquentes dans ces climats, ne produisent quelqu'irrégularité; & il ne souffle pas dans un sens immédiatement opposé à ce vent de mer; ce qui arriveroit, si, comme l'ont supposé quelques Ecrivains, le premier étoit purement l'effet de l'accumulation & de la surabondance du dernier, sans aucune cause positive, mais en formant un angle égal & contigu, dont la côte est la ligne commune. Ainsi si la côte, par exemple, court N. & S., la même cause ou combinaison de causes qui produit un vent de mer du N. O., produit un vent de terre du N. E.; ou en appliquant le cas à Sumatra qui gît N. O. & S. E., un vent de mer de

S. eſt précédé ou ſuivi d'un vent de terre de l'E. Cette remarque ne doit pas ſe prendre dans un ſens trop ſtrict, mais ſeulement comme le réſultat d'une obſervation générale. Si le vent de terre dans le cours de la nuit paſſe de l'E. au N., c'eſt, un prognoſtic infaillible d'un vent d'O. ou de N. O. pour le jour ſuivant. C'eſt ſur ce principe que les habitans prédiſent la direction du vent par le bruit de reſſac pendant la nuit; s'ils l'entendent au nord, ils jugent que le vent ſera dans cette partie, & *vice verſâ*. Le point d'où le bruit ſe fait entendre dépend de la direction du vent de terre, qui emporte le ſon avec lui. Le vent de terre a une correſpondance avec le vent de mer du jour ſuivant, & voilà la cauſe de la prédiction expliquée.

L'effet du vent de mer ne ſe fait point ſentir communément au-delà de l'eſpace de trois ou quatre lieues du rivage, & ſa force diminue en général à proportion qu'on s'en éloigne. Quand il s'élève, il ne commence point à ſouffler de la haute mer, mais très-près du rivage, & peu-à-peu il s'étend plus loin dans la mer, à meſure que le jour avance; & s'étend vraiſemblablement plus ou moins, ſelon que la chaleur du jour eſt plus ou moins grande. J'ai ſouvent obſervé des navires à une diſtance de quatre, ſix ou huit milles, dans un calme parfait, tandis qu'une briſe

fraîche de mer souffloit sur le rivage. Mais une heure après je voyois leurs voiles s'enfler (1).

Passant le long du rivage, vers les six heures du soir, lorsque la brise de mer est dans toute sa force, j'ai senti avec cette brise une chaleur considérable, produite par celle que la mer avoit acquise pendant la journée, & qui détournoit bientôt le courant d'air vers la mer, dès qu'elle avoit surmonté la force d'inertie qui conserve le mouvement dans un corps après que la force impulsive a cessé d'opérer. J'ai également senti une chaleur assez forte en passant, deux heures après le coucher du soleil, sous le vent d'un lac d'eau douce ; ce qui confirme l'opinion que l'eau conserve la chaleur plus long-temps que la terre. Pendant le jour le vent doit devenir froid en passant par le même lac.

En approchant d'une île située à quelque distance d'une autre terre, vers les neuf heures du matin, je fus frappé de voir une masse de nuages qui formoit un cercle parfait autour de l'île, & ressembloit à ce que les Peintres appellent une

---

(1) Cette observation, ainsi que plusieurs autres que j'ai faites sur ce sujet, se trouvent confirmées dans le traité ci-dessus mentionné des Mémoires d'Haerlem, que je n'avois point vu quand la première Édition de cet Ouvrage parut.

gloire, dont le milieu étoit d'un azur clair (1). J'explique ce phénomène par la réflexion des rayons solaires, qui raréfiant la partie de l'atmosphère immédiatement sur l'île, & également dans tous les points, occasionnoit l'affluence de l'air ambiant, & avec lui les nuages qui environnoient l'île en forme de couronne. Ces nuages se portant vers le centre, se poussoient l'un l'autre à une certaine distance delà, &, comme les pierres d'une arcade de maçonnerie, ils se contenoient mutuellement. Cette île néanmoins n'éprouve pas les vicissitudes des brises de terre & de mer, étant trop petite & trop haute, & située

(1) *Note du Traducteur.* M. le Gentil jouit à-peu-près du même spectacle. » Dès que le jour parut, dit-» il, je fus frappé par un spectacle fort agréable : nous » étions à moins d'une lieue de la côte de Malaye, & » à deux ou trois de Pol-Pinang (ou Poolo-Pinang) ; » les terres les plus élevées de la presqu'île étoient à » moitié couvertes par un brouillard si épais, que c'é-» toit un vrai nuage, & cependant très-peu élevé. La » côte à cet endroit, le long du bord de la mer, res-» semble à une bordure de charmille taillée de main » d'homme : le brouillard ou nuage ne cachoit point » cette bordure ; il étoit seulement un peu élevé au-» dessus, ce qui produisit, au lever du soleil, un spec-» tacle charmant ». *Voyages dans les mers de l'Inde*, T. I. pag. 613.

dans une latitude où les vents de commerce ou alizés règnent dans leur plus grande force. Dans les pays sabloneux, les rayons du soleil pénétrant plus profondément, la chaleur est plus permanente, d'où il doit résulter que la brise de mer dure plus long-temps; ce qui est confirmé par l'observation faite sur la côte de Coromandel, où la brise de mer finit rarement avant dix heures du soir. Je n'ajouterai plus qu'une remarque à ce sujet, savoir que le vent de terre à Sumatra est frais & humide, qu'il est par conséquent dangereux de s'y exposer, & que la mort est presque inévitable, si l'on dort en plein air quand il souffle.

Sol. Le sol de Sumatra en général est une argile rude & rougeâtre, couverte d'une couche assez légère de terreau noir. Delà vient une verdure abondante & perpétuelle de gazons épais, de broussailles ou de grands arbres, selon que le pays est demeuré plus ou moins long-temps inhabité. Car la population étant en plusieurs endroits, fort peu considérable, les trois quarts de l'île, & vers la partie du sud, plus des trois quarts ne présentent à la vue qu'une forêt impénétrable.

Inégalité du sol. Le long de la côte occidentale de l'île, le pays plat où l'espace de terre qui s'étend du rivage de la mer au pied des montagnes, est entrecoupé à un point surprenant par des marais, qui en quel-

ques endroits s'étendent plusieurs milles d'une manière irrégulière & en formant divers détours, & se déchargent ou dans la mer, ou dans quelque lac voisin, ou dans les étangs qu'on trouve si communément près des grandes rivières, dont ils reçoivent l'eau qui déborde dans les moussons pluvieuses. Les portions de terre que ces marais coupent ainsi, deviennent autant d'îles & de presqu'îles, quelquefois unies, souvent inégales; car quelques-unes ont une pente douce & unie, & d'autres sont coupées perpendiculairement jusqu'à cent pieds de profondeur. Dans le pays de Bencoolen, & dans les districts septentrionaux adjacens, à peine remarque-t-on quelques portions de terrain uni de quatre cens verges en quarré: près de Soongey-Ramo en particulier, on ne trouve pas une plaine de la quatrième partie de cette étendue. J'ai souvent contemplé avec admiration, d'un lieu élévé, où un plus vaste champ s'offroit à ma vue, la forme extraordinaire que prend la nature dans cette île, & j'ai fait des recherches, & tenté des conjectures sur les causes de ces inégalités. Quelques-uns les attribuent aux secousses des tremblemens de terre, qui ont eu lieu pendant une longue succession de siècles. Mais elles ne paroissent pas venir d'une pareille cause. En effet on ne voit point de crevasses en précipice; les enfoncemens & les hauteurs sont pour la plupart unis & d'une

pente régulière, au point de présenter assez souvent l'apparence d'un amphitéâtre, & ils sont revêtus de verdure depuis le sommet, jusqu'au bord du marais. D'après cette dernière circonstance, il est aussi évident qu'elles ne sont pas, comme d'autres le supposent, occasionnées par la chute des pluies qui tombent en abondance pendant la moitié de l'année. La manière la plus facile d'expliquer cette inégalité extraodinaire du sol, seroit de dire que, dans la création de notre Globe, l'île de Sumatra fut ainsi formée par la même main qui forma les plaines de sable de l'Arabie, & éleva les Alpes & les Andes au-delà de la région des nuées. Mais cette solution, qui est généralement adoptée, deviendroit un obstacle insurmontable aux progrès des sciences naturelles, en ralentissant la curiosité, & en arrêtant toute recherche ultérieure. La nature, ainsi que nous l'apprenons par l'expérience, n'est pas seulement détournée de sa marche originaire par l'industrie de l'homme; elle-même s'écarte quelquefois de ses voies ordinaires. Il n'est pas déraisonnable de supposer que ce qui est arrivé dans quelques circonstances, peut également arriver dans d'autres; & ce n'est pas un effet de la présomption de chercher les causes immédiates des événemens, qui sont elles-mêmes dérivées d'une cause première, universelle & éternelle. Quant

Causes de cette inégali-

à moi, il me paroît que les ſources d'eau, qui ſont en grand nombre dans cette partie de l'île, opèrent directement, quoique d'une manière cachée, cette irrégularité & cette inégalité du ſol. On doit attribuer ce grand nombre de ſources, & leur rapidité extraordinaire, à l'élévation des montagnes qui occupent l'intérieur, & qui interceptent & raſſemblent les vapeurs flottantes dans l'atmoſphère. Ces vapeurs converties en pluies, & précipitées de ces ſommets élevés, acquièrent dans leur courſe à travers les fentes ou les ouvertures de ces montagnes, une force conſidérable, & ſe portent dans toutes les directions, latérale & perpendiculaire, pour ſe procurer une iſſue. L'exiſtence de ces nombreuſes ſources eſt prouvée, par la facilité avec laquelle on creuſe par-tout des puits, qui n'exigent point de choix dans le terrain, mais ſeulement la convenance du propriétaire; tous les lieux, hauts ou bas, étant également prodigues de ce précieux élément. Dans les endroits où le voiſinage de la mer a rendu le terrain eſcarpé, on voit d'innombrables ruiſſeaux, ou pour mieux dire une nappe d'eau couler à travers, & tomber du haut de ces roches eſcarpées. Dans les lieux au contraire où la mer s'eſt retirée, & où elle a laiſſé dans ſa retraite des bancs de ſable, j'ai remarqué que les eaux, à une certaine élévation,

& communément au point jusqu'où s'éleve la marée, cherchoient à se faire un passage à travers la foible barrière qui les retient. En un mot toute la partie basse est remplie de sources qui s'efforcent de se faire jour ; & ces efforts continuels, cette violente activité des eaux souterraines, doivent peu-à-peu miner les plaines qui sont au-dessus. Ainsi la terre est imperceptiblement *excavée*, la surface s'affaisse, & delà les inégalités dont nous parlons. L'opération est lente, mais continuelle, &, selon moi, très-capable de produire un pareil effet.

Minéraux & productions fossiles.

Or.

La terre est riche en minéraux & autres productions fossiles. Il n'y a jamais eu de pays plus fameux pour l'or que Sumatra ; & quoiqu'on puisse supposer en quelque sorte que les sources d'où on le tire sont épuisées par l'avarice & l'industrie de plusieurs siecles, cependant aujourd'hui même la quantité qu'on en retire est très-considérable, & sans doute pourroit encore beaucoup augmenter, si le simple travail des ouvriers qui le ramassent étoit aidé par la connoissance des opérations minéralogiques. Il y a aussi des mines

Cuivre.

de cuivre dont le minerai est très-riche, & ressemble au cuivre du Japon, présentant l'apparence d'un mêlange d'or. Le minerai de fer est

Fer.

recueilli, fondu, converti en métal, & ouvragé dans la province de Menangcabow. Il y en a

auffi en plufieurs autres lieux, ce qu'on reconnoit facilement à la couleur qu'il communique au fol. En plufieurs endroits de la côte, le fable du rivage eft d'un noir foncé & luifant, & il eft attiré par l'aimant. L'acier travaillé à Menangcabow a une trempe particulière, & un degré de folidité dont celui d'Europe n'approche point. L'Etain, appellé *Calin* parles Auteurs François, eft un des principaux articles d'exportation de l'île. La partie où il abonde le plus eft au voifinage de Palembang fur la côte orientale; mais les habitants indiquent plufieurs autres lieux où l'on en trouve, & particulièrement vers Pedattée, près de Bencoolen. On ramaffe du foufre en affez grande quantité aux environs des volcans qui font en grand nombre. Les habitans tirent le falpêtre, par un procédé qui leur eft propre, de la terre qui en eft imprégnée; principalement dans de vaftes cavernes, qui ont été pour ainfi dire, depuis l'origine du monde, la demeure de certaines efpèces d'oifeaux, dont la fiente a formé une couche fur le fol. On ramaffe en divers lieux, mais fur-tout à Cattown, à Ayerrammée, & à Bencoolen, du charbon de terre qui eft ordinairement détaché par les eaux. Il eft léger, & n'eft pas fort eftimé pour fa bonté: mais tel eft le cas de tous les charbons trouvés près de la furface de la terre. On obferve

Etain.

Soufre.

Salpêtre.

Charbon de terre.

que les veines de ce minéral courent, non pas horisontalement, mais dans une direction inclinée; & il est d'une qualité médiocre, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à une certaine profondeur. La petite île de Poolo Pesang, près du pied de la montagne Poogong, est un lit de

Crystal.

crystal de roche. On a découvert dans plusieurs

Sources chaudes.

districts des sources minérales & chaudes. Le goût de ces eaux approche beaucoup de celles de Harrowgate, étant nauséabondes. On trouve à Ippoo, & en quelques autres lieux, du Pétrole,

Pétrole.

(1) ou huile de terre, qu'on emploie principalement comme préservatif contre les ravages destructeurs des fourmis blanches. On ne rencontre aucune espèce de roche ferme dans la partie basse de l'île, près du rivage de la mer. Outre les couches de corail, qui sont couvertes par la marée,

Roche tendre.

ce qui abonde le plus est le *Nappal*, ainsi nommé par les habitans, lequel forme la base des roches rouges, & assez souvent le lit des rivières. Quoique ce Nappal ait l'apparence d'une roche, il a dans le fait si peu de solidité, qu'il est difficile de décider si c'est une pierre molle,

---

(1) La fontaine de Naphthe, ou baume liquide, trouvée à Pedir (*Pedeer*), si fort célébrée par les Portugais, est sans doute cette huile de terre, ou *meenia tanna*, ainsi que l'appellent les Malays.

ou ſeulement une argile endurcie. Sa ſurface devient polie & liſſe par un léger frottement, & au toucher on le prendroit pour du ſavon, ce qui eſt ſon caractère le plus frappant. Excepté les parties qui, par une longue expoſition à l'air, ont acquis un plus grand degré de dureté, on peut aiſément le couper avec un couteau, ou tout autre inſtrument tranchant. Il n'eſt point ſoluble dans l'eau, & ne fait point efferveſcence avec les acides. Il paroît être composé d'argile & de ſable liés enſemble par une matière glutineuſe ou ſavonneuſe; & ſa couleur eſt griſe, brune ou rouge, ſelon la nature de la terre qui entre dans ſa compoſition en plus grande quantité. La Nappal rouge a beaucoup moins de ſable, & paroît avoir toutes les qualités du ſteatite ou ſavon de terre, qu'on trouve dans le Cornwall & ailleurs. La pierre de montagne eſt une eſpèce de granite, pour la plus grande partie, d'une couleur d'ardoiſe légère.

Dans les endroits où la mer a miné le terrain, les rochers ſont eſcarpés & nuds, en quelques lieux juſqu'à une hauteur conſidérable. C'eſt-là qu'on découvre pluſieurs foſſiles curieux, tels que des bois pétrifiés, & des conques marines. Les diverſes hypothèſes qu'on a faites à ce ſujet ont été ſi ingénieuſement établies, & ſi puiſſamment attaquées, que je ne crois pas devoir m'ingérer

Pétrifications.

dans cette queſtion. J'obſerverai ſeulement, que ces rochers étant ſi près de la mer, on pourroit héſiter à regarder l'exiſtence de pareils foſſiles comme une preuve que la ſurface du globe terreſtre a éprouvé une violente altération; tandis que, d'un autre côté, il eſt inconcevable comment, dans le cours ordinaire des événemens naturels, une ſemblable matière hétérogène eſt venue ſe loger là en couches régulières, à la hauteur d'environ cinquante pieds au-deſſus du niveau de la mer, & autant au-deſſous de la ſurface de la terre. On trouve auſſi diverſes eſpèces de terres, qui pourroient être employées à des choſes utiles, telles que les couleurs des peintres, & autres. Les plus communes ſont les jaunes & les rouges, qui ſont probablement des ochres, & les blanches, qui conviennent à la deſcription du *Milenum* des Anciens.

Terres colorées.

Volcans.

Il y a dans cette île, comme dans preſque toutes les autres de l'Archipel Indien, pluſieurs montagnes volcaniques, appellées en langue Malaiſe *Goonong Appée*. Je n'ai jamais entendu dire que la lave ait coulé du haut de ces volcans en aſſez grande quantité pour cauſer du dommage; mais cela eſt peut-être dû à la foibleſſe de la population, qui n'oblige pas les habitans de s'établir dans leur voiſinage. Le ſeul volcan que j'ai eu occaſion d'obſerver, étoit ouvert ſur le flanc d'une

d'une montagne, environ à vingt milles de Bencoolen, dans l'intérieur, à un quart de ſon ſommet, autant que j'ai pu en juger. Il jetoit preſque continuellement de la fumée, mais la colonne n'en étoit viſible que pendant deux ou trois heures de la matinée; rarement elle s'élevoit & conſervoit ſa forme au-deſſus du ſommet de la montagne, qui n'eſt pas d'une forme conique, mais en manière de talus qui s'étend par degrés. Les grands arbres dont le terrain des environs eſt couvert empêchent de diſtinguer le cratère à une certaine diſtance, & cela prouve que le ſol n'a pas été conſidérablement élevé ou autrement altéré par les éruptions. Je n'ai jamais pu appercevoir que ce volcan ait la moindre connexion avec les tremblemens de terre, très-fréquens dans cette île. Quelquefois il jette de la fumée, dans ces occaſions, & quelquefois il n'en jette point. Néanmoins pendant un tremblement de terre qui eut lieu quelques années avant mon arrivée, on remarqua qu'il lança de la flamme, ce qu'on voit rarement. Les habitans Européens craignent bien plus, quand il reſte quelque temps ſans éruption, parce qu'ils penſent que cette éruption eſt la voie par laquelle s'échappe la matière inflammable, qui ſans cela produiroit des tremblemens de terre. D'après les deſcriptions que j'ai lues des tremblemens de terre qui arri-

Tremblemens de terre.

vent dans l'Amérique méridionale, & dans d'autres contrées, ceux de Sumatra en général sont légers en comparaison; & la manière ordinaire de bâtir contribue à les rendre peu formidables aux habitans. Le plus terrible que j'ai vu, se fit principalement sentir dans le district de Manna, en 1770. Un village fut détruit par la chute des maisons qui prirent feu, & plusieurs personnes y perdirent la vie (1). La terre fut ouverte en un endroit un quart de mille en longueur, deux brasses en largeur, & quatre à cinq en profondeur. On dit que les côtés de l'ouverture furent revêtus d'une matière bitumineuse, & que la terre, long-temps après les secousses, conserva un mouvement alternatif de contraction & de dilatation. On peut distinguer fort avant dans les terres plusieurs monticules qui sont visiblement affaissés, & par une suite de cet affaissement, pendant trois semaines la rivière Manna fut si imprégnée de particules argilleuses, que les habitans ne pouvoient s'y baigner. Dans ce même temps il se forma près de l'embouchure de Padang Goochie, rivière près & au sud de

Effets remarquables d'un tremble-de terre.

(1) J'apprends qu'en 1763, un village entier fut englouti par un tremblement de terre dans *Poolo-Neas*, l'une des îles situées près de la côte occidentale de Sumatra.

la première, une grande plaine, longue de ſept milles, & large d'un demi-mille, qui n'étoit auparavant qu'une eſpèce de cap fort étroit. La quantité de terre qui fut alors apportée des lieux élevés, étoit ſi conſidérable, que le monticule ſur lequel la maiſon du Réſident Anglois eſt bâtie, paroît, à des marques indubitables, moins haut de quinze pieds qu'il ne l'étoit avant cet événement. Quelques perſonnes ont remarqué que les tremblemens de terre avoient lieu ordinairement lors de quelque ſoudain changement de temps, & ſur-tout après de violentes chaleurs; mais cette remarque n'eſt pas conforme à mes obſervations, qui ſont pourtant nombreuſes ſur cet article. Les tremblemens de terre ſont précédés d'un bruit ſourd comme celui d'un tonnerre fort éloigné. Les animaux domeſtiques & les oiſeaux preſſentent ces mouvemens extraordinaires de la terre, & ſemblent fort allarmés; les derniers pouſſant le même cri qu'à l'approche des oiſeaux de proie. Les maiſons ſituées ſur un terrain bas & ſablonneux ſont moins ébranlées, & celles qui ſont ſur des hauteurs iſolées ſouffrent davantage des ſecouſſes, parce qu'étant plus éloignées du centre du mouvement l'agitation y eſt plus grande; tandis que le ſol lâche des fondemens des premières, faiſant moins de réſiſtance que la maſſe ſolide des autres, les bâtimens y ſont bien moins ex-

posés à la violence du choc. Les navires à l'ancre dans la rade, quoiqu'éloignés de plusieurs milles du rivage, ressentent fortement l'effet des secousses.

Terres nouvellement formées.

Outre les nouvelles terres formées par les convulsions de la nature dont nous venons de parler, le même effet est encore produit par l'éloignement graduel de la mer en quelques parties. Des personnes actuellement vivantes ont eu occasion d'observer des exemples de cet éloignement de la mer, quoique peu considérable. J'ai lieu de croire que cette grande étendue de terre, appelée *Poolo Point*, qui forme la baie de ce nom, près de Silebar, ainsi qu'une bonne partie des terres adjacentes, ont été formées de cette manière par l'éloignement de la mer, ou entassées par l'action des vagues. Je conjecture que cette pointe fut d'abord une île; de-là son nom de *Poolo*, (île) & que les parties plus intérieures, y ont été depuis successivement réunies (1). Diverses circonstances tendent à fortifier cette opinion, & à démontrer la probabilité, que ce ne fut pas originairement une portion de l'île de Sumatra, mais une terre nouvellement formée

(1) Depuis que j'ai formé cette conjecture, j'ai appris qu'il y a parmi les habitans de cette partie de l'île une pareille tradition; d'une date peu ancienne.

en partie. Tous les marais & terres marécageuses situés dans l'intérieur & à l'extrémité de cette pointe, ont été reconnus, après plusieurs nivellemens, être plus bas que le niveau de la mer, pendant la marée; le banc de sable du rivage empêche seul l'inondation. Non-seulement le terrain ne présente aucune hauteur ou inégalité, mais à peine y voit-on quelque pente un peu marquée. La rivière Silebar, qui se jette dans la baie Poolo, est totalement différente de celles des autres parties de l'île. Le mouvement de ses eaux est à peine perceptible: elle n'est jamais troublée par la marée; son cours est marqué non par des bords couverts d'arbres anciens & vénérables, mais par des rangées de *Mangroves* & autres plantes aquatiques, qui sortent des marais, & sont parfaitement régulières. Quelques milles au-dessus de son embouchure, elle s'ouvre en un beau & vaste lac, parsemé de petites îles, plates, & où il n'y a d'autre verdure, que celle des joncs. La pointe Poolo est couverte d'*Arows*, ou Pins bâtards, comme quelques-uns les nomment (1), lesquels ne viennent que dans le sable

(1) J'ai lieu de croire que cet arow est le même que le Capitaine Cook a vu dans la mer du Sud, & qui lui a fait donner à une île basse de sable le nom d'Ile des Pins.

des rivages, & croissent promptement. On n'en trouve point vers Soongey-Lamo, & le reste de la côte au nord de la Pointe Marlborough, où l'on apperçoit au contraire les effets de l'empiètement continuel de l'Océan. Les vieux arbres des forêts y sont bientôt minés, &, par leur chute, ils embarrassent le voyageur; tandis que vers Poolo, les Arows croissent continuellement, & trop vîte pour pouvoir être abattus ou détruits autrement. La nature ne se laisse pas détourner facilement de ses opérations. J'ai visité en dernier lieu cette côte de Poolo, & j'y ai vu une forêt naissante de jeunes Pins, qui s'établissent là comme dans leur propre sol. Le terrain de cette partie & des environs, jusqu'à une distance considérable dans l'intérieur, n'est qu'un lit de sable, sans aucun mêlange d'argile ni de terreau, que je sais qu'on a cherché en vain plusieurs milles le long des rivières voisines.

Empiètement de la mer.

Mais par quelle hypothèse expliquera-t-on l'empiètement de la mer sur la côte au nord du Fort Malborough, dont il y a des marques très-évidentes, au moins jusqu'à *Ippo*, & probablement jusqu'à *Indrapour*, où l'abri des îles voisines peut mettre obstacle à son action, & l'accroissement du sol par sa retraite, ou par l'abord de nouvelles terres, sur la côte au sud de ce Fort, de la manière que je l'ai exposé? J'observerai que,

ſelon le mouvement général des marées de l'eſt à l'oueſt, cette côte doit recevoir une augmentation continuelle de terrain, proportionnée à la perte que doivent éprouver & qu'éprouvent en effet les autres expoſées à l'action de ce mouvement; & il eſt vraiſemblable qu'elle y gagne véritablement. Mais la nature de mon ouvrage m'oblige à m'occuper des effets plutôt que des cauſes, & à rapporter les faits, quoiqu'ils ne s'accordent pas avec les ſyſtêmes les plus juſtes dans la théorie, & les plus reſpectables par leur Auteur.

Iles près de la côte occidentale, probablement unies jadis à Sumatra.

Cette chaîne d'îles parallèles à la côte occidentale de Sumatra, a ſans doute fait autrefois partie de cette dernière, & elle en a vraiſemblablement été ſéparée, ſoit par quelque violent effort de la nature, ſoit par l'action continuelle de la mer. Je n'aurois pas avancé cette opinion, qui paroît d'abord peu probable, ſi je n'y avois été engagé par une particularité que la côte préſente; elle fournit une eſpèce de preuve plus forte qu'on ne peut ordinairement l'obtenir dans un pareil ſujet. En pluſieurs endroits, & ſur-tout vers *Pally* & *Laye*, à la diſtance de cent ou deux cents verges du rivage, on obſerve des morceaux de terre détachés, & ſéparés du reſte, comme des îles qui étoient autrefois des promontoires qui s'avançoient dans la mer, comme l'aſ-

furent les habitans d'après leurs propres obſervations. Leur ſommet eſt couvert d'arbres & d'arbriſſeaux, mais leurs flancs ſont nuds, eſcarpés & perpendiculaires. Les progrès de *l'inſulation* ſont ici évidens, & l'on ne peut les nier. Et pourquoi de plus grandes îles, à une plus grande diſtance, n'auroient-elles pu être formées dans les révolutions des ſiècles par les mêmes accidens? Cette opinion eſt encore fortifiée par le giſſement des îles *Neas*, *Mantawaye*, *Mego*, &c., par la reſſemblance du ſol & des productions, de ces îles à celles de Sumatra, & par la régularité avec laquelle on trouve le fond entre ces îles & Sumatra, tandis qu'on n'en trouve plus dès qu'on dépaſſe ces premières.

Roches de corail.

Aux endroits où le rivage eſt plat ou incliné, la côte de Sumatra, comme de toutes les autres îles des tropiques, eſt défendue des attaques de la mer par un banc de roches de corail, ſur lequel le reſſac exerce ſa violence, ſans produire d'autre effet que d'enlever ſa ſurface, & de briſer ces belles excroiſſances & ramifications qui ont tant excité la curioſité des Naturaliſtes, & que quelques ingénieux Obſervateurs, qui en ont fait l'analyſe, ont prétendu être l'ouvrage de certains inſectes. La poudre du corail ainſi briſé eſt en quelques lieux accumulée ſur le rivage en grande quantité, & elle paroît, quand on ne l'examine pas de près, comme du ſable fin.

Le mot Ressac est un terme usité dans l'Inde, & généralement parmi les Navigateurs, pour exprimer une houlle particulière & un brisement de la mer sur le rivage. Ce phénomène n'ayant pas été jusqu'ici beaucoup observé par les Naturalistes, je vais en donner une description aussi exacte qu'il me sera possible. Ressac.

Le ressac ne forme quelquefois qu'un rang de lames le long du rivage; d'autres fois il y en a deux, trois, quatre & davantage même, l'un derrière l'autre, qui s'étendent environ un demi-mille dans la mer. Le nombre des rangs est ordinairemenr en proportion de la hauteur & de la violence du ressac.

Le ressac commence de prendre sa forme à quelque distance du lieu où il vient se briser, & augmente par degrés, à mesure qu'il se porte en avant, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la hauteur ordinairement de quinze à vingt pieds, où il forme une espèce de montagne, du sommet de laquelle la lame se précipite, comme une cascade, presque perpendiculairement, roulant sur elle-même dans sa chute. Le bruit qu'occasionne cette chute est prodigieux, & dans le silence de la nuit, on peut l'entendre plusieurs milles avant dans les terres.

Quoique dans la naissance & la formation du ressac, l'eau semble avoir un mouvement pro-

greſſif fort rapide vers la terre; cependant un corps léger flottant ſur ſa ſurface, n'avance point vers le rivage, mais au contraire, ſi la marée eſt dans ſon reflux, il s'en éloigne; d'où il s'enſuivroit que le mouvement eſt ſeulement propagé dans l'eau, comme le ſon dans l'air, & que la maſſe d'eau n'eſt point pouſſée en avant. On obſerve une eſpèce de mouvement ſemblable en frappant ſur un des bouts une longue corde modérément tendue, mouvement qui eſt exprimé par le mot d'ondulation. J'ai quelquefois remarqué, néanmoins, qu'un corps qui s'enfonce, & ſe ſoutient ſur l'eau, ſe porte vers le rivage avec le reſſac, comme on peut l'appercevoir dans un bateau qui aborde, lequel franchit rapidement le ſommet de la lame.

Les côtes où le reſſac a lieu exigent des bateaux d'une conſtruction particulière, & l'art de les conduire demande l'expérience de la vie d'un homme. Tous les bateaux Européens ſont plus ou moins impropres à cette navigation, & manquent rarement de cauſer la perte de ceux qui oſent s'y confier, dans les imprudentes tentatives qu'ils font d'aborder en pleine côte.

La force du reſſac eſt extrêmement grande. J'ai appris qu'un bâtiment du pays fut renverſé par le reſſac, de manière que le haut du mât étoit enfoncé dans le ſable, & ſon extrêmité inférieure

traverſoit la quille. On a ramaſſé des morceaux de drap jetés ſur la côte par un naufrage, qui étoient entortillés & déchirés par l'action de la lame ſur elle-même.

Dans quelques endroits le reſſac eſt pour l'ordinaire plus conſidérable à la haute mer, & dans d'autres à la baſſe mer; mais je crois qu'il eſt plus violent durant le flux.

Je vais maintenant paſſer à l'explication de la cauſe efficiente de ce ſingulier phénomène. Les vents y ont ſans doute une grande part. Si l'air étoit par tout d'une denſité égale, & qu'il ne fût pas expoſé au mouvement, la mer, je penſe, ſeroit parfaitement en repos, & l'on ne verroit pas ſa ſurface agitée; abſtraction faite du cours général des marées, & des irrégularités particulières, occaſionnées par l'*influx* des rivières. L'air agité pouſſe l'eau, & cauſe une houlle, qui eſt l'élévation & l'abaiſſement régulier des vagues. Cette élévation & cet abaiſſement ſont ſemblables aux vibrations d'un pendule, & ſoumis aux mêmes loix. Quand une vague eſt parvenue à ſa hauteur, elle deſcend par la force de gravité, &, par l'activité qu'elle a acquiſe en deſcendant, elle pouſſe la maſſe d'eau qui l'avoiſine, laquelle à ſon tour s'élève & pouſſe de même la maſſe d'eau voiſine; ce qui forme une ſuite de vagues qui ſe ſuccèdent l'une à l'autre. C'eſt ce qui arrive

Conſidérations ſur la cauſe du reſſac.

en pleine mer. Mais quand la houlle approche du rivage, & que la profondeur de l'eau n'eſt pas proportionnée au volume de la houlle, la vague qui s'abaiſſe, au lieu de preſſer ſur une maſſe d'eau, qui pût s'élever à une hauteur égale, preſſe ſur la terre, dont la réaction la fait précipiter de la manière que nous avons dit que fait le reſſac. Quelques-uns penſent que la forme particulière qu'il prend eſt due entièrement au peu de profondeur & à l'inclinaiſon du rivage. Selon eux, quand une houlle s'approche d'un pareil rivage, les parties les plus baſſes de l'eau, rencontrant d'abord un obſtacle dans le fond, s'arrêtent, tandis que les parties ſupérieures ſe portent en avant, ce qui produit un mouvement de rotation, qui eſt augmenté par le retour de la houlle précédente. A cela j'objecte que cette ſolution, étant fondée ſur la ſuppoſition d'un mouvement progreſſif de la maſſe d'eau dans la formation du reſſac, & que ce mouvement n'ayant point lieu, elle ſemble inſuffiſante. Le ſeul mouvement progreſſif réel de l'eau eſt occaſionné par la chute perpendiculaire, après le briſement du reſſac, lorſque la lame, par ſon propre poids, ſe répand en écumes à une plus ou moins grande diſtance, en proportion de ſon élévation, & de l'inclinaiſon du rivage.

Mais une preuve que le reſſac n'eſt pas, comme

les autres vagues, l'effet immédiat du vent, c'est que le plus élevé & le plus violent a souvent lieu lorsqu'il y a le moins de vent, & *vice versâ*; & que quelquefois il continue avec la même violence pendant des temps fort variables. Sur la côte occidentale de Sumatra, le plus haut règne durant la mousson du S. E., qui n'est jamais accompagnée de coups de vents tels que celle du N. O. On ne voit pas que le ressac suive la direction du vent; mais on remarque souvent le contraire; & quand il souffle avec force de la terre, on apperçoit les algues marines courir dans une direction opposée au ressac, quoique le vent ait été pendant plusieurs heures dans le même point.

Le ressac est-il l'effet des coups de vent sur mer, qui ne parviennent pas jusqu'au rivage, mais causent une violente agitation à une masse d'eau considérable, laquelle agitation se communiquant aux parties les plus voisines, & rencontrant enfin de la résistance sur le rivage, soulève la mer, & la fait briser de la manière décrite? Je réponds qu'il semble n'y avoir aucun rapport entre la hauteur du ressac, & l'agitation manifeste de l'eau hors du lieu où on l'observe: que les coups de vent, excepté dans quelques occasions particulières, sont très-rares dans les mers des Indes, où la navigation est bien reconnue pour sûre, tan-

dis que le reſſac y eſt preſque continuel ; enfin qu'on n'a point vu dans d'autres parties de l'Océan des coups de vent produire un pareil effet. La côte occidentale de l'Irlande borde une mer preſqu'auſſi étendue, & beaucoup plus terrible que la côte de Sumatra ; cependant, quoique, lorſque le vent ſouffle avec force, la houlle ſoit haute & dangereuſe ſur le rivage, on n'y apperçoit rien qui reſſemble au reſſac de l'Inde.

Cauſe probable du reſſac.

L'hypothèſe la plus probable que je puiſſe former, après une longue obſervation, & beaucoup de réflexions & de recherches, ſur la cauſe du reſſac qui eſt ſi général dans les latitudes des tropiques, c'eſt de l'attribuer aux vents de commerce, ou alizés, qui règnent à une certaine diſtance du rivage, entre les trente degrés de latitude nord & ſud, & dont l'action uniforme & invariable cauſe une longue & conſtante houlle, qui exiſte même dans le temps le plus calme, près de la ligne, vers laquelle elle ſe porte de la partie du nord & de celle du ſud. Cette houlle, ou ce balancement de la mer, eſt ſi prodigieuſement longue, & ſa force conſéquemment ſi affoiblie, que ſouvent elle n'eſt point apperçue ; l'inclinaiſon graduelle de ſa maſſe rempliſſant preſque tout l'horiſon, lorſque l'œil de l'obſervateur n'eſt pas fort élevé au-deſſus de ſa ſurface. Mais ceux qui ont navigué dans ces parages, peuvent ſe ſouvenir que lors

même que la mer paroît très-calme & très-unie, un bâtiment, ou tout autre objet un peu éloigné, diſparoît pendant quelques minutes de la vue de celui qui l'obſerve du pont le plus bas du navire. S'il vient une rafale, ou que le vent fraîchiſſe, on voit ſur cette houlle d'autres vagues moins conſidérables, qui vont ſouvent dans un ſens contraire, & qui ceſſent dès que le vent s'appaiſe, ſans avoir produit ſur elle aucun effet ſenſible. Quoique l'île de Sumatra ne ſoit pas continuellement expoſée au vent alizé du ſud-eſt, cependant elle n'eſt pas ſi éloignée pour qu'on ne puiſſe préſumer que l'influence de ce vent s'étend juſques-là; & en conſéquence, on obſerve *à Poolo Pèſang*, près de l'extrêmité méridionale de cette île, une mer conſtante du ſud, même après un vent violent du nord-oueſt. Cette houlle forte & continuelle qui vient d'un Océan ouvert juſqu'au Pôle, ſemble un agent capable de produire les effets prodigieux obſervés ſur la côte, tandis que ſon volume contribue à la faire remarquer. Cette hypothèſe concilie preſque toutes les difficultés que ce phénomène ſemble préſenter, & en particulier elle explique le décroiſſement du reſſac pendant la mouſſon du N. O., le vent local contrariant alors l'action du vent général; elle eſt encore confirmée par une obſervation que j'ai faite, ſavoir, qu'à la côte de Sumatra le reſſac

commence toujours de briser à son extrêmité méridionale, le mouvement de la houlle n'étant pas perpendiculaire à la direction du rivage. Cette manière d'expliquer l'origine du ressac paroît la plus raisonnable, mais il se présente une objection que je ne puis passer sous silence, & que l'amour de la vérité m'oblige de rapporter: la voici. Les vents alizés sont singulièrement constans & uniformes, & la houlle qu'ils causent observe la même régularité. Il n'en est pas de même du ressac, qui rarement persiste deux jours dans le même degré de violence, & qui s'élève souvent comme une montagne dans la matinée, & s'abaisse presqu'entièrement pendant la nuit. Comment une cause uniforme produit-elle des effets si irréguliers, à moins que ce ne soit par l'intervention de causes secondaires, dont la nature & les opérations nous sont absolument inconnues?

Il m'est démontré que le ressac, tel que je l'ai décrit ci-dessus, est particulier aux climats situés dans les limites les plus éloignées des vents alizés, quoique dans des latitudes plus hautes on rencontre de grandes houlles & des brisemens de mer irréguliers, après des temps orageux. On pourroit peut-être regarder les causes suivantes, comme concourant avec celle que j'ai déjà désignée, à produire ce phénomène, & comme propres à expliquer

pliquer pourquoi il ne ſe montre qu'entre les tropiques, & cinq à ſix degrés au-delà. Cette partie du globe étant expoſée à l'influence immédiate des deux grands luminaires, la mer, par leur impulſion directe, y eſt ſoumiſe à une plus violente agitation que plus près des pôles, où leur action ne ſe fait ſentir que par une communication indirecte. Les régions de la ligne achevant leur révolution diurne avec plus de vîteſſe que le reſte du globe, en même temps qu'elles parcourent un plus grand cercle, on peut ſuppoſer que la maſſe d'eau qui s'y trouve compriſe eſt plus agitée, par la force centrifuge plus conſidérable là qu'ailleurs; qu'elle reſſent moins l'atteinte du principe inerte de la matière; qu'elle a moins de gravité, & que par conſéquent elle eſt plus obéiſſante aux impulſions extérieures de tout genre, ſoit des vents, ſoit de toute autre cauſe.

La marée ſur la côte occidentale de Sumatra ne s'élève pas en général plus de quatre pieds, qui eſt peut-être la moindre hauteur à laquelle elle s'élève dans toute autre partie du globe; ce qui eſt dû à ſa ſituation ouverte, & non bornée par d'autres terres, laquelle empêche la marée de s'accumuler, comme cela arrive dans les détroits. Il y a toujours haute marée ſur cette côte lorſque la lune eſt à l'horiſon, & par conſéquent vers les ſix heures du ſoir, les jours de conjonc- Marées

tion & d'oppoſition pendant toute l'année, dans les parties peu éloignées de l'équateur (1). C'eſt, ſelon la théorie de Newton, environ trois heures plus tard que le cours ordinaire de la nature; ce qui doit être attribué à l'obſtacle que les eaux rencontrent en refoulant de l'eſt.

---

(1) D'après cette uniformité, il eſt aiſé aux Habitans d'annoncer la hauteur de la marée à toutes les heures que la lune eſt viſible. Pendant que celle-ci paroît monter, l'eau deſcend, & *vice verſâ*, le reflux s'achevant entièrement, quand elle eſt dans ſon méridien. La règle pour calculer les marées eſt rendue, par la même cauſe, plus ſimple & plus facile aux Européens. Il ne faut pour cela qu'ajouter enſemble l'épacte, le nombre & le quantième du mois; le total donne l'âge de la lune, s'il eſt au-deſſous de trente, & s'il eſt au-deſſus, l'excédent donne cet âge. Ajoutez quarante-huit minutes à chaque jour, ou, ce qui eſt la même choſe, prenez quatre cinquièmes de l'âge de la lune, & vous aurez le nombre d'heures après ſix heures, où arrive la haute marée. Il eſt utile de ſe rendre habile dans ce calcul dans un Pays où le rivage de la mer eſt la route ordinaire des Voyageurs.



CHAPITRE II.

Division des Habitans. Rejangs choisis pour la Description générale. Constitution Physique & Teint. Vêtemens & Parure.

Après avoir donné un tableau général de l'île, telle qu'elle est dans les mains de la nature, je vais maintenant passer à la description des Peuples qui l'habitent & la cultivent, & tâcher de distinguer leurs diverses espèces ou classes, de la manière la plus propre à donner des idées claires & justes sur cet objet. Description générale des Habitans.

La division la plus commune & la plus usitée parmi les voyageurs qui ont parlé de cette île, est en habitans *Mahométans* de la côte, & en *Idolâtres* de l'intérieur. Cette division, quoiqu'elle ne soit pas absolument inexacte, est trop vague & imparfaite; non-seulement parce que les descriptions que l'on donne de chacun de ces peuples diffèrent beaucoup entr'elles, mais encore parce que les habitans de l'intérieur sont, en quelques endroits, Mahométans, & ceux des côtes Idolâtres dans d'autres. Il n'est pas rare, parmi les personnes qui n'ont pas résidé Diverses manières de diviser les Habitans.

dans cette partie de l'Orient, d'appeler indiſtinctement *Malais* tous les habitans des îles. C'eſt-là une erreur plus conſidérable, & qui occaſionne une plus grande confuſion que la première. En cherchant à réduire les choſes ſous des chefs trop généraux, on manque le but qu'on ſe propoſe en les limitant ainſi, & l'on fait naître l'obſcurité là où l'on veut porter la lumière. D'un autre côté, prétendre énumérer & décrire cette variété preſqu'infinie de petites Nations & Souverainetés, qui ſe trouvent dans l'île, & dont pluſieurs ne diffèrent en rien, ſoit pour la conſtitution phyſique, ſoit pour les mœurs, de leurs voiſins, ce ſeroit une tâche impoſſible à remplir, & d'ailleurs inutile. Je vais prendre un milieu entre ces deux extrêmes, & en conſéquence parler des habitans de Sumatra d'après la diviſion ſuivante de l'île, en ſes principaux royaumes, qui ſont d'abord le royaume de *Menangcabow* & celui des *Malais*; enſuite ceux d'*Acheen*, des *Battas*, des *Rejangs*, & enfin celui des *Lampoons* (1). Je ferai men-

(1) Tous les ſyſtèmes qu'on peut former ſur l'origine des Peuples de Sumatra, ne ſont fondés que ſur des conjectures. Le plus probable, eſt celui qui les fait venir de la preſqu'île adjacente de Malacca; & on aſſure en effet que des émigrans Malais ont peuplé l'Archipel Indien; mais on n'a d'autre preuve, pour établir cette opinion

tion des plus importans parmi les autres, ſelon que l'occaſion s'en préſentera.

---

invraiſemblable, que la proximité de la preſqu'île. Les Malais, ainſi qu'on les appelle à préſent, ne ſont, en comparaiſon des Sumatranois intérieurs, qu'un Peuple de deux jours ; & quoiqu'ils aient répandu leur langue & leurs mœurs fort au loin, depuis la fondation de Malacca dans le treizième ſiècle, ils ne ſont regardés que comme des intrus, parmi les peuples Aborigènes des îles Orientales. J'ai remarqué ailleurs, qu'une langue générale, quoique mutilée & altérée par le laps des temps, eſt répandue dans toute cette partie du globe, qui s'étend depuis Madagaſcar juſqu'aux nouvelles découvertes les plus reculées de l'eſt, & dont le Malais eſt un dialecte fort corrompu, ou perfectionné par le mélange d'autres idiomes. Cette conformité de langage ſi étendue annonce que les divers peuplades ont une origine commune ; mais un voile épais cache les circonſtances & les progrès de leur ſéparation.

Dans le cours de mes recherches parmi les Naturels, concernant les Aborigènes de l'île, j'ai appris qu'il y avoit deux eſpèces d'hommes diſperſés dans les bois, & qui évitoient toute communication avec les autres Habitans. Ils les appellent *Orang-Cooboo* & *Orang-Googoo*. On dit que les premiers ſont en très-petit nombre, ſur-tout dans cette partie de l'île qui eſt entre *Palembang* & *Jambee*. On en a pris & fait eſclaves quelques-uns à *Laboon*, & un homme de cet endroit eſt maintenant marié avec une aſſez jolie femme *Cooboo*, qui avoit été enlevée par un parti qui découvrit leurs

Menangcabow étant le principal royaume de l'île, qui autrefois la comprenoit toute entière, & reçoit encore une ombre d'hommage des autres royaumes les plus puissans, qui se sont élevés sur ses ruines, sembleroit exiger la première place dans cette histoire; mais j'ai une raison suffisante pour le renvoyer à une autre partie de mon ouvrage; c'est que les peuples de ce royaume, par leur

---

huttes. Ils ont un langage tout-à-fait particulier, & ils mangent indistinctement tout ce que les bois leur offrent, comme bêtes sauvages, éléphans, rhinocéros, porc sauvage, serpent, singes, &c. Les *Googoo* sont encore moins nombreux que les *Cooboo*, & ne diffèrent qu'un peu des *Orang-Outan* de Borneo, excepté dans l'usage de la parole dont ils jouissent; leur corps étant d'ailleurs couvert de longs poils. Les Habitans de Laboon, qui m'ont fourni ces détails, n'en ont pas rencontré plus de deux ou trois fois, & ils en prirent un, il y a plusieurs années, de la même manière que le Menuisier prend le singe dans les Fables de Pilpay. * Il eut des enfans d'une femme Laboone, lesquels étoient aussi plus velus que la race commune; mais à la troisième génération, ils ne purent être distingués des autres. Le Lecteur accordera le degré de croyance qu'il voudra à cette relation, dont je ne prétends point garantir la véracité. Elle a peut-être quelque fondement sur la vérité; mais elle est sans doute exagérée dans ses circonstances.

* Voyez les *Contes & Fables Indiennes de Bidpay* (ou Pilpay) *& de Lookman*. Paris, 3 vol. in-12, tome I, pag. 238.

conversion au Mahométisme, & conséquemment, par le changement de leurs mœurs, ont perdu en grande partie le vrai caractère Sumatranois, qui est l'objet immédiat de mes recherches. Ils sont appelés *Malayo* par le reste des Insulaires, nom qui, quoiqu'originairement & strictement signifie un habitant de la presqu'île voisine, désigne aujourd'hui un Musulman, qui parle la langue Malaisé, & appartient, au moins par l'extraction, au royaume de Menancabow, ou à cette partie de la côte maritime qui en est limitrophe, appelée *Atay Angin*, laquelle s'étend depuis trente-deux minutes de latitude N., jusqu'à quarante minutes de latitude S. Il est évident qu'il s'y établit jadis une colonie venue de la presqu'île, dont les descendans ayant émigré, vinrent se fixer dans divers ports de mer de la côte méridionale, jusqu'à Bencoolen, y introduisirent leur langue, & y répandirent par-tout les semences de leur religion, qui fructifièrent plus ou moins, selon leur habileté ou les facilités qu'ils trouvèrent. Au-delà de Bencoolen, on n'en trouve point d'autres que ceux qui ont été attirés par les Européens, & sont à leur solde. Dans la partie orientale de l'île, ils sont établis à l'entrée de presque toutes les rivières navigables, où ils se livrent avec plus de facilité à leur goût pour le commerce & la piraterie. On Malais.

doit observer que le mot *Malais*, dans son acception ordinaire, ainsi que celui de *Maure* dans la partie orientale de l'Inde, sont à-peu-près synonimes de Mahométan. Quand les Samatranois, ou les Naturels de quelqu'unes des îles orientales, apprennent à lire les caractères Arabes, & se soumettent à la circonçision, on dit qu'ils sont devenus Malais (*Munjaddee Malayo*). Mais cette manière de parler n'est pas exacte. Le Sultan d'Anac Soongey, à la vérité, voulant imiter celui de Menangcabow, se donne à lui-même & à ses sujets le titre de Malais; cependant son voisin le Pangeran de Soogey Lamo, chef des Rejangs, qui est aussi un Prince indépendant, & un Mahométan très-éclairé, seroit bien fâché qu'on ne le crût pas originaire de Sumatra (1). Ceci étoit nécessaire pour éviter toute ambiguité concernant les Malais, dont il sera parlé plus amplement ci-après.

Comme parmi tous les Peuples que j'ai compris dans la division générale des habitans, ceux

(1) Ce Prince sembloit offensé de ce que je le supposois Malais, dans une conversation que j'eus une fois avec lui à ce sujet, & il me répondit avec émotion : » *Malayo tedab*, *Sir*; *Orangh ooloo betool sayo*. Non Malais Monsieur; je suis un véritable originaire du Pays. « Il écrit & parle les deux langues avec la même facilité; mais il regarde le Rejang comme sa langue maternelle.

qui diffèrent le plus doivent avoir néceſſairement pluſieurs points de reſſemblance, ainſi que pluſieurs uſages, coutumes & cérémonies communes, il convient, pour éviter des répétitions faſtidieuſes & inutiles, de prendre un de ces Peuples dont les mœurs puiſſent ſoutenir une deſcription particulière & complète, & ſervir de règle pour tous les autres; en ajoutant à la deſcription de chaque Nation ce en quoi elle diffère des autres, & les uſages particuliers les plus ſinguliers & les plus frappans. Pluſieurs raiſons m'engagent à donner à cet égard la préférence aux Rejangs, quoique ce ſoit une Nation qui ne tient qu'un petit rang dans l'échele politique de l'île. D'abord ils ſont en quelque façon au centre de l'île, non pas dans le ſens géographique, mais eu égard au mêlange des mœurs & des opinions étrangères, introduit par les Malais dans la partie du nord, & par les Javanois du côté du ſud; circonſtance qui donne aux Rejangs plus qu'aux autres le droit de prétendre au titre d'Indigènes, parce que leurs mœurs ont été moins altérées. C'eſt d'ailleurs un Peuple dont la forme du Gouvernement & les Loix s'étendent, à peu de choſes près, ſur une partie conſidérable de l'île, & principalement ſur celle où les Anglois ont leurs établiſſemens. De plus, il exiſte parmi eux une tradition qu'ils ont autrefois envoyé des colonies vers le ſud; & dans

Nation des Rejangs choiſis pour ſervir à une deſcription générale.

le pays de Passummah, on montre encore la place de leurs villages; ce qui prouveroit qu'ils ont jadis joui de plus de considération qu'ils n'en ont à présent. Enfin ils ont une langue particulière, & un alphabet dont les lettres sont très-bien formées, & qui est devenu d'un usage général dans plusieurs districts éloignés. Tous ces avantages me font regarder le Peuple Rejang comme préférable pour servir de type à une description générale; & un motif également puissant qui m'engage à le prendre pour tel, c'est que ma situation & mes liaisons dans l'île m'ont conduit à une connoissance plus intime & plus circonstanciée de leurs loix & de leurs mœurs, que de celles d'aucune autre Nation. Je dois observer néanmoins que les coutumes des Malais s'étant plus ou moins répandues dans toutes les parties de Sumatra, il sera impossible de distinguer avec exactitude celles qui sont originaires, de celles qui viennent d'ailleurs; & par conséquent, ce que je dirai des mœurs des Rejangs, non-seulement s'appliquera pour la plus grande partie aux Sumatranois en général, mais pourra quelquefois dans la rigueur convenir aux Malais seuls, qui les ont communiquées aux principaux d'entre les Indigènes (1).

(1) *Note du Traducteur.* Les Indigènes ou Naturels sont toujours pris ici pour les Habitans originaires de

Le pays des Rejangs est séparé, au nord-ouest, du royaume d'*Anac Soongey*, dont *Moco Moco* est la capitale, par la petite rivière d'Oori, près celle de *Cattown*; cette dernière, avec le district de *Laboon* qu'elle borde, lui sert de limites au nord, c'est-à-dire, dans sa partie intérieure. Il est borné à l'est par le pays de *Moosée*, où la rivière *Palembang* prend naissance; & au sud-est par la rivière *Bencoolen*; quoique les habitans du district de *Lemba*, qui s'étend depuis cette rivière jusqu'à celle de *Silebar*, soient absolument le même Peuple, quant aux mœurs & au langage. Ses principales rivières, outre celles dont nous venons de parler, sont *Laye*, *Pally* & *Soongey lamo*; sur lesquels les Anglois ont des comptoirs, dont le Président ou Chef est à *Laye*.

Situation du pays des Rejangs.

Quoique les Habitans de l'île diffèrent considérablement pour le physique dans les districts éloignés l'un de l'autre, on peut les comprendre en général sous la description suivante; excepté pourtant les Achenois, dont le mêlange avec les Maures de la partie occidentale de l'Inde, les distingue des autres Sumatranois

Constitution physique des Habitans.

Ils sont d'une taille au-dessous de la moyenne, &

Description générale.

l'île, qui habitent dans l'intérieur du Pays, par opposition aux Malais, qui sont émigrés de la presqu'île, & habitent la côte.

trapus à proportion; leurs membres sont petits, mais bien proportionnés, & grèles vers les poignets & les chevilles. En général ils sont assez bien faits, & à peine en ai-je vu un seul difforme (1). Les femmes cependant ont la mauvaise habitude d'applatir le nez, & de comprimer la tête de leurs enfans nouveaux nés, tandis que le crâne est encore cartilagineux, ce qui augmente leur disposition naturelle à cette forme. Je ne pourrois trouver d'autre origine de cette pratique insensée, de mouler pour ainsi dire les traits des enfans, que dans l'idée où sont sans doute ces femmes que c'est-là une marque de beauté. Le Capitaine Cook a remarqué une coutume semblable dans l'île d'Ulietea (2). Elles ti-

(1) Ghirardini, Peintre Italien, qui toucha à Sumatra dans son voyage de la Chine en 1698, dit des Malais:

Son di persona tanto ben formata
Quanto mai finger san pittori industri.

Il parle du Pays comme d'un endroit charmant & pittoresque.

(2) *Note du Traducteur.* Il y a dans l'Amérique méridionale une Nation sauvage appelée Omaguas, dont le nom veut dire *tête plate*, parce que ces peuples ont aussi la bisarre coutume de presser entre deux planches la tête des enfans qui viennent de naître. Voy. *Relation de la Rivière des Amazones*, par la Condamine, *page* 71.

rent auſſi les oreilles des enfans, afin de les faire tenir droites hors de la tête. Leurs yeux ſont uniformement noirs & vifs, & chez quelques-uns, & ſur-tout chez les femmes du ſud de l'île, ils reſſemblent beaucoup à ceux des Chinois quant à cette conformation particulière qu'on a ſi généralement obſervée chez ce peuple. Leurs cheveux ſont épais, & d'un noir brillant, ce qui vraiſemblablement vient en grande partie de l'uſage conſtant qu'ils font depuis leur enfance de l'huile de noix de coco, dont ils ſe frottent les cheveux. Les hommes les coupent fréquemment, ne paroiſſant pas en faire grand cas; mais les femmes les laiſſent croître juſqu'à une longueur fort conſidérable, & j'en ai vu pluſieurs dont la chevelure touchoit la terre. Les hommes n'ont point de barbe, & leur menton eſt ſi uni, que ſi les Prêtres Malais n'y avoient une petite touffe, on ſeroit porté à conclure que la nature leur a refuſé cette marque de virilité. C'eſt la même choſe à l'égard des autres parties du corps dans les deux ſexes; & l'attention particulière qu'ils ont de s'épiler eſt regardée comme une preuve de délicateſſe, & le contraire comme une négligence impardonnable. Les enfans, à meſure qu'ils approchent de la puberté, frottent leur menton, le deſſus de la lèvre ſupérieure, & toutes les parties du corps où viennent des poils, avec du *Chunam* (de la chaux vive), particulièrement celui des

coquillages, lequel détruit les racines naissantes des poils : le peu qu'il en paroît ensuite est arraché de temps en temps avec des pincettes qu'ils portent toujours avec eux pour cet usage. Si plusieurs Auteurs respectables ne nous assuroient pas que les Naturels de l'Amérique sont naturellement sans barbe, je croirois volontiers que l'opinion commune sur ce sujet a été adoptée inconsidérément, & que si on les voit ainsi dans l'âge mûr, cela vient d'une pratique semblable à celle observée chez les Sumatranois, & usitée dès leur jeunesse. Je dois même avouer qu'il me reste quelque doute à cet égard, qui ne pourroit être dissipé que par la certitude qu'une pareille coutume n'a point lieu parmi eux (1). Le teint des Rejangs

(1) Des Voyageurs ont assuré que les Patagons ont de la barbe au menton & sur la lèvre supérieure. Le Capitaine Carver dit, que parmi les Tribus de Sauvages qu'il a visitées, les Naturels sont dans l'usage d'épiler leurs barbes avec des espèces de pincettes. On conserve à Bruxelles, parmi un grand nombre d'anciennes & curieuses armures, celle de Montezuma, Empereur du Mexique, dont le masque a une moustache remarquable, ornement que ces Américains n'auroient point imités, si la nature ne leur en avoit présenté le modèle.

Note du Traducteur. C'est un fait incontestable & qui ne trouve plus de contradicteurs que parmi les esprits prévenus, que les Sauvages de l'Amérique ne sont

eſt proprement jaune, approchant du rouge; ce qui conſtitue une couleur baſanée ou de cuivre. Ils ſont en général plus blancs que les Mêtis, ou les races mêlées, du reſte de l'Inde, ceux de la claſſe ſupérieure, qui ne ſont pas expoſés aux rayons du ſoleil, & ſur-tout les femmes d'un certain rang, étant preſque blancs. Si la beauté conſiſtoit dans cette ſeule qualité, quelques-unes d'elles ſurpaſſeroient nos brunes d'Europe. La plus grande partie des femmes ſont laides, & pluſieurs même dégoûtantes; il y en a cependant qui ſont d'une beauté frappante, quelle que puiſſe être d'ailleurs leur conſtitution phyſique, leurs traits & leur teint.

La blancheur des Sumatranois, en comparaiſon des autres Indiens, quoique ſitués ſous un ſoleil perpendiculaire, où dans aucune ſaiſon de l'année ils n'éprouvent aucune alternative de froid, eſt, je penſe, une preuve convaincante que la différence de couleur, dans les différens Peuples de la Terre, n'eſt pas l'effet immédiat du climat. Les enfans des Européens nés dans cette île ſont auſſi blancs, & peut-être même en général plus blancs La couleur ne doit pas être attribuée au climat.

point imberbes, mais qu'on les trouve tels par le ſoin qu'ils prennent de s'épiler. On peut conſulter les Voyageurs les plus inſtruits qui ſont tous d'accord ſur ce point.

que ceux qui sont nés dans la patrie de leurs parens. J'ai observé la même chose de la seconde génération, où l'on avoit évité le mêlange avec le sang du pays. D'un autre côté, les enfans & tous les descendans des esclaves de la Guinée, & autres Africains qu'on transplante dans l'île, sont aussi parfaitement noirs dans le dernier rejeton, que dans la première tige. Je ne prétends pas entrer dans aucune discussion sur la cause de la couleur de ces Peuples; mais je remarquerai seulement que le teint pâle & hâlé, si ordinaire aux Européens qui ont long-temps résidé dans les climats chauds, doit être attribué plutôt à l'effet des maladies bilieuses, auxquelles ils sont presque tous plus ou moins sujets, qu'à l'influence du soleil, auquel fort peu sont exposés, excepté les marins, & dont rarement l'impression est permanente. Cette observation m'a porté à conjecturer que la différence générale de teint dans les différentes Nations est *peut-être* dûe aux sécrétions plus ou moins abondantes, ou à la surabondance de cette humeur, qui rend la peau plus ou moins noire, selon les qualités de la bile qui entre dans la constitution de chacune. Mais je crains bien que cette hypothèse ne pût soutenir l'épreuve de l'expérience; car il faudroit pour cela, que dans la dissection des Nègres, on trouvât la liqueur contenue dans le vésicule du fiel, ou au moins la bile ex-

travasée,

travasée, d'une couleur noire. Je laisse aux personnes versées dans l'Anatomie le soin de déterminer s'il est possible que les qualités des sécrétions puissent affecter la constitution de l'homme, au point de rendre leurs effets même capables d'être transmis à sa postérité dans toute leur force.

La petite taille des habitans, & sur-tout des femmes, est peut-être due en partie à la communication précoce des deux sexes; quoique cependant, comme le penchant mutuel que la nature inspire aux deux sexes à se rapprocher l'un de l'autre, se fait sentir dans ces climats plutôt que dans les pays froids, on puisse avec quelque raison supposer que ce penchant étant proportionné à l'époque de la puberté pour les garçons, & à l'âge nubile pour les filles, ce terme arrive aussi plutôt chez ces peuples, & par conséquent que la cessation de croissance qui a aussi lieu plutôt, est conforme aux loix de leur constitution, & n'est point occasionnée par un usage prématuré & irrégulier des plaisirs de l'amour.

Les personnes d'un rang supérieur laissent croître excessivement leurs ongles, principalement ceux de l'index & du petit doigt; souvent ils les teignent en rouge avec le suc d'un arbrisseau appellé *Ceni*: ils en font de même pour les ongles des doigts des pieds, dont ils prennent autant de soin que de leurs mains, parce qu'ils sont

toujours découverts. Les mains des Naturels, & même des Mêtis, ſont toujours froides au toucher; ce dont je ne puis rendre raiſon autrement, qu'en ſuppoſant que l'élaſticité des ſolides étant moins conſidérable, à cauſe de la chaleur du climat, l'action interne du corps, par laquelle les fluides ſont mis en mouvement, eſt auſſi moins forte, la circulation plus languiſſante, & par conſéquent l'effet de ſon ralentiſſement plus ſenſible aux extrémités, d'où réſulte ce froid des mains.

Habitans des montagnes ſujets aux goîtres.

Les habitans des montagnes, dans toute l'étendue de l'île, ſont ſujets à cette groſſeur monſtrueuſe qui vient ſous le menton, & qu'on nomme *goître*, ſi commun chez les Vallaiſans, & les habitans de quelques autres pays montagneux de l'Europe. On a généralement attribué cette tumeur contre nature aux eaux neigeuſes, minérales, ou imprégnées d'autres mauvaiſes qualités; tel eſt le réſultat des recherches que pluſieurs hommes inſtruits ont faites ſur ce ſujet. Quant à moi, l'expérience me porte à décider ſans héſiter que cette maladie, car c'en eſt une, quoiqu'elle paroiſſe indiquer ici une race d'hommes diſtincte (*Orang Goonong*), tient néanmoins à l'élévation du pays, & que par conſéquent, ſi les eaux dont ils ſont uſage y contribuent en quelque choſe, ce ne doit être qu'autant que la na-

ture de ces eaux éprouve d'altération par l'inégalité ou la hauteur du sol. A Sumatra on ne voit jamais ni neiges, ni autres congélations de ce genre, circonstance qui est contraire à l'opinion la plus plausible qu'on a adoptée concernant la cause du goître des Alpes. D'après toutes les recherches que j'ai faites sur ce sujet, je crois être en droit de conclure que le goître des Sumatranois est dû à la grossièreté de l'air qui se trouve dans les vallées qui sont entre les hautes montagnes, & où habitent les Naturels, & non sur leur sommet. J'ai déjà observé qu'on voit tous les matins, pendant plusieurs heures, entre les rangs ou chaînes des montagnes, le *Caboot*, ou brouillard qui s'éleve, avec le soleil, en une masse dense, opaque & bien limitée, & qui se dissipe rarement avant midi. Ce phénomène, ainsi que le goître, étant particuliers aux pays montagneux, donne lieu de conjecturer que peut-être l'un est la cause de l'autre ; & il est assez naturel d'attribuer cette tumeur à une vapeur froide, excessivement épaisse, & qui envelope continuellement les habitations. Je ne puis dire jusqu'à quel point cette explication peut s'appliquer au goître d'Europe ; mais je me souviens qu'on a dit que la seule méthode de guérir cette maladie, c'est d'éloigner des vallées ceux qui en sont attaquées, & de leur faire respirer l'air subtil & pur du sommet

des montagnes; ce qui semble assigner la même cause que j'ai indiquée à la maladie dont il s'agit. Les Sumatranois ne paroissent pas tenter aucun remède pour guérir cette excroissance, qui d'ailleurs n'est pas incompatible avec la meilleure santé.

Différence dans le physique entre les Malais & les autres Sumatranois.

La différence du physique entre les Malais de la côte & les Indigènes n'est pas assez fortement marquée pour exiger une description particulière. Ceux-ci néanmoins ont sur les autres une supériorité visible quant à la taille & la force, & ils ont le teint plus beau, ce qu'ils doivent probablement à la situation des lieux qu'ils habitent, où l'atmosphère est plus froide; & l'on observe généralement, que ceux qui vivent près du rivage de la mer, & sur-tout quand ils sont adonnés à la navigation, sont bien plus basannés que leurs voisins de l'intérieur. Quelques-uns attribuent cette différence dans la vigueur du tempérament, à l'usage plus fréquent de l'opium parmi les Malais, qu'on suppose affoiblir le corps; mais j'ai observé que les marchands d'or de Leemoon & de Batang-Assi, qui sont des Colonies de ces peuples établies dans le centre de l'île, & qui ne peuvent exister un seul jour sans opium, sont singulièrement vigoureux & braves; ce que j'ai vu être remarqué d'un œil d'envie, par les fumeurs d'opium de nos établissemens. Les habitans de Passummah

sont aussi plus robustes que ceux des basses terres.

L'habillement originaire des Sumatranois est le même que celui qui a été trouvé par les Navigateurs chez les Insulaires de la mer du sud, & qu'on appelle maintenant du nom général d'habillement Otaïtien. Il est encore usité parmi les Rejangs pour leurs habits de travail, & j'en ai un en ma possession, qu'un d'eux m'a procuré, lequel consiste en un juste-au-corps, une culotte courte, & un chapeau. Il est fait de l'écorce intérieure d'une certaine espèce d'arbre battue jusqu'au degré de finesse requis; cette étoffe approche d'autant plus de sa perfection, qu'elle ressemble davantage à la peau la plus souple; il y en a même qui égale presque la plus belle peau de chevreau: en quoi elle diffère un peu celle des Insulaires de la mer du sud, qui ressemble plutôt au papier ou à la toile. Les Indigènes se conforment à présent en grande partie aux Malais pour l'habillement: c'est pourquoi j'en donnerai ici la description, en observant qu'il a beaucoup plus de simplicité parmi les premiers, qui regardent ceux-ci comme des sots qui mettent toute leur fortune sur leurs dos; tandis qu'à leur tour les Malais les regardent avec mépris, comme de grossiers campagnards. Habillement.

L'habillement des hommes est composé des parties suivantes. Une veste étroite, sans man- Habillement des hommes.

ches, mais qui a un col comme nos chemises, & boutonnée d'un bout à l'autre avec des boutons qui sont souvent de filigrane d'or. Elle est particulière aux Malais. Sur cette veste est le *badjoo*, qui ressemble à une robe-de-chambre, ouvert au col, mais serré étroitement depuis les poignets jusqu'au milieu des bras, avec neuf boutons à chaque manche. Le *badjoo* que portent les jeunes gens, n'est ouvert par devant que jusqu'à la poitrine, & ne passe pas le milieu du corps, tandis que celui des hommes va jusqu'aux genoux, & quelquefois jusqu'aux chevilles. On les fait ordinairement de toile de coton bleue ou blanche; les plus beaux sont de Perse, & ceux des Grands, d'étoffe de soie à fleurs. Le *cayen sarrong* ne ressemble pas mal pour la forme au Sarrau des Montagnards d'Ecosse: c'est une pièce d'étoffe peinte en partie, de six à huit pieds de long, & de trois à quatre de large, cousue bout-à-bout, formant, comme l'ont décrit quelques Voyageurs, un large sac sans fond. Quelquefois ils le relèvent & le laissent pendre négligemment sur l'épaule. D'autres fois, ils l'entortillent & l'arrêtent sur le milieu du corps & sur les hanches; & lorsqu'ils veulent être habillés complètement, ils le retiennent avec le ceinturon du *cris* (poignard), qui est de soie cramoisie, & fait plusieurs fois le tour du corps, avec un nœud au bout, où

eſt ſuſpendu le *cris*. Ils portent une courte culotte, qui ne paſſe pas le milieu de la cuiſſe, & qui eſt ordinairement de taffetas rouge ou jaune. Leurs jambes & leurs pieds ſont nuds. Ils mettent autour de leur tête un mouchoir d'une étoffe fine de couleur, qu'ils arrangent d'une manière particulière, & en forme d'un petit turban: les Indigènes ſe servent ordinairement pour cela d'une pièce d'étoffe blanche ou bleue. La partie ſupérieure de la tête reſte découverte & expoſée à l'air, excepté pendant les voyages, où ils portent un *toodong*, ou paraſol, qui les met parfaitement à couvert.

Les femmes ont une eſpèce de corcet, ou plutôt de veſte courte, qui leur couvre le ſein, & deſcend juſqu'aux hanches. Au-deſſus eſt le *cayen ſarrong*, déjà décrit, lequel monte juſqu'aux aiſſelles, & s'étend juſqu'aux pieds: elles le retiennent ſimplement en l'entortillant & l'arrêtant ſur la poitrine, excepté lorſqu'elles portent le *tallee-pending* ou ceinture, qui ſert à l'ornement & à l'utilité. Elle eſt ordinairement d'étoffe brodée, & quelquefois de feuilles d'or ou d'argent, large d'environ deux pouces, fixée ſur le devant par les deux extrémités avec une grande agrafe de filigrane, qui eſt ornée dans le milieu de quelque pierre précieuſe, vraie ou fauſſe. Le *badjoo*, ou la robe extérieure, diffère peu de celui des hommes, & boutonne de la même

Habillement des femmes.

manière aux poignets. Une pièce de toile de coton bleue, fine & légère, d'environ cinq pieds de long, avec des franges à chaque bout, est jettée derrière leur cou, & vient pendre sur le devant: on l'appelle *salendang:* il sert aussi de voile aux femmes de haut rang quand elles sortent de leurs maisons. Le mouchoir fait partie de l'habillement des femmes: elles le portent ou plié en petit volume dans la main, ou étendu sur l'épaule. Elles ont deux sortes de coëffures, l'une qu'on appelle *Coondye*, & l'autre *Sangoll*. La première ressemble beaucoup à la coëffure des femmes que nous voyons représentées dans les peintures Chinoises, d'où je pense que les Sumatranoises l'ont prise; dans laquelle les cheveux sont tournés circulairement au milieu de la tête, & arrêtés avec un poinçon ou épingle d'argent. Dans la seconde, qui est la plus générale, leurs cheveux étant pendans, elles leur donnent un tour, & les relevant sur la tête, elles les font passer sous deux petites touffes séparées du reste qu'elles laissent pour cela sur les côtés. Un peigne, fait d'écailles de tortue, ou de filigrane, les empêche de tomber. Les cheveux du front & de toutes les parties de la tête, sont de la même longueur, & quand ils sont détachés, ils pendent tous ensemble derrière le dos en très-grande quantité chez la plupart des femmes. Elles les graissent avec de

l'huile, & ordinairement c'eſt de l'huile de noix de coco; mais celles qui en ont le moyen, font uſage d'une huile empyreumatique extraite de la gomme de Benjoin, qui eſt pour elles un parfum agréable. Elles n'ont d'autres choſes à la tête, que des ornemens de fleurs qui, dans certaines occaſions, ſont d'un travail exquis & recherché. La coiffure des danſeuſes de profeſſion, qui ſont communément Javanoiſes, eſt très-artiſtement faite, & auſſi haute qu'aucun chapeau ou bonnet de nos modernes Angloiſes, ne le cédant qu'aux plumets de 1777. Mais il eſt impoſſible de décrire d'une manière ſatisfaiſante des objets ſi compliqués & qui tiennent tant à la fantaiſie. Les fleurs qu'elles portent dans le négligé ſont, pour la plus grande partie, arrangées en guirlandes, & font un effet charmant, ſans aucun faſte, étant ordinairement blanches, ou d'un jaune pâle, petites, & quelquefois ſeulement à demi épanouies. Celles qu'on choiſit en général pour cela, ſont le *Boongo-Tanjong* & le *Boongo-melloor*; le *Boongo-Choompaco* eſt employée pour parfumer les cheveux; mais elle eſt cachée à la vue. Quelquefois c'eſt une combinaiſon de pluſieurs ſortes de fleurs arrangées ſi ingénieuſement qu'on croiroit qu'il n'y en a qu'une, & elles ſont toutes fixées ſur une ſeule tige: mais celles-ci, étant

travaillées avec plus d'art, sont moins élégantes que les guirlandes.

Ornemens distinctifs des filles.

Parmi les Indigènes, sur-tout dans les parties méridionales, les filles, *Orang Gaddees*, sont distinguées par une petite bande qui prend le devant des cheveux & va s'attacher par derrière. C'est ordinairement une lame d'argent mince, large d'environ un demi-pouce: celle des filles du premier rang est d'or, & celle des filles de la plus basse classe est de feuilles du *Neepah*. Outre cet ornement particulier, leur état de virginité est encore désigné par des anneaux, ou bracelets d'argent ou d'or qu'elles portent aux poignets. Les enfans des deux sexes portent tous autour du cou des cordons enfilés de pièces de monnoie; & les filles avant qu'elles soient d'un âge à être habillées, ont un ornement qu'on pourroit appeler avec raison *l'ornement de la modestie*; c'est une plaque d'argent en forme de cœur, suspendue à une chaîne du même métal, qui passe autour de la ceinture & vient pendre devant. Les jeunes femmes dans les villages manufacturent elles-mêmes l'étoffe qui forme la principale & souvent la seule partie de leur habillement, c'est-à-dire le *cayen sarrong*, qui ne leur descend qu'aux genoux. Ceux que portent les Malais, hommes & femmes, viennent des îles Bugguess, qui sont

à l'eſt *de Sumatra*, & ceux-ci s'étendent juſqu'aux pieds; mais ici, comme ailleurs, une attention plus ſcrupuleuſe aux apparences n'eſt pas accompagnée d'une modeſtie plus réelle.

Coutume de limer les dents.

Les deux ſexes ont la ſingulière coutume de limer ou plutôt de défigurer leurs dents, qui ſont naturellement très-blanches & belles, par la ſimplicité de leurs alimens. Au lieu de lime, ils ſe ſervent d'une petite pierre à aiguiſer, & pendant l'opération les patiens ſont couchés ſur leur dos. Pluſieurs, ſur-tout les femmes du pays de Lampoon, ont les dents entièrement vernies de gommes; d'autres les taillent en pointe, & quelques-uns ne les liment qu'à l'extérieur & à l'extrêmité, afin qu'elles puiſſent mieux recevoir retenir le noir de jais, dont preſque tous les peignent. Le noir dont ils ſe ſervent pour cela eſt l'huile empyreumatique de coquilles de noix de coco. Quand cette huile n'eſt point appliquée ſur les dents, la limature ne leur fait rien perdre de leur blancheur, quoiqu'elle détruiſe ce que nous appellons l'émail. Les Grands enchaſſent quelquefois les dents de la mâchoire inférieure dans une plaque d'or; & cet ornement produit un effet ſingulier par le contraſte des couleurs jaune & noire. Quelquefois la plaque prend la forme de chaque dent, mais ordinairement elle

eſt tout unie; & ils ne l'ôtent jamais, ſoit pour manger, ſoit pour dormir.

A l'âge d'environ huit à neuf ans, on perce les oreilles aux filles, cérémonie qui doit néceſſairement précéder leur mariage. On l'appele *Betenday*, comme on nomme *Bedabong* celle de limer les dents: les jours où l'on fait ces deux opérations, ſont pour la famille des jours de Fête. Dans quelques îles adjacentes, & particulièrement dans celle de *Neas*, les femmes aggrandiſſent prodigieuſement l'ouverture de leurs oreilles, au point même qu'on peut quelquefois y paſſer la main, & cela en les tirant en bas par la partie inférieure, juſqu'à ce qu'elles viennent toucher les épaules. Mais les Sumatranoiſes ne ſont point dans cet uſage: leurs pendans d'oreilles ſont ordinairement de filigrane d'or, & ils ſont arrêtés non pas par des agrafes, mais en manière de clous, par l'extrêmité, où ſe trouve une eſpèce de tête.



CHAPITRE III.

Villages. Bâtimens. Ustensiles domestiques. Nourriture.

JE vais maintenant entrer dans la description des villages & bâtimens des Sumatranois, de leurs meubles & ustensiles domestiques, & de ces arts simples qui leur offrent les moyens de se procurer leur nourriture & autres choses de nécessité. Ce sont-là des objets qui méritent l'attention du Philosophe observateur. Plus les arts en usage parmi un peuple sont liés aux premiers besoins de la nature, plus ils portent l'empreinte de l'originalité, parce que ces besoins doivent avoir existés en même-temps que les peuples mêmes. Ou s'il faut regarder une parfaite originalité comme une chimère née de l'ignorance & de l'obscurité des évènemens éloignés, on doit néanmoins avouer que ces arts datent de la plus haute antiquité. Les arts d'agrément, & sur-tout ceux de luxe, sont l'effet de l'imitation, & ils sont suggérés par les inventions utiles des autres nations qui ont fait de plus grands progrès dans la civilisation. Ils portent des traits moins frappans & moins caractéristiques, & quoi-

qu'ils puissent ajouter à la beauté, ils défigurent toujours la nature qu'ils veulent imiter. Nous ne devons pas regarder comme des marques génériques non équivoques, celles qu'on peut tirer d'une race qui a été traversée par un mêlange étranger, dans l'intention de l'améliorer. Tous les arts de première nécessité sont compris dans les deux divisions suivantes; savoir, ceux qui nous mettent à l'abri de l'inclémence des saisons & des autres accidens extérieurs, & ceux qui nous fournissent les moyens de pourvoir à notre subsistance. Ces deux sortes d'arts sont essentiellement nécessaires pour le soutien de la vie, & l'homme est involontairement & énergiquement porté à les exercer, par les pressans besoins de la nature, même dans l'état le plus sauvage & le moins cultivé qu'on puisse supposer. Dans les climats comme celui de Sumatra, cette impulsion ne s'étend pas fort loin. La machine humaine y est conservée sans de grands efforts dans un milieu si favorable. La source des besoins importuns s'affoiblit bientôt, & conséquemment l'industrie qui en dépend ne se porte que sur un petit nombre d'objets les plus nécessaires & les plus simples. Dans les régions moins favorisées, cet esprit d'industrie & d'invention est bien plus actif, & porte les hommes bien plus loin dans l'application des arts aux commodités de la vie; & par conséquent, dans

une espace de temps égal, il s'élève à une plus grande perfection, que parmi les Habitans des contrées situées entre les Tropiques, qui trouvent facilement à satisfaire les besoins de la nature, & qui, après avoir satisfait ces besoins, préfèrent une simple inaction à des commodités procurées par le travail. Cette considération pourroit peut-être concilier la haute antiquité généralement accordée aux Nations Asiatiques, avec le peu de progrès qu'ont fait parmi eux les Sciences & les Arts, dans lesquels ils sont surpassés par des Peuples qui sont infiniment moins anciens.

Cependant les Sumatranois, dans la construction de leurs habitations, ont surpassé les Habitans de quelques autres parties de l'Inde qui se contentent, au rapport de certains Voyageurs, de moyens fort grossiers pour se mettre à couvert des injures du temps. Leurs maisons sont non-seulement solides, mais commodes, & bâties dans le voisinage l'une de l'autre, afin de pouvoir jouir de l'avantage des secours mutuels, résultans de l'état de société.

Les *Doosoons* ou Villages, car vu le petit nombre d'Habitans rassemblés dans chacun, ils ne méritent pas qu'on leur donne le nom de Villes, sont toujours situés sur les bords d'une rivière, ou d'un lac, par l'avantage qu'ils présentent des bains, & du transport des denrées. Ils

choisissent ordinairement une hauteur d'un accès difficile, afin de prévenir toute surprise. On y aborde par des sentiers étroits & qui vont en détournant, dont le nombre passe rarement deux, l'un qui mène dans les champs, & l'autre au bord de l'eau: celui-ci en certains Villages est très-escarpé, & coupé dans le roc. Les *Doosoons* étant entourés d'un grand nombre d'arbres fruitiers, dont quelques-uns sont d'une hauteur considérable, tels que le *Doorean*, le *Coco* & le *Betel*, & la campagne des environs, à peu de distance de là, étant presque sans bois, parce qu'elle sert aux plantations de ris & de poivre; on croit ne voir de loin que des blocs informes, sans apparence de Ville ou d'aucun lieu habité. Les divers rangs de maisons dont ils sont composés forment ordinairement un quarré, avec des passages ou des ruelles par intervalle entre les bâtimens, où, dans les Villages les plus considérables, sont logés les Habitans de la plus basse classe, & où sont aussi leurs greniers. Au milieu du quarré est le *balli*, ou la halle, qui est une salle de cinquante à cent pieds de long, & de vingt à trente de large, sans divisions, & ouverte sur les côtés, excepté dans certaines occasions qu'elle est tapissée de nattes, ou de perses.

Bâtimens. Dans leurs bâtimens ils n'employent jamais ni la pierre, ni la brique, ni l'argile, ainsi que dans presque

presque tous les pays où le bois de charpente abonde, & où la chaleur du climat fait regarder la libre admission de l'air comme une chose à rechercher plutôt qu'à éviter: mais à Sumatra la fréquence des tremblemens de terre suffit seule pour avoir empêché les Naturels d'adopter un genre de bâtisse trop matériel. Leurs maisons sont de bois, & élevées sur des poteaux d'environ six à huit pieds de haut, lesquels ont une espèce de chapiteau, mais point de base, & sont plus larges au sommet que vers le bas. Ils ne paroissent pas avoir d'idée de l'Architecture comme Science, quoiqu'ils montrent souvent beaucoup de subtilité dans la manière de mettre en œuvre leurs matériaux, & qu'ils ayent, au moins les Malais, des termes techniques correspondans à ceux de nos Maçons. Leurs idées des proportions sont extrêmement bornées, laissant souvent les parties d'un bâtiment qui ont le plus grand poids à soutenir, avec les plus foibles supports, & prodiguant d'énormes soutiens sous de foibles fardeaux. Pour les planchers, ils prennent des *bambous* entiers, (on sait que c'est une espèce de roseaux très-grands) de quatre à cinq pouces de diamètre; ils les étendent très-serrés à côté l'un de l'autre; & les attachent par les extrêmités à des pièces posées sur les piliers. Sur ce rang de bambous, ils mettent en travers des lattes de bambou fendu, d'envi-

ron un pouce de large, & de la longueur de la chambre, & les attachent avec des filamens de *rattan* : & sur ces lattes ils étendent ordinairement des nattes de différentes sortes. Ces planchers ont une élasticité allarmante pour les étrangers qui y marchent pour la première fois. Les côtés ou les murs de ces bâtimens sont en général faits avec le *pawoyo*, qui est le bambou fendu dans sa longueur par un côté, ouvert & applati en le comprimant sous quelque chose de pesant, après qu'on en a coupé le taillant intérieur des nœuds, & séché au soleil dans cet état. Quelquefois on le cloue aux pièces de bois ou bambous perpendiculaires ; mais dans les campagnes, le plus ordinairement on l'entrelasse, ou on en forme une natte ou espèce de toile de la grandeur requise En quelques endroits ils se servent pour cela de *coolitcaoyo*, ou *coolicoy*, comme le prononcent les Européens, qui l'emploient dans leurs Navires, pour les cargaisons de poivre & autres marchandises. C'est une écorce qu'on tire de quelques espèces d'arbres, dont les plus communs sont le *boonoot* & *l'eeboo*. Quand on veut le préparer, on commence par arracher ou couper l'écorce extérieure ; ensuite on taille l'intérieure, qui est ce *coolitcayo*, avec un *prang*, un *pateel*, ou tout autre instrument, de la grandeur convenable, qui est de trois coudées chaque ; on la

bat avec un fort bâton, pendant quelque temps, pour la séparer du corps de l'arbre, & lorsqu'elle en est détachée, on la laisse sécher au soleil, en ayant soin d'empêcher qu'elle ne se plie. Plus on prend le *coolitcayo*, près de la racine, plus il est épais. Celui dont on se sert dans les bâtimens a presque la texture & la dureté du bois. L'écorce flexible & tendre dont on fait la toile, est prise d'un arbre appelé *calawee*, espèce bâtarde d'arbre à pain.

La matière dont ils se servent le plus ordinairement pour couvrir les maisons est l'*attap*, qui est la feuille d'une espèce de palmier appellé *neepah*. Avant de l'appliquer, on en fait des bandes d'environ cinq pieds de long, & aussi larges que la longueur de la feuille le permet; alors on les arrange sur le faîte, de manière que chaque bande pose immédiatement sur le bord de la suivante, & on les attache aux bambous qui servent de solives. Ils ont plusieurs autres manières de faire les toîts. Le *coolitcayo*, ci-dessus décrit, est quelquefois employé à cet usage; ainsi que le *galoompye* & *l'e oo*. Le *galoompye* est un chaume de bambous minces & fendus par le milieu, de six pieds de long, placés en couches régulières, dont chacune déborde de deux pieds celle qui est dessous, ce qui forme un triple toît. *L'ejoo* est une production végétale si ressemblante au crin

du cheval, qu'à peine peut-on l'en distinguer. Il enveloppe le tronc de cette espèce de palmier appelé *ancu*, duquel on tire le meilleur *toddy* ou vin de palmier; les Naturels l'emploient à une infinité d'usages. On le lie sur le faîte comme nous faisons du chaume, & assez souvent sur le *galoompye*; & alors le toît est si solide qu'il n'a jamais besoin d'être renouvellé, *l'e oo* étant de toutes les substances végétales la moins susceptible de corruption, & c'est pour cela aussi qu'on en enveloppe les extrêmités des poteaux ou piliers fixés en terre. J'ai vu une maison sur la rivière Manna, à vingt milles de son embouchure, appartenant au Dupatty Bandar Augoong, dont le toît subsistoit depuis cinquante ans. Dans les plus grandes maisons le toît a trois parties; celle du milieu, sous qui est la porte, est beaucoup plus basse que les deux autres. Mais dans les plus petites il n'est qu'en deux parties, qui sont toujours d'inégale hauteur; & l'entrée est sous la plus petite qui couvre une espèce de salle ou de cuisine.

Il y a une autre espèce de maisons construites pour un temps seulement, dont le faîte est plat, & couvert d'une manière peu ordinaire, simple & très-ingénieuse. On choisit pour cela des bambous grands & droits; on les coupe d'une longueur proportionnées à la profondeur de la maison; & après les avoir

fendus exactement en deux, & avoir enlevé les nœuds intérieurs, on les dispose sur le faîte, en les plaçant alternativement concave & convexe, de manière que chaque bambou concave porte par ses deux côtés sur deux bambous convexes, précisément comme dans nos toîts à faîtières. Le bambou convexe défend très-bien le bâtiment de la pluie, & le concave sert de gouttière pour faire écouler l'eau (1).

On monte dans les maisons par une pièce de bois, ou par un fort bambou qui a plusieurs coches: les Européens ne peuvent se servir de ce dernier, sur-tout parce qu'on a rarement la précaution de l'assurer. Ce sont ces échelles singulièrement légères, dont les Ecrivains Portugais rapportent que les Habitans d'Acheen se servirent dans leurs guerres avec leur Nation. Il est probable que la crainte des bêtes sauvages, leur a fait adopter & continue à leur faire encore employer cet expédient grossier, de préférence à un escalier plus régulier & sur-tout plus commode. Les bâtimens isolés dans la campagne, qui sont auprès des plantations, & qu'on appelle *tallongs*, sont élevés à la hauteur de huit ou dix pieds au-dessus de la surface

(1) Les Habitans originaires des îles Philippines couvrent leurs bâtimens de la même manière.

de la terre, & tous les soirs ils retirent les échelles par en haut, pour se garantir des ravages destructeurs des tigres. On m'a assuré, mais je ne garantis pas la vérité du fait, qu'un éléphant voulant passer sous une de ces maisons, qui sont établies sur quatre ou six poteaux, se trouva arrêté dans son passage, mais que dédaignant de reculer, il l'emporta sur son dos avec toute la famille qui l'occupoit, à la distance de plusieurs milles.

Dans les bâtimens des villages, sur-tout dans ceux où habitent les familles les plus considérées, la partie en bois de la façade est sculptée en manière de bas-relief, où l'on voit plusieurs ornemens grossiers, & de grotesques figures, qui ressemblent un peu aux hiéroglyphes Egyptiens, mais qui certainement ne font aucune allusion historique ou mystique.

Meubles. L'ameublement de leurs maisons, conforme à leur manière de vivre, est fort simple, & consiste en très-peu d'articles. Leur lit est une natte, ordinairement d'un beau tissu, & destinée à ce seul usage, sur l quelle sont étendus un certain nombre d'oreillers, avec des franges aux quatre coins, & ornés d'une matière brillante qui ressemble aux feuilles d'or. Une espèce de pavillon ou de dais, fait d'étoffes de diverses couleurs, est suspendu au-dessus de la tête. Pour tables ils ont des espèces de grands cabarets de bois sou-

tenus sur des pieds ; on les appelle *doolang* ; trois ou quatre personnes peuvent se placer autour de chacune de ces tables, sur lesquelles on met des *tallams* ou les plats de cuivre, & sur ceux-ci les coupes qui contiennent leur *curry*, & les feuilles de plantain, ou les vaisseaux de natte, remplis de riz. Leur manière de se tenir assis n'est pas d'avoir les jambes croisées, comme font les habitans de la Turquie, ainsi que nos Tailleurs, mais de se soutenir sur la hanche, ou sur le côté gauche, appuyés sur le bras du même côté, & les jambes pliées sur la droite, laissant libre la main droite, dont ils se servent toujours pour manger par un motif de délicatesse, la gauche étant réservée pour des emplois moins nobles. Ils ne font point usage de couteaux, de cuillers, ni de toute autre chose qui en tienne lieu : ils prennent le riz & les autres mets avec leurs doigts, & le poussent adroitement dans la bouche par l'action du pouce, trempant souvent les mains dans l'eau pendant leurs repas.

Ils ont une petite espèce de vaisselle de porcelaine assez grossière, apportée par les navires Bugguess, & qui est regardée comme un objet de luxe. Pour faire cuire leurs mets, ils ont des marmites de fer, connues dans l'Inde, sous le nom *qualee* ou *tauch*, qui ressemblent aux poêles dont on se sert dans quelques-unes de nos manu- Ustensiles.

factures, ayant l'ouverture large & le fond étroit. On en apporte également des pays à l'ouest de l'île. Mais ils se servent plus communément du *preeo* & du *belango*, especes de pots de terre, qu'on fabrique en petite quantité dans plusieurs endroits de l'île, sur-tout dans le Lampoon, où on leur donne une espèce de vernis; mais la plus grande partie est importée de Bantam. Le vaisseau originaire des Sumatranois pour faire cuire le riz, & dont ils se servent encore beaucoup à présent, est le *bambou*, ce végétal d'une utilité si générale, dont la Nature a gratifié un Peuple indolent. Pendant la cuisson du riz, le bambou est presque détruit par l'action du feu; mais il résiste à la flamme aussi long-temps qu'il contient du liquide.

Feu. Le feu n'étant nécessaire à ces Peuples que par occasion, & seulement pour cuire leurs alimens, ils ne se mettent guère en peine de le placer commodément. Leurs maisons n'ont point de cheminées, & leur foyer ne consiste qu'en quelques briques ou pierres, qu'ils arrangent quand ils veulent faire du feu, & souvent sur le plancher devant la porte. Le bois est le seul combustible dont ils font usage: & jamais ils n'emploient du charbon de terre, qui se trouve en quantité dans l'île. Il se servent communément de cailloux & de briquets pour faire du feu, mais cette pratique vient

certainement d'ailleurs, cette espèce de pierre n'étant pas, je crois, naturelle au sol. Ces deux choses forment toujours partie de leurs ustensiles de voyage, & sur-tout chez ceux appelés *Reesows*, (dissipateurs, qui deviennent voleurs) qui se trouvent souvent obligés d'habiter dans les bois, ou dans des maisons abandonnées. Mais ils ont aussi une autre manière d'allumer du feu par le frottement de deux morceaux de bois. Ils choisissent pour cela une pièce de bois sec & poreux, dont ils polissent bien un côté; & le posent dans une situation horisontale. Ensuite ils prennent un autre morceau de bois plus petit, & d'une substance plus dure, & pointu par un bout; & le posant par ce bout perpendiculairement sur la pièce horisontale, ils le tournent rapidement entre leurs mains, comme on pratique chez nous pour faire mousser le chocolat, en le pressant vers le bas avec la plus grande force. Ce frottement ou cette agitation du plus petit morceau de bois sur le plus grand, forme bientôt un trou dans ce dernier; mais il n'est pas encore bien profond que le feu y prend (1). J'ai vu aussi

Manière de l'allumer.

(1) *Note du Traducteur.* « Les Hurons, les Iroquois » & les autres peuples de l'Amérique Septentrionale, ne » tirent point leur feu des veines des cailloux; mais en frot« tant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux » de bois de cèdre, secs & légers; ils arrêtent l'un forte-

le même effet produit, & plus simplement, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bambou, dont l'un avoit un tranchant aigu (2).

» ment contre le genou, & dans une cavité qu'ils ont » faite avec une dent de castor, ou avec la pointe d'un » couteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est » plat, & un peu large, ils insèrent l'autre morceau, » qui est rond & pointu, & le tournent en pressant avec » tant de promptitude & de roideur, que la matière » de ce bois agitée avec tant de véhémence coule en » pluie de feu, par le moyen d'un cran ou d'un petit » canal, qui sort de cette cavité, sur une mèche, laquelle reçoit les étincelles qui tombent, & les conserve assez long-temps pour leur donner le loisir de » faire un grand feu, en approchant d'autres matières sèches, & propres à s'enflammer «. *Mœurs des Sauvages Américains*, par Lafiteau, tome III, pag. 220, *in-12*.

En Arabie, en Perse, à Siam, & sans doute ailleurs, on connoît cette manière de faire du feu. *Voy*. Niebuhr, Chardin, Laloubère.

(1) Cette manière d'allumer le feu n'est pas particulière à Sumatra; nous lisons qu'elle est usitée en Afrique, & même au Kamtschatka. C'est une chose surprenante, mais confirmée par des autorités respectables, que plusieurs Nations ont, dans certaines périodes, ignoré l'usage du feu. Il doit nous sembler que l'homme ne peut subsister dans une pareille circonstance. Tout art, toute commodité, toute chose nécessaire à la vie est à présent liée

Ils vont prendre de l'eau aux sources dans des bambous longs de cinq à six pieds, qu'ils portent

---

d'une manière la plus intime avec cet élément; & les Chinois même, les Egyptiens, les Phéniciens, & les Grecs ont eu des traditions concernant sa première découverte dans leurs Pays respectifs. Mais dans le fait, si noüs pouvons une fois supposer un homme, ou une société d'hommes, ignorant l'existence & l'usage du feu, je ne vois pas de difficulté à concevoir qu'ils ont pu subsister sans lui; je veux dire dans les climats situés entre les tropiques; & qu'il a pu se passer bien des siècles avant qu'ils soient arrivés à cette importante découverte. Il est vrai que la foudre, les volcans, l'inflammation des substances sèches, produite par un frottement fortuit, ou des matières humides par la fermentation, ont pu leur donner une idée de ses violentes & destructives propriétés; mais loin d'être conduits par-là à se l'approprier & à en faire usage, ils ont dû au contraire le craindre & l'éviter, même sous la forme la moins formidable. Ils doivent avoir été portés à le révérer comme leur divinité, mais nom à le chérir comme leur esclave. Il y a quelque raison de conclure que l'homme, qui le premier le soumit, & le rendit propre aux usages de la vie, le tira de deux cailloux; mais les étincelles ainsi produites, soit par accident, soit à dessein, peuvent avoir été observées pendant long-temps, sans qu'elles aient suggéré l'idée d'en faire une utile application. Dans le pays où elles ne se sont point offertes par hasard aux yeux des hommes, la découverte du feu a dû sans doute son origine au frottement de deux morceaux de bois secs, opé-

fur leurs épaules, ou dans des nœuds du même bois dont ils portent plusieurs dans un panier. Ils se servent pour boire d'un fruit appelé *laboo*, semblable à la calbasse de l'Amérique, qui a deux ouvertures, l'une au cou & l'autre au sommet. En buvant ils tiennent le vaisseau à une certaine distance au-dessus de la bouche, & reçoivent la liqueur à mesure qu'elle tombe. Les paniers, *bronongo baccolé*, sont un objet essentiel de l'ameublement d'une maison, & sur le nombre qu'on en voit suspendu en l'air, on peut juger de l'aisance du propriétaire; car ils servent à recueillir & transporter chez lui ses récoltes de riz & de poivre; les charriots n'étant point en usage dans les parties intérieures de l'île, que je décris maintenant. Ces paniers sont faits de bandes de banbous attachées l'une à l'autre par le moyen de rattans fendus; ce sont sur-tout les

---

ration dans laquelle l'agent & le sujet coexistans, c'est-à-dire la flamme, avec ses propriétés & usages, deviennent bien plus apparens. De plus, comme ils n'avoient aucune idée de ce principe caché, & par conséquent qu'ils ne faisoient aucune recherche, aucune tentative pour le développer; je ne vois pas d'impossibilité *à priori* à ce qu'il ait été caché au genre humain, presqu'aussi long-temps que les propriétés de l'aimant, ou les qualités de la poudre à canon.

femmes qui les portent ſur leurs dos, ſoutenus par un cordon ou bande qui traverſe le front.

Quoique les Sumatranois vivent en grande partie de végétaux, ils ne s'abſtiennent pas, par une opinion ſuperſtitieuſe, de tout autre aliment, & ſelon leur goût on ſert ſur leurs tables de la viande de biſon, *carbow*, de chèvre, & de la volaille. Leurs plats ſont preſque toujours compoſés de cette eſpèce de mets, auquel nous avons donné le nom de *curry* (d'un mot Hindouſtanien) & qui eſt à préſent univerſellement connu des Européens. En langue Malaiſe, on l'appelle *goolye*; & il peut être fait avec toute ſorte de comeſtible, mais il eſt ordinairement de viande ou de volaille, auxquelles on ajoute pluſieurs ſortes de légumes & d'herbes ſucculentes, qu'on cuit & aſſaiſonne avec certains ingrédiens que nous appelons *poudre de curry*, quand ils ſont mêlés & broyés enſemble. Ces ingrédiens ſont entr'autres le poivre de *Cayenne* ou *du Chili*, *le turmeric*, *le ſerraye*, ou citron d'herbe, le cardamome, l'ail, & la pulpe de la noix de coco concaſſée & réduite en lait, aſſez ſemblable à celui d'amandes, qui eſt le ſeul liquide qui y ſoit employé. Ce *curry* diffère de ceux de Madras & du Bengale, dans leſquels il entre une grande variété d'épices, & point de lait de coco. Il eſt à re-

marquer que jamais les Sumatranois ne font usage dans leurs alimens du poivre commun, qui est la principale production & la denrée la plus importante de l'île. Ils pensent qu'il échauffe le sang, & ils attribuent un effet contraire à celui de Cayenne, ce que, je puis le dire, ma propre expérience justifie. On sert pour l'ordinaire plusieurs *currys* en même temps, dans de petits vaisseaux, chacun assaisonné d'une manière différente, & d'un goût exquis; & c'est en cela que consiste tout le luxe de leurs tables. Quelle que soit la quantité & la variété des mets, le principal article de leur nourriture est toujours le riz, dont ils mangent abondamment avec chaque plat, & très-souvent sans autre assaisonnement que du sel & du poivre du Chili. On le prépare d'une manière particulière; sa perfection, après la netteté & la blancheur, consiste en ce que chaque grain parfaitement cuit & ramolli dans sa substance, soit en même temps entier & séparé des autres, de manière qu'il ne se trouve pas deux grains adhérens ensemble. Pour parvenir à ce point, ils ne mettent dans le pot de terre ou autre vase dans lequel ils le font cuire qu'autant d'eau qu'il en faut pour le couvrir entièrement; & le faisant bouillir doucement à un feu léger, ils ôtent de l'eau peu-à-peu avec une cuiller, afin que le riz se desséche, & ils le re-

tirent au moment qu'il va se brûler (1). Dans les festins les convives sont traités avec du riz préparé aussi de diverses manières, cuit en gâteaux, ou bouilli dans de petits nœuds de bam-

(1) *Note du Traducteur.* Cette manière de préparer le riz est commune aux Turcs, aux Persans, aux Indiens & à tous les Peuples Orientaux qui font usage de cet utile végétal; elle est connue même dans les ports de mer de nos Provinces Méridionales qui ont un commerce au Levant, d'où elle leur a été apportée. Mais on ne retire point d'eau comme font les Sumatranois. On le fait cuire ordinairement dans du bouillon, où l'on met un peu de safran. Dix minutes suffisent pour cela. Le riz ainsi préparé s'appelle *pilau*. Bien des personnes à Paris croiroient avoir pour le moins une indigestion si elles le mangeoient ainsi; mais j'ose les assurer que rien n'est plus sain, & en même temps plus agréable au goût, & que ceux qui en ont goûté une fois ne peuvent plus le manger comme on le prépare ordinairement, c'est-à-dire, excessivement cuit. Il faut observer néanmoins que la qualité du riz influe beaucoup sur sa cuisson, & qu'il est plus aisé à cuire à proportion que les Pays où il croît sont plus méridionaux. C'est ce qui rend le riz qui nous vient d'Egypte bien supérieur à cet égard à celui du Piémont. Aux Indes un bouillon suffit pour le cuire. Et même en plusieurs endroits on n'a pas besoin d'eau pour le cuire. On ne fait que mettre un linge mouillé sur le pot sous le couvercle. *Voy. les Voyages de Chardin, Tome IV, page 171. Edit. d'Amsterdam, 1711, 10 volumes in-12.*

bous, mêlé avec de la pulpe de noix de coco, & de l'huile nouvelle. On l'appelle alors *lemmang*. Avant de le ſervir, ils enlèvent l'écorce extérieure du bambou, & la perſonne qui le mange enlève la pellicule intérieure dans laquelle il eſt renfermé.

Ils préparent leur viande auſſi-tôt après que l'animal eſt tué, & encore chaud, ce qui eſt conforme à la pratique des Anciens, comme on le voit dans Homère & dans d'autres Auteurs, & on aſſure qu'elle eſt beaucoup plus tendre que quand on la garde un jour; le climat ne permettant pas de la garder plus long-temps, à moins qu'on ne la conſerve par cette préparation à laquelle on donne le nom de *dinding*. Elle conſiſte à couper la chair de biſon en petites tranches minces, & à les expoſer à la chaleur du ſoleil par un beau temps, ordinairement ſur le toît des maiſons, juſqu'à ce qu'elles deviennent aſſez ſèches & aſſez dures pour réſiſter à la putréfaction, ſans le ſecours du ſel. Le poiſſon eſt conſervé de la même manière; & l'on envoie des cargaiſons de ces deux denrées ainſi deſſéchées, des différentes parties de l'île où elles abondent, dans celles qui en manquent. Il paroît étrange que la chaleur, qui a un certain degré cauſe la putréfaction, la prévienne, quand elle eſt très-forte; mais on doit

conſidérer

considérer que l'humidité, qui occasionne cette putréfaction, est absorbée dans les substances minces par les rayons du soleil, avant qu'il ait pu s'y engendrer des vers.

Le *blachang*, autre sorte de mets d'une préparation tout-à-fait différente, est regardé comme un morceau très délicat par les Malais, qui l'exportent à la côte occidentale de l'Inde. Les Indigènes en ont rarement. C'est une espèce de Caviar, extrêmement dégoûtant pour les personnes qui n'y sont pas accoutumées, sur-tout le noir, qui est le plus commun. Le meilleur, ou le rouge, est fait de frai de chevrettes, ou de chevrettes même, qu'ils prennent à l'embouchure des rivières. Ils le laissent sécher au soleil, ensuite ils le pilent dans un mortier, avec du sel, l'humectent avec un peu d'eau, & en forment des gâteaux. Voilà tout le procédé. Le noir, dont les classes inférieures font usage, est fait de petits poissons, préparés de la même manière. Dans quelques parties de la côte orientale de l'île, ils salent les œufs des grands poissons, & les conservent parfaitement secs & avec tout leur goût.

Quand les Naturels tuent un bison, ce qu'ils font toujours dans leurs assemblées publiques, ils ne le coupent pas par quartiers comme nous le faisons des bœufs, mais ils le dépècent en petits

morceaux ou tranches, qu'ils appellent *bantye*. Ils échaudent la peau, ils la raclent, & la pendent dans leur maifon pour la faire fécher; là elle fe ride & devient très-ferme. Un morceau de cette peau defféchée, étuvée pendant plufieurs heures dans une petite quantité d'eau, leur fournit une excellente gelée qui, affaifonnée convenablement, eft regardée comme un mets très-délicat.

Le fagou, *fagoo*, quoique commun à Sumatra, & employé quelquefois, n'eft pas un aliment d'un ufage général parmi les Naturels, comme parmi les habitans de plufieurs autres îles Orientales, où l'on s'en fert comme d'un fupplément au riz. L'arbre d'où on le tire eft une efpèce de palmier, dont le tronc contient une moële glutineufe, qui étant délayée dans l'eau, defféchée & mife en petits grains, devient le fagou de nos boutiques, & a trop fouvent & trop exactement été décrit pour que j'aie ici befoin d en parler davantage. Ils cultivent auffi le millet, *randa jaou*, pour leur nourriture, mais en petite quantité.

Quand ces différens comeftibles manquent, le Sumatranois a recours aux racines fauvages, aux herbes & aux feuilles des arbres, dont les bois abondent en tout temps, & que la fimplicité habituelle de fon régime ne lui fait pas regarder

comme un aliment extraordinaire & mauvais. De-là vient que les famines, ou pour parler plus juste, les disettes de grains ne sont point suivies à Sumatra de ces terribles effets, que des Pays plus fertiles & des Nations plus prévoyantes éprouvent quelquefois.



CHAPITRE IV.

AGRICULTURE. Riz, sa culture, &c. Plantations de Cocotiers, de Betels, & autres Arbres pour les usages domestiques. Teinture.

Agriculture. L'ÉCONOMIE domestique me conduit naturellement aux travaux des champs, aux plantations, & à l'état de l'Agriculture des Sumatranois, objets qu'un ingénieux Ecrivain regarde comme la règle qui doit servir à juger de la civilisation d'un peuple (1).

Riz. L'article le plus important de la culture, non-seulement à Sumatra, mais dans tout l'Orient, est le riz. C'est le principal aliment qui nourrit cent millions d'hommes; & quoiqu'il soit presque confiné par la nature dans les régions situées entre les tropiques & un peu au-delà, sa culture est sans doute plus étendue que celle du froment, que les Européens regardent comme un aliment universel. Dans le continent de l'Asie, à mesure que vous avancez vers le Nord, vous parvenez

(1) Voyages d'un Philosophe, par Poyvre. P. 3.

dans des champs où finissent les plantations de riz, & où commencent celles de bled, le froid qui se fait sentir dans ce climat, & qui est en partie dû à l'extrême hauteur du sol, n'étant pas favorable à la production du premier.

Le riz, *bras*, tandis qu'il est dans sa peau est appelé dans l'Inde *paddee*, & prend différens noms suivant ses différens états. Nous n'observons point ces distinctions en Europe, où notre grain retient, dans tous ses états, jusqu'à ce qu'il parvienne à sa perfection, son nom originaire d'orge, de bled, ou d'avoine (1). Chez un peuple qui n'a sous les yeux qu'un très-petit nombre d'objets à contempler, ceux qui fixent par nécessité son attention, sont souvent plus clairement déterminés que parmi les peuples plus éclairés, dont les idées, s'étendant sur le vaste champ des Sciences & des Arts, dédaignent de se fixer long-temps sur des objets ordinaires & communs. A Sumatra

(1) Voici quelques-uns des noms qu'on donne au riz dans ses différens états de croissance & de préparation. *Paddee* est le nom originaire de la semence: *oossay*, le grain de la dernière saison: *bunnay*, les plans avant qu'ils soient transplantés dans les *sawoors*: *bras* ou *bray*, le riz, la peau du *paddee* étant ôtée: *charroop*, riz nétoyé & prêt pour faire bouillir: *nassee*, riz bouilli: *peerang*, riz jaune: *jambar* un service de riz.

& dans les îles Malaises, on distingue deux sortes de *paddee*, le *laddang paddee* ou riz des hautes-terres, & le *sawoor paddee* ou riz des basses-terres, lesquelles sont toujours mises séparément, & l'une ne croît jamais dans le terrain destiné à l'autre (1). De ces deux espèces, le premier a plus de valeur, étant plus blanc, plus gros, d'un meilleur goût, & ayant encore l'avantage de pouvoir être conservé plus long-temps. Le second est beaucoup plus prolifique, est exposé à moins de risques dans la culture; mais il est d'une substance aqueuse, augmente beaucoup moins dans la cuisson, & se gâte plus promptement: cependant il est d'un usage plus commun que l'autre. Outre cette division générale, le *paddee* de chaque sorte, & surtout le *laddang*, présente une variété d'espèces, que je vais tâcher de rapporter de mon mieux d'après les informations que je me suis procurées. Espèce commune de *paddee* de terrain sec: légèrement brun: assez gros, & un peu courbé à l'extrêmité. *Paddee undallong*: terrain sec: grain court: tige pleine d'inégalités. *Paddee ebbass*: terrain sec: gros grain: commun. *Paddee galloo*: terrain sec: légèrement coloré: rare. *Paddee ejoo*: terrein sec: fortement coloré: petit grain: rare.

(1) Poyvre, dans ses *Voyages d'un Philosophe*, observe la même distinction dans le riz de la Cochinchine.

Paddee kooning: terrain sec: très-jaune : excellent grain, courbé & pointu. *Paddee coocoor ballum* : terrain sec : très-estimé : légèrement coloré : petit & fort courbé, ressemblant à l'ongle de pigeon, d'où lui vient son nom. *Paddee pesang*, terrain sec: peau extérieure légèrement brune, l'intérieure rouge : plus long, plus mince & moins courbé que le *coocoor bàllum*. *Paddee-Santong*: la plus belle espèce plantée en terrain humide : petit, droit, & légèrement coloré. En général on peut observer que le grain le plus gros est le moins estimé, & le plus petit & le plus blanc le plus estimé. Dans le pays de Lampoon on distingue deux espèces de *paddee*, le *crawang* & le *jerroo*; le premier vient un mois plutôt que l'autre.

Je parlerai d'abord de la culture du *laddang paddee* ou riz des montagnes. On le seme, ainsi que son nom l'annonce, dans les terrains hauts, & presque toujours dans les lieux occupés par de vieux bois, à cause de la bonté du sol; la chûte & la pourriture continuelle des feuilles y formant un lit de terreau, avantage que les plaines ne peuvent offrir, étant épuisées par l'action puissante des rayons du soleil, & par la production constante d'un gramen épais, appelé *lallang*. Quand ce *lallang*, dont les îles orientales sont, pour la plus grande partie couvertes, dans les endroits où il n'y a point de bois, est labouré Paddee ou riz des montagnes.

fréquemment, ou brouté par le bétail, il croît à sa place un gramen beaucoup plus fin. Plusieurs supposent que c'est toujours la même espèce de gramen qui éprouve cette altération, parce qu'on n'y sème pas de nouvelle semence, & que la même espèce succède toujours uniformément à la première. Mais c'est une erreur, la première étant le *gramen caricosum*, & l'autre le *gramen aciculatum* de Rumphius. Le *lallang*, qui croît à la hauteur de cinq pieds, est remarquable par la blancheur & la souplesse du duvet, qui est sa fleur, & le gramen qui lui succède, par ses semences barbues & piquantes, très-incommodes aux jambes des passans (1).

---

(1) » Gramen caricosum. Hoc totos occupat campos, nudosque colles; tam densè & latè germinans, ut, è longinquo haberetur campus orizâ consitus : tam luxuriosè & fortiter crescit, ut neque hortos neque sylvas évitet, atque tam vehementer procepit, ut arræ vix depurari ac servari possint, licet quotidie deambulentur «... « Gramen aciculatum. Usus ejus ferè nullus est, sed hic detegendum est tædiosum ludibrium, quod quis habet. si per campos, vel in sylvis procedat, ubi hoc gramen ad vias publicas crescit, quum prætereuntium vestibus semen quàm maximè inhæret », *Rumphius*, *in Herbario Amboinensi*.

Poyvre, dans ses *Voyages d'un Philosophe*, parle de grandes plaines dans les îles de Madagascar & de

Les Naturels ne regardent point l'abondance des bois dans leur île comme un inconvénient, mais bien au contraire, comme une chose avantageuse, à cause de la fertilité qu'ils procurent. Dans quelques parties de l'île, ils sement toujours leur grain dans la terre qui est restée long-temps essartée, mais plus par nécessité que par choix. J'ai entendu un Prince du Pays se plaindre d'un établissement formé dans ses Domaines par quelques Etrangers, qu'il seroit obligé, disoit-il, d'en chasser, pour prévenir la dévastation de ses vieux bois; ce qui me paroissoit une précaution inutile dans une île qui ne présente à la vue qu'une forêt immense, impénétrable, & inépuisable (1).

Java, couvertes d'une espèce de gros *gramen*, qu'il appelle *Fatak*, & que par l'analogie des Pays à d'autres égards, je supposerois être le *lallang*: mais il assure qu'il fournit un excellent pâturage; au lieu qu'à Sumatra il est reconnu comme le plus mauvais; & excepté quand il est très-jeune, le gros bétail n'y touche point: c'est pourquoi les charretiers & les bouviers mettent constamment le feu à celui qui croît dans les champs près des chemins afin que les jeunes feuilles qui poussent ensuite puissent servir de nourriture à leurs bestiaux.

(1) La rapidité de la végétation empêche absolument d'essarter un pays dont la population est si foible. Les champs où le riz a été planté, offriront toujours, un seul mois après la récolte, des abris pour les tigres.

A l'approche de la mouſſon sèche, vers le mois d'Avril, le Cultivateur fait choix d'un terrain, pour ſon *laddang* de cette ſaiſon, & raſſemblant ſa famille & ſes domeſtiques, il commence par abattre les arbres, pour nétoyer le ſol. C'eſt un travail immenſe, qui ſembleroit exiger les forces d'un Hercule; mais ils en viennent à bout par perſévérance. Leurs outils, le *prang* & le *billiong*, dont le premier reſſemble à une ſerpe, & le ſecond à une hache imparfaite, paroiſſent inſuffiſans pour remplir cet objet, & la ſcie leur eſt inconnue. Comme ils ſe ſoucient fort peu du bois, ils ne coupent point l'arbre près de la terre où le tronc eſt plus épais; mais ils élèvent une eſpèce d'échaffaud, ſur lequel ils montent, & là, ils ſe mettent à couper, ou plutôt à tailler, à la hauteur de dix à douze pieds au-deſſus du ſol, endroit où l'arbre eſt beaucoup plus mince, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez affoibli pour pouvoir être abattu avec des rattans dont ils ſe ſervent au lieu de cordes, en les attachant aux branches (1). C'eſt ainſi qu'ils parviennent à renverſer peu-à-peu tous les arbres de leur terrain. Je n'ai jamais vu ces dévaſtations ſans éprouver un ſentiment de

(1) On trouve dans la *Maiſon Ruſtique de Cayenne* la deſcription d'une manière d'abattre les arbres ſemblable à celle dont je parle ici.

douleur. Peut être que les préjugés d'une éducation de collège m'avoient appris à respecter ces antiques arbres, comme l'habitation ou la forme matérielle de certaines Divinités des bois, que la main sacrilège d'un sauvage grossier & sans goût privoit de l'existence. Mais sans avoir recours à la superstition, il n'est pas difficile de rendre raison d'un pareil sentiment, à la vue d'un bois vénérable, aussi ancien que le sol sur lequel il pose, & d'une beauté au-delà de tout ce que le pinceau le plus expressif seroit capable de rendre, détruit pour faire place à des productions passagères : on est porté à regarder cette dévastation comme un outrage fait à la nature, dans l'exercice arbitraire du pouvoir. Le bois ainsi abattu n'est d'aucune valeur, à cause de son abondance, du peu de consommation qu'on en fait, & de l'éloignement où il se trouve presque toujours des rivières, qui sont la seule voie par laquelle il peut être transporté à quelque distance. On voit par-tout tomber en pourriture des arbres qui, par leur masse, leur hauteur & leur forme droite, exciteroient l'admiration des Voyageurs, & en comparaison desquels les grands mâts de nos vaisseaux de guerre ne sont que des diminutifs. Ce premier travail achevé, ils élaguent les branches, & quand la chaleur du soleil les a suffisamment desséchées pendant plusieurs mois, ils y

mettent le feu, de ſorte que toute la contrée eſt en flamme, pendant environ un mois, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que tout ſoit conſumé. Bienfaiſant envers ſon ingrat deſtructeur, l'arbre en mourant fertiliſe par ſes cendres le ſol qui l'avoit nourri, & dont il avoit fait ſi long-temps l'ornement.

Les pluies qui ſurviennent alors quelquefois contre l'ordinaire entraînent deux grands inconvéniens, la perte du temps, & le retardement de la récolte. Il y a dans l'île des impoſteurs, qui profitent de la crédulité des cultivateurs, qui, comme tous les autres dont la profeſſion les expoſe à des riſques, ſont portés à la ſuperſtition, ſe perſuadant follement qu'il eſt poſſible de cauſer la pluie ou de l'empêcher. Un de ces charlatans reçoit, pendant que les arbres brûlent, une ou pluſieurs piaſtres de chaque famille des environs, afin qu'il leur envoie le temps favorable pour leurs travaux. Pour y parvenir, l'impoſteur s'abſtient ou feint de s'abſtenir, pendant pluſieurs jours & pluſieurs nuits, de toute nourriture & de tout ſommeil, fait pluſieurs cérémonies ridicules, & reſte toujours en plein champ. S'il apperçoit un nuage ſe former, auſſitôt il commence à fumer du tabac avec beaucoup de véhémence, ſe promenant avec viteſſe, & pouſſant de toute ſa force les bouffées de fumée vers le nuage. Il eſt facile de juger combien ſont efficaces ſes

conjurations. Toute ſa ſcience en effet conſiſte à choiſir bien ſon temps, & c'eſt lorſqu'il y a la plus grande apparence de la continuation du beau temps ſelon le cours ordinaire de la nature; mais vient-il à ſe tromper, il trouve un puiſſant ſubterfuge. Il promet toujours de remplir ſes engagemens avec la clauſe *ſi Dieu le veut*, & ainſi il attribue ſa mauvaiſe réuſſite accidentelle à l'intervention particulière de la Divinité. Ces hommes fourbes qui dans cette occaſion, comme en pluſieurs autres, en impoſent ainſi aux ſimples & groſſiers campagnards, ſont toujours des aventuriers Malais.

Quand les pluies périodiques commencent à tomber, ce qui arrive par degrés en Septembre & Octobre, ils ſèment leurs grains. Ils ſe ſervent rarement de la charrue, & ſeulement dans les plaines, lorſqu'ils les cultivent, dans les cantons où les vieux bois ſont rares en comparaiſon des montagnes. Dans les terres dont je parle ici, qui ſont celles des hauteurs, les racines des arbres empêchent abſolument de les travailler. Le cultivateur entre dans la plantation, c'eſt ainſi qu'on appelle les champs où l'on ſeme le riz, avec un pieu pointu à chaque main, au moyen deſquels il fait des trous de chaque côté, à une égale diſtance; une autre perſonne le ſuit avec des ſemences, dont il jette quelques-unes dans chaque

trou, laissant au vent ou à la pluie le soin de les recouvrir. Les oiseaux, comme on peut bien le penser, sont souvent de terribles ennemis pour ces grains confiés à la terre avec si peu de précaution, & l'on a vu une plantation fort éloignée des autres entièrement dévastée par eux. C'est là tout le travail qu'exige le *laddang* ou riz des montagnes, jusqu'au temps de la moisson ou récolte, qui est cinq mois & dix jours après les semailles.

Riz des basses-terres.

Voici la manière de préparer les *Sawoors* ou plantations de riz des basses-terres. Après avoir nétoyé le sol de toutes les broussailles & plantes aquatiques, dont les terres marécageuses sont couvertes, quand on les néglige, on y fait entrer un certain nombre de bisons, dont le plus grand plaisir est d'être dans l'eau & de se vautrer dans la bourbe. Ces animaux par leurs divers mouvemens remuent la terre, & l'enrichissent de leur fumier. Ensuite le premier soin des cultivateurs est de bien applanir le terrain, afin que l'eau, lorsqu'elle sera introduite, puisse s'étendre également par-tout. Pour cela, ils ont imaginé, dans quelques districts, de traîner sur la surface une planche avec de la terre dessus, afin d'abaisser les endroits élevés, & de remplir les creux. Quand ce travail est fait, ils coupent tout le terrain par de petits canaux parallèles avec des écluses au moyen desquelles ils retiennent l'eau ou la lâchent à vo-

lonté. Ces divisions, ou petits champs séparés, se nomment *peerring*, qui signifie un *plat*. Tandis que cela se fait, ils préparent dans un lieu convenable un terrain, où ils sèment le *paddee* fort épais dans de petites plates-bandes, pour être transplanté ensuite, & dans cet état ils l'appellent *bunngy*. Quand il a crû à la hauteur de deux ou trois pouces, ils en coupent le bout afin que les tiges profitent davantage. Quarante jours après la première semaille, ils procèdent à la transplantation: ils font des trous dans le *sawoor*, comme dans le *laddang*, ainsi que je l'ai décrit, & ils y mettent quelques plans dans chacun; mais ils en laissent un certain nombre dans les plates-bandes, afin de pouvoir remplacer ceux qui périssent dans cette transplantation. L'innombrable quantité de sources & de ruisseaux dont l'île abonde, dispense d'employer les procédés laborieux dont on se sert dans les parties occidentales de l'Inde, où le terrain est uni & le sol sablonneux, pour élever & répandre l'eau dans les plantations. Cependant le principal art du Planteur consiste dans la distribution convenable de l'eau; c'est-à-dire à en fournir à la terre en petite quantité & autant qu'elle peut en avoir besoin, & à la faire écouler de temps en temps par des saignées; car elle ne doit jamais être long-temps stagnante, & la négligence sur cet article occasionne

la pourriture du grain. Quand le *paddee* commence à former l'épi, ou à fleurir, ainsi que les Naturels s'expriment, on fait écouler toutes les eaux. C'est alors qu'ils commencent à préparer leurs machines pour écarter les oiseaux, occupation dans laquelle ils se donnent des peines incroyables, & montrent une merveilleuse sagacité. Ils disposent des planches garnies de claquets de telle manière qu'un enfant peut, au moyen des cordons qui y sont adaptés, & par le simple mouvement de sa main, faire un bruit très-considérable, qui s'entend de toutes les parties d'une vaste plantation; & aux extrêmités ils placent, à quelque distance l'un de l'autre, des espèces de moulins à vent fixés sur des perches, lesquels effrayent autant le Voyageur qui ne les connoit pas, que ceux qui épouvantèrent si fort le fameux Chevalier de la Manche.

Moisson. Quatre mois après la transplantation, ils commencent à moissonner le grain. La manière de procéder à cette opération est la même pour les deux espèces de *paddee*. Ils coupent les épis très-courtes, une par une, avec un instrument grossier, qui ressemble à la lame d'un couteau, & qui est adapté à un manche de bambou (1). Ils

(1) Les Habitans de Menangeabow moissonnent avec un instrument qui ressemble à une faucille.

prennent

prennent l'épi d'une main; comme s'ils vouloient l'arracher, ils le coupent, & le mettent ensuite dans l'autre main jusqu'à ce que celle-ci soit remplie; alors ils lient tous ces épis en une petite gerbe, ou ils les jettent dans un panier qu'ils portent pour cela, soit à leur côté, soit pendu par derrière avec une corde ou une courroie qui traverse le front. La quantité de *paddee* qu'ils peuvent tenir dans les deux mains, tandis qu'il est en épis, est égale à un bambou (gallon, (1)) de grain séparé de l'épi, & on le vend souvent sur cette estimation.

Diverses Nations ont employé différentes méthodes pour séparer le grain de l'épi. La plus ancienne dont il soit fait mention dans les Auteurs, est celle de faire fouler les gerbes par les bestiaux. De grandes planches, des blocs de marbre, des charrettes pesantes ont été autant de moyens employés dans ces derniers temps. Dans presque toute l'Europe le fléau est maintenant en usage. Les Sumatranois ont une méthode différente de toutes celles-ci. Après avoir étendu les épis de *paddee* sur des nattes dans leurs greniers, ils en séparent le grain en le frottant avec leurs pieds; & afin

Séparation du grain de l'épi.

(1) Mesure d'Angleterre qui contient environ quatre pintes.

d'y procéder plus facilement, ils se soutiennent avec leurs mains sur un bambou placé en travers au-dessus de leur tête. Quoique, par l'habitude qu'ils ont d'aller sans souliers, leurs pieds soient extrêmement calleux, & par conséquent propres à cette opération, cependant le travail est si rude qu'il leur fait quelquefois sortir le sang de la plante des pieds, sur-tout lorsqu'ils sont un peu pressés. Cette méthode est universelle dans toute l'île.

Dans quelques-uns des districts voisins de la côte maritime, on ne peut semer deux saisons de suite dans le *laddang*, quoiqu'on le puisse dans le *sawoor;* néanmoins dans l'intérieur, où la température de l'air est plus favorable à l'agriculture, on sème la même terre trois années de suite. Il n'est pas rare aussi dans ces mêmes cantons de voir faire une plantation d'oignons, aussitôt après que le chaume a été brûlé. On sème le millet en même-temps que le *paddee.*

Dans le pays de Manna, l'Agriculture a fait plus de progrès que dans aucune autre partie de l'île, excepté peut-être chez les Battas. Là le Voyageur peut voir des champs de cinq à quinze acres parfaitement labourés & hersés. Voici, selon moi, la raison de cette différence. Manna est le district le plus peuplé de la partie méridionale, quoique le moins étendu sur la côte. Les plan-

tations de poivre ainsi que les *laddangs* y ont épuisé, en grande partie, les anciens bois, dans les parties inaccessibles du pays, & par-là les habitans sont privés d'une source de fertilité que la nature leur accordoit autrefois. Il faut donc, ou qu'ils meurent de faim, ou qu'ils changent de demeure, ou qu'ils cultivent la terre. La première alternative est contraire au principe inhérent dans l'homme, qui lui ordonne de conserver sa vie par tous les moyens possibles. Leur attachement au *sol natal*, ou plutôt leur vénération pour les tombeaux de leurs Ancêtres est si grande, qu'il leur seroit presqu'aussi douloureux de s'en éloigner, que de mourir. Ainsi donc la nécessité, mère de l'industrie, les oblige à cultiver la terre. Les champs ainsi cultivés rendent trente pour un; les *laddangs* communément de soixante à quatre-vingt. Les *sawoors* rapportent en général cent pour un, & dans quelques parties du Nord, (à *Soosoo*) cent-vingt. Cette fertilité est extraordinaire, comparée au produit des champs en Europe, qui, je pense, excéde rarement quinze pour un, & souvent même est au-dessous de dix. A quoi faut-il attribuer cette grande disproportion? Peut-être est-elle due à la différence de grains, le riz pouvant être extrêmement prolifique de sa nature; peut-être à l'influence plus puissante d'un climat plus chaud; & peut-être enfin à la terre, qui, Produit.

par une trop grande culture, perd peu-à-peu de sa fertilité. Les observations & les rapports des Voyageurs sembleroient favoriser cette supposition. Le Pérou, qu'on peut appeller une nouvelle terre, rapporte, dit-on, quatre à cinq cens pour un, l'ancienne Babylonie rapportoit deux à trois cens, la Lybie cent cinquante: l'Egypte cent. Cependant des Naturalistes modernes nous assurent que la Lybie ne rapporte aujourd'hui que dix ou douze pour un, & l'Egypte seulement de quatre à dix. Je soupçonne d'exagération cette fécondité qu'on accorde au sol du Pérou, ou je pense qu'elle est le résultat de quelqu'expérience particulière dans un terrain séparé; car il est bien reconnu qu'une petite quantité de grains, semée séparément, & cultivée avec soin, peut rapporter prodigieusement. Quant à celle des autres Pays cités, je suis porté à croire qu'on ne nous en a point imposé; mais j'attribue la diminution du produit actuel de leurs champs, ainsi que la différence entre le rapport des terres d'Europe & de celles de l'Orient, à la différence de culture, plutôt qu'à toute autre cause. Chez nous épargner le travail & abréger les opérations, sont les principaux objets des cultivateurs, & pour y parvenir, on éparpille presque par-tout le grain dans les sillons, excepté dans les Pays où la charrue à semoir a été introduite. Les Sumatranois, qui ne calculent point leur travail ni

celui de leurs domeſtiques dans ces matières, font des trous dans la terre, ainſi que je l'ai décrit, & y jettent quelques grains; ou, par un procédé encore plus ennuyeux, ils font lever la ſemence dans des couches, & enſuite tranſplantent les jeunes plans. M. Charles Miller, dans un écrit publié dans les Tranſactions Philoſophiques, fait voir les merveilleux effets de la tranſplantation. Il ne m'appartient point, & il n'entre pas non plus dans mon objet, de décider juſqu'à quel point il eſt de l'intérêt du cultivateur Anglois de donner plus de ſoin à ſes ſemailles, dans l'eſpérance d'un produit plus conſidérable. Peut-être, comme on fera conſiſter l'avantage plutôt dans la quantité de grain que l'on épargne en ſemant, que dans celle qu'on gagne en recueillant, on ne parviendroit point par-là au but qu'on ſe propoſe; mais quoiqu'une petite quantité de ſemence rapporte à proportion autant qu'une plus grande, néanmoins le profit n'eſt pas le même. Pour accroître ce profit, il vaut bien mieux augmenter le produit d'une quantité donnée de terre, que de diminuer le grain néceſſaire pour la ſemer.

Malgré l'opinion reçue de la fertilité des îles Malaiſes, fortifiée par l'autorité de M. Poyvré, & d'autres Ecrivains célébres, & encore plus par le produit extraordinaire de grains rapporté ci-deſſus, Fertilité du ſol.

je ne puis m'empêcher de dire que le sol de Sumatra est en général plutôt stérile que fertile. C'est presque par-tout une argile rouge, dure, calcinée presqu'à l'état de brique, dans les lieux exposés à l'ardeur du soleil. Le peu d'endroits cultivés, sont ou des terrains dont les anciens bois ont été depuis peu détruits, & recouverts d'une couche de terre végétale, épaisse de quelques pouces, formée par la pourriture lente & successive des feuilles; ou des marécages, dans lesquels le foible terreau des hauteurs voisines a été entraîné par les torrens annuels dans la saison des pluies. Il est vrai que dans plusieurs parties de la côte, il y a entre les rochers & le rivage de petites plaines d'un terrain sablonneux, probablement laissées par la mer, & plus ou moins mêlées de terre, à proportion du temps qu'elles n'ont point été couvertes par les eaux; & ces plaines sont reconnues comme les terres les plus favorables pour les productions de l'Hémisphère occidental. Mais ce sont-là des preuves partielles & incomplètes de fertilité. Le grand rapport de la semence, ainsi que je l'ai déjà indiqué, est plus probablement dû à la manière de semer, qu'à la supériorité du terrain, & sans doute que si l'on y suivoit la méthode Européene d'éparpiller le grain, il seroit presque nul. Quoique dans le dis-

trict de Manna, l'Agriculture ait fait quelques pas de plus qu'ailleurs, & que de-là vienne le produit de trente pour un dans les plaines découvertes, on doit obſerver que c'eſt encore une terre nouvelle, quoiqu'elle n'ait pas été eſſartée nouvellement, & que le même terrain n'eſt ſans doute point ſemé une ſeconde fois avant d'être reſté quelque temps en jachère. Ceux qui ont tenté de faire des jardins à Sumatra, doivent ſavoir combien ce ſeroit une entrepriſe infructueuſe de vouloir remuer avec la bêche toute une pièce de terre priſe au haſard. Quand on veut former un jardin, il faut néceſſairement faire un ſol artificiel de fumier, de cendres, d'ordures, & de toute autre matière analogue qu'on peut ſe procurer. C'eſt par-là ſeulement qu'on doit eſpérer de faire venir un petit nombre de végétaux pour la table. J'ai vu pluſieurs grandes plantations de cocotiers, de *penangs*, & de cafeyers, entretenues à grands frais par différentes perſonnes, & je n'en ai vu aucune réuſſir, ce qu'il faut attribuer à la mauvaiſe qualité du ſol. Ces déſavantages ont porté preſque tous les Européens à négliger l'Agriculture. Les colons Chinois les plus induſtrieux, qui travaillent la terre avec une patience infatigable, & qui la fument beaucoup, obtiennent plus de ſuccès; néanmoins j'ai entendu dire à un des plus inſtruits Cultivateurs de cette

Nation, (1) qui par son travail & sa persévérance, est parvenu à former près du Fort Marlborongh un jardin charmant, aussi utile qu'agréable, qu'il avoit été presque découragé en voyant les efforts qu'il lui falloit faire pour lutter sans cesse contre la nature; le sol étant si ingrat, qu'aulieu d'être recompensé de ses peines & de ses dépenses, il avoit été sur le point de faire banqueroute; ce qui n'auroit pas manqué d'arriver, sans les secours de la Compagnie des Indes. Les Naturels à la vérité, sans beaucoup & même sans aucune culture, élèvent quelques arbres & plantes utiles; mais ils sont en petite quantité & tout près de leurs Villages, où la terre est fertilisée en dépit de leur indolence, par les balayures de leurs maisons & de leurs rues, & par le simple voisinage de leurs bâtimens. J'ai souvent eu occasion d'observer, dans les jeunes plantations, que ce petit nombre d'arbres qui en-

(1) Key Soon: son goût pour le jardinage étoit exquis & son assiduité sans relâche. Il me disoit souvent qu'il aimoit comme ses enfans certaines plantes, & principalement le *Thé*: son unique occupation du matin au soir, étoit de les soigner & de les entretenir. J'ai appris sa mort avec chagrin, depuis la première édition de cet Ouvrage. J'aurois désiré que ce bon Vieillard eût vécu assez longtemps pour être témoin de ce foible tribut rendu à son mérite.

tourent la maiſon du propriétaire, ou la hute du gardien, ſurpaſſoient de beaucoup en hauteur les autres arbres de même eſpèce du même âge. Au premier coup-d'œil qu'on jette ſur les pays des Malais, on eſt porté à les regarder comme les favoris de la Nature, auxquels elle a prodigué toutes ſes faveurs avec une profuſion inconnue dans les autres contrées, & à déplorer l'aveuglement de ce peuple, qui néglige de cultiver le ſol le plus excellent qu'il y ait ſur la terre. Mais je n'ai preſque connu perſonne, qui, après quelques années de réſidence, n'ait point entièrement changé d'opinion. Il eſt certain que à l'extérieur les îles Malaiſes, & ſur-tout Sumatra, peuvent défier toute autre région du monde pour la fécondité. En effet la Nature a paru ſe jouer, en accordant avec libéralité, à pluſieurs cantons, où il exiſte à peine une trace humaine, tout ce qui eſt propre à exciter le ſentiment de l'enthouſiaſme dans des eſprits ſuſceptibles de cette impreſſion. Mais combien on trouve peu de ces eſprits! c'eſt cependant pour eux ſeuls que :

Le fleuve épand les flots de ſon onde argentine,
Le mont perce les cieux, & le vallon s'incline,
Le bois majeſtueux tient les yeux enchantés,
Et le roc ſourcilleux offre mille beautés.

Dans les endroits mêmes où *il y a* des Habitans, à quoi bon a-t-elle prodigué ainſi tant d'or-

nemens? En passant dans quelques lieux où mon imagination étoit enchantée de scènes pittoresques, les plus ravissantes & les plus vraies que je me souvienne d'avoir vu de ma vie, je ne pouvois m'empêcher de regretter qu'un Pays si délicieux ait été abandonné à une race d'hommes qui semblent totalement insensibles à ses beautés.

Après avoir séparé le grain de l'épi, la première opération est le vannage, ce qu'ils font précisément de la même manière que nous. Ils choisissent un jour qu'il fait du vent, & versent le grain d'assez haut avec van ou crible; la paille est emportée par le vent, & le grain plus pesant tombe sur terre. Cette méthode semble avoir été universelle dans tous les temps & dans tous les Pays.

Manière de dépouiller le grain de sa peau.

Ensuite il s'agit de dépouiller le grain de sa peau, opération par laquelle de *paddee* il devient riz. Elle se fait dans le *lessoong*, ou grand mortier de bois, où il est pilé par une ou deux personnes, avec de lourds pilons, de bois aussi, appelés *alloo*, jusqu'à ce que l'enveloppe extérieure soit séparée; après quoi il est vanné de nouveau. Cette opération se fait aussi, dans quelques endroits, avec une machine, qui n'est autre chose qu'un cylindre creux de bois dur, qu'on fait tourner, par le moyen de deux manches, sur un autre cylindre solide de même diamètre, & qu'on presse avec force pour augmenter le frottement. Le grain

est mis dans le cylindre creux, qui répond à la trémie, en même-temps qu'il fait l'office de la meule supérieure dans nos moulins.

Riz comme article de commerce.

Le riz est alors en état d'être vendu, exporté, ou mis en greniers. Il ne se conserve pas au-delà d'un an, sur-tout le riz de *sawoor*, qui commence à montrer des signes de dépérissement après six mois. A Natal ils sont dans l'usage de mettre avec leur riz, soit dans les greniers, soit dans les bateaux, une certaine quantité de feuilles d'un arbrisseau appelé *Lagoondee*, qui ont la propriété de détruire les vers qui s'y engendrent ordinairement. Dans le Bengale, on fait sécher au four le riz destiné à l'exportation, au moyen de quoi, ou par tout autre procédé semblable, il se conserve plusieurs années; & c'est pour cela qu'on en fait usage pour les garnisons dans les pays Malais. Dans l'état de *paddee* (c'est-à-dire, lorsqu'il est avec son enveloppe) il se conserve longtemps sans se gâter; ce qui engage les Naturels à le garder en gerbes, ne le dépouillant de son enveloppe, ou ne le battant, comme c'est le terme, qu'à mesure qu'ils en ont besoin. Par cette opération, il se fait un déchet de la moitié, deux bambous de *paddee* étant réduits à un bambou de riz. Pour le nétoyer parfaitement & le mettre en état d'être cuit, chose à laquelle ils donnent une attention particulière, ils le mettent une seconde

fois dans un *leſſoong* plus petit, & après l'avoir ſuffiſamment pilé, ſans briſer les grains, ils le vannent de nouveau, en le ſecouant dans un crible plat, juſqu'à ce que le grain ſoit entièrement ſéparé de toute particule étrangère. Ils le lavent enſuite dans l'eau froide, & alors le font bouillir de la manière ci-deſſus décrite.

Le prix de cette denrée diffère dans les diverſes parties de l'île, ſelon les demandes qu'on en fait dans le lieu où on l'achete, & ſelon les ſaiſons. Dans un port de la côte du nord appelé *Sooſoo*, il eſt rarement au-deſſous d'une piaſtre d'Eſpagne les trente bambous (gallons). Dans les diſtricts du ſud, où la culture eſt plus bornée, & le ſol moins fertile, il varie de douze à quatre bambous par piaſtre, ſelon que la récolte eſt plus ou moins abondante, ou le marché plus ou moins fourni de riz importé.

Cocotier. Le Cocotier peut être regardé comme l'objet de culture le plus important, après le riz, à cauſe du grand nombre d'uſages auxquels il eſt employé par les Habitans de l'Inde; quoiqu'à Sumatra on n'en tire pas le même parti que dans les îles où la Nature a été plus avare de ſes autres dons. Ce dont les Sumatranois font le plus de cas dans ce végétal, c'eſt la pulpe de la noix, dont la conſommation eſt prodigieuſe, étant un des principaux ingrédiens de tous les

plats. Son bois eſt fort peu eſtimé pour les bâtimens, par ce qu'il y en a de bien meilleurs, & en quantité. Ils n'emploient pas ſon écorce à faire des cordes, qu'ils nomment *coyar*, comme de l'autre côté de l'Inde, parce qu'ils ſe ſervent pour cela de *rattan & d'ejoo:* la coquille de la noix n'eſt que fort peu employée comme uſtenſile domeſtique, les dernières claſſes du peuple préférant le bambou & le *laboo;* & les claſſes ſupérieures ayant une eſpèce de fayance groſſière. Les filamens qui entourent le tronc ne ſont ſans doute manufacturés en toiles que dans les diſtricts où il ne vient point de coton, qui eſt une matière infiniment préférable: outre que certaines eſpèces d'arbres, ainſi qu'il a été déjà obſervé, offrent dans leur écorce ſouple & pliable, une ſorte d'étoffe qu'ils mettent facilement en œuvre. Néanmoins ils tirent du cocotier une huile dont ils ſe ſervent pour graiſſer leurs cheveux, & pour les lampes; quoique, dans l'intérieur du pays, on faſſe plus communément uſage de térébenthine, dont on forme des torches. Ils tirent encore du cocotier, ainſi que d'autres eſpèces de palmiers, le *toddy*, liqueur qui ſert à pluſieurs uſages, & particulièrement à faire l'*arack*: la tête ou le ſommet leur fournit une eſpèce de chou très-bon à manger, & les fibres des feuilles leur ſervent pour faire leurs balais.

Tous les *Doosoons*, ou Villages, sont environnés d'un certain nombre de cocotiers, par-tout où le sol & l'air peuvent leur permettre de croître; & auprès des *Bazars*, ou ports de mer, où le concours des Habitans est plus considérable, il y en a toujours de grandes plantations pour fournir aux demandes extraordinaires.

Cet arbre a été décrit dans toutes ses espèces, ses états, & ses parties, avec tant de soin, d'exactitude & de vérité, par divers Auteurs, & surtout par le célèbre Rumphius dans son *Hortus Amboinensis*, qu'il seroit inutile d'en entreprendre ici une description. Mais je crois devoir ajouter à ce qu'on a dit, quelques observations particulières sur sa végétation. Il vient mieux dans un sol bas & sablonneux, près de la mer, où il porte du fruit en quatre ou six ans. Dans les terrains argilleux, il porte rarement avant sept ou dix ans. Plus il est éloigné de la côte, plus sa végétation est lente, ce qui doit être attribué au degré de froid plus considérable des hauteurs; car le froid est son plus cruel ennemi; & il faut qu'il soit parvenu presqu'à son dernier point de croissance avant de produire, tandis que dans les plaines un enfant peut aisément atteindre de la main son premier fruit. Ici, me disoit un Habitant de Laye; si je plante un cocotier, ou un *doorean*, je puis espérer d'en cueillir le fruit;

mais dans le Laboon (district de l'intérieur) je ne dois m'attendre qu'à planter pour mes arrière-petit-fils. Une végétation si lente peut sembler exagérée; mais on m'a plusieurs fois assuré qu'il se passoit *duo*, *tuego*, *gaylair orang* (deux ou trois générations) avant que le cocotier parvint à une maturité parfaite; & dans quelques parties de l'île, où le sol est singulièrement élevé, l'on m'a assuré que ni le cocotier, ni le poivrier ni le betel, n'y portent jamais du fruit.

Quelques Auteurs ont remarqué que le grand palmier (*phœnix*, ou *palma dactylifera*) & le cocotier, ne fleurissent jamais dans le même Pays. Quoiqu'on puisse regarder cette remarque comme une assertion générale, il est de fait qu'il ne vient aucun arbre de cette première espèce à Sumatra, où néanmoins le cocotier & plusieurs autres espèces de palmiers abondent.

Toutes ces petites îles voisines de Sumatra, sont bordées près du rivage de cocotiers, qui croissent si près l'un de l'autre, qu'ils se touchent presque, tandis qu'il n'y en a pas un dans l'intérieur. Cela vient certainement de ce que les noix détachées des arbres flottent sur le rivage, où elles sont plantées par la main de la Nature, prennent racine, croissent, & portent du fruit, qui, venant à tomber, à mesure qu'il est en maturité, croît de la même manière, & produit une

régénération successive (1). Quelques-unes de ces îles, & entr'autres *Poolo Mego*, l'une des plus méridionales, sont désertes, & n'ont d'autres Habitans que les rats & les écureuils, qui s'engraissent à loisir sur les cocotiers, à moins qu'ils ne soient troublés par les équipages des bâtimens de Sumatra, qui y viennent quelquefois faire des chargemens pour les marchés. Les coços-de-mer, qui sont aujourd'hui reconnus comme une production des îles au nord-est de Madagascar, sont quelquefois jetés jusque sur les côtes Malaises, où on les croyoit autrefois originaires de l'Océan, & où ils étoient fort estîmés pour leurs merveilleux effets en médecine, jusqu'à ce qu'un vaisseau François en apporta à Bencoolen, il y a quelques années, une grande cargaison, qui en les faisant mieux connoître en fit baisser le prix.

Betel & autres végétaux. Les Naturels font de grandes plantations de

(1) Un petit nombre de cocos ont été poussés par les vagues sur quelques parties de la côte de Madagascar, où ce fruit n'est pas indigène, comme me l'a assuré un Habitant de cette île, qui me dit qu'il n'avoit pas de nom dans leur langue. Rumphius dit qu'il est appelé *voaniou* (*boovanior*) qui est une corruption de nom Sumatranois. Il semble qu'il a été fort peu ou point du tout connu des Anciens, quoique Théophraste assure qu'il y en avoit en Egypte.

Penang

pinang ou betel, qui ressemble assez au cocotier, & de *seeree*, plante rampante, dont ils mangent la feuille, qui a une forte odeur aromatique, avec le betel & autres ingrédiens, comme je le décrirai ci-après. Le poivre du Chili ou de Cayenne, qui est le plus en usage dans les *currys* & dans tous les autres mets, a toujours sa place dans leurs jardins, qui sont fort irréguliers & sans art. Le turmeric (*curcuma*), racine jaune bien connue dans nos boutiques, est aussi universellement cultivé. Il y en a de deux espèces, l'un appelé *cooniet mera*, pour l'usage domestique, & qui entre aussi dans les *currys*, pilaus, & autres plats: l'autre, *cooniet tummoo*, fournit une excellente teinture jaune, & est quelquefois employé comme médicament. La coriandre & le cardamum croissent en abondance dans les champs. La dernière de ces plantes est appelée par les Naturels *pooah lako*. Il y a plusieurs espèces de *pooah*; dont la plus commune a les feuilles extraordinairement grandes, comme le plantain, (espèce de bananier) & posséde une qualité aromatique assez semblable à celle du laurier. Le gingembre est planté en petite quantité: on l'appele *sepudday*: ce nom me donne occasion de remarquer, que dans la langue Malaise, on se sert du mot *pudday* pour exprimer cette qualité âcre & piquante qui se trouve dans le poivre

& autres épices, & que nous désignons vaguement par le mot *chaud*, qui a une autre signification totalement différente. Un mets fortement assaisonné peut, selon notre manière de nous exprimer, être en même-temps chaud & froid. Le *costus arabicus & l'amomum zerumbet* y sont cultivés pour l'usage médicinal, ainsi que le *galangale*. On rencontre par-tout dans les champs de petites plantations de tabac, de la même espèce que celui de Virginie; mais les Habitans n'entendent rien à sa préparation, autrement il n'est pas douteux qu'il ne pût être porté à une grande perfection, & que, la quantité en étant augmentée, il ne devînt un objet considérable de commerce. Tandis qu'il est encore verd, ils le coupent en petits morceaux, & le font secher au soleil. On sème en grande quantité le *benjan*, (*sesamum*) sur-tout dans le pays de Passummah, à cause de l'huile qu'on en tire, qui ne sert que pour la lampe. Le *jarak*, (*palma Christi*) dont on extrait l'huile de castor si estimée, y croît en abondance sans culture. Les Naturels aiment extrêmement la cane à sucre, qu'ils coupent aux nœuds, & mâchent comme une friandise; mais rarement ils en expriment le suc. Leur sucre appelé *jaggree* (1), est fait de

(1) Si les Anciens connoissoient le sucre, ils le tiroient sans doute de quelque espèce de palmiers; car

la liqueur que contient *l'anou*, espèce de palmier. Ils plantent le *kratou*, (mûrier) de l'espèce naine, pour les vers à soie qu'ils élèvent, mais en petite quantité, & dont la soie paroît d'une qualité médiocre : elle est en général blanche & grossière, ce qui peut venir en partie de la méthode qu'ils emploient pour la tirer des coques, qui consiste à les plonger dans l'eau chaude, à mesure qu'ils tirent les fils. Les échantillons que j'en ai vus étoient en grands pelotons plats qui doivent donner beaucoup de peine à dévider. Le *colooee* est une espèce d'ortie, dont ils tirent un excellent fil, qui n'est point inférieur au nôtre. Il croît à la hauteur d'environ quatre pieds, sans aucune branche, & sa tige n'est qu'imparfaitement ligneuse. Ils le coupent dans sa maturité, le font secher, & ensuite le battent ; après quoi ils enlèvent l'écorce, qu'ils filent comme le chanvre. Ils font aussi du fil avec l'écorce d'un arbrisseau appelé *endeeloo*. Ils cultivent beaucoup le *cannabis* ou chanvre, que les Malais appellent *ganjo*, non pour en faire du fil, à quoi ils n'ont

---

la cane à sucre ne fut portée de l'Orient dans la Méditerranée que peu de temps avant la découverte du passage dans l'Inde par le Cap de Bonne Espérance. Le mot *saccharum* (sucre) paroît dérivé de *jaggree*, que les François prononcent *chagari*.

jamais pensé, mais pour fumer, & dans cet état il est appelé *bang*, & il a la propriété d'enivrer. Le *palass* est un arbrisseau, dont la fleur ressemble beaucoup à l'aube-épine, & en a même l'odeur. Ses feuilles sont d'une rudesse extraordinaire; c'est pourquoi ils s'en servent pour donner le dernier poli à leurs ouvrages de bois & d'ivoire, principalement aux poignées & aux fourreaux de de leurs *cris*, dont ils sont extrêmement curieux. Les feuilles du *seepeet*, ayant la même qualité, sont employées au même usage. Dans le pays de Lampoon, on fait du fil avec l'écorce du *bagoo*, qu'on bat comme le chanvre; & sert à faire de grands filets à pêcheur. Les plus jeunes feuilles de cet arbre sont fort estimées dans les *currys*. Dans l'île de Neas on tire du *baroo* un fil, dont on fait de la toile grossière pour les sacs. Les filamens des feuilles & du tronc du *pesang* ou plantain, fournissent une espèce de fil bon à coudre, & j'apprends que dans quelques parties de l'île on en fait de la toile. Le *maroöngaye*, est un arbrisseau assez grand, dont les feuilles sont aîlées; sa racine ressemble parfaitement au raifort; elle en a de plus le goût & l'odeur, & se mange de la même manière. L'*eeni* est un autre arbrisseau à feuilles petites & d'un verd tendre; on en exprime un suc de couleur rouge, avec lequel les Naturels se peignent les ongles

des mains & des pieds. Le *cachang goring*, est la racine granuleuse d'une plante qui ressemble à l'espèce de trefle appelée *clover*, excepté que les feuilles sont doubles au lieu d'être triples; & qui fournit, comme le trefle, un excellent pâturage. Sa fleur est papillonnacée & jaune. Les *cachangs*, (c'est aussi le nom général des légumes) sont toujours mangés frits, d'où leur vient l'épithete de *goring*, & sont un agréable carminatif. Les Naturels plantent des *yams* (1) de plusieurs espèces & fort belles; des patates douces, que ceux qui y sont accoutumés mangent avec délices; plusieurs espèces de légumes, & principalement des haricots, qui s'élèvent fort haut, & durent plusieurs années. Les *brinjals* ont probablement été apportés de la Chine; les Naturels les mangent le plus communément frits. Néanmoins ils ne donnent pas grand soin à leurs jardins, grace à la libéralité avec laquelle la Nature fournit d'elle-même à leurs besoins. Le maïs, *jaggong*, quoique cultivé dans toutes les parties de l'île, ne l'est pas en grande quantité. Les Naturels en arrachent les épis quand ils sont encore verts, les font rôtir légèrement, & les man-

(1) *Note du Traducteur.* C'est sans doute l'igname, espèce de betterave très-connue dans nos Colonies de l'Amérique.

gent comme un morceau délicat. Le *paccoo bendoo* ressemble à un jeune cocotier nain, & en est probablement une espèce. Sa tige est courte & pleine de nœuds, & la partie inférieure des branches est hérissée de piquans. Il produit une espèce de choux, semblable à celui du cocotier & du *neebong*, & qui est un excellent mets. Sa fleur est jaune. Quoique rangé par les Malais & par Rumphius dans le genre des fougères, il n'a aucune affinité avec cette plante. Le *neebong* ou palmiste (cabbage tree) est une espèce de palmier, qui vient naturellement en trop grande abondance pour exiger aucune culture. On en mange la tête, qui est ce qu'on appelle chou: son tronc qui est haut & droit, comme celui du cocotier, sert principalement pour faire les piliers des maisons peu considérables, étant extrêmement dur à l'extérieur: on en fait encore des goutières ou canaux pour conduire les eaux, en enlevant la partie intérieure qui est fort tendre. L'*anou* est aussi un arbre du genre des palmiers, de la plus grande importance pour les Naturels, qui en tirent le sagou, (quoiqu'il y en ait un autre qui en fournit encore plus abondamment) le *toddy* ou vin de palmier, de la première qualite, le suçre ou *jaggree*, & l'*ejoo*. Ses feuilles sont longues & droites, & jamais parfaitement pointues, mais toujours dentelées à l'extrémité. Son

fruit croît en grappes de trente à quarante, supportées sur des péduncules communs, longs de trois à quatre pieds. On coupe un de ces péduncules, on en lie la partie supérieure qui reste sur l'arbre, & on la bat : ensuite on y fait une incision, & on y attache un vaisseau, qui est ordinairement de bambou, dans lequel distile le vin *neeroo* (1) *L'ejoo*, qui ressemble parfaitement

(1) *Note du Traducteur.* Nous suppléerons à cette description qui paroît assez imparfaite, comme la plupart de celles de notre Auteur, par un passage de l'excellent Ouvrage de M. Poyvre, qui avoit vu les mêmes objets dans des lieux différens ». Le meilleur moyen, dit-il, de rendre la culture du cocotier profitable, c'est d'en tirer le vin. L'Indien saisit le temps où la noix a atteint la grosseur de nos noix ordinaires; ce qui arrive peu après la chute de la fleur : alors il coupe la queue de la grappe, à la distance environ de sept à huit pouces du tronc de l'arbre. Il y attache un vase de terre pour recevoir la sève abondante qui en sort; il enveloppe exactement avec un linge l'ouverture du vase pour garantir la liqueur de l'influence de l'air qui la feroit aigrir : le vase se remplit en vingt-quatre heures. L'Indien est attentif à le changer chaque jour. Ce vin naturel se nomme *soury* : (sur la côte de Coromandel) il se débite & se boit dans cet état. Il a à peu près le goût & l'effet du moût de raisin; mais il se conserve peu de jours; il faut le passer à l'alambic, sans quoi il aigriroit & ne seroit plus potable. Ce vin distilé est ce qu'on nomme *racque*

au crin du chéval, & sert entr'autres choses à faire des cordes & à mêler avec le mortier, entoure le tronc de l'arbre, & est également enveloppé par des fibres plus épaisses ou des jets, dont les Malais font des plumes à écrire.

Teintures. L'indigo, *taroom*, étant la principale teinture employée par les Naturels, on trouve toujours cet arbrisseau parmi leurs plantations; mais ils ne le manufacturent pas en une substance solide, comme on le fait ailleurs dans les Indes Orientales & Occidentales. Ils laissent les tiges & les branches macérer dans l'eau pendant quelques jours, après quoi ils les font bouillir, & les travaillent dans leurs mains avec un peu de *chunam* ou chaux vive, & avec des feuilles de *pacoo sabba*, espèce de fougère, pour en fixer la couleur; alors ils coulent la liqueur, & s'en servent dans l'état de liquide. Il y a une autre espèce d'indigo, *taroom akkar*, qui paroît être particulier à cette île: car j'en ai montré quelques feuilles à des Botanistes très-savans, qui m'ont assuré ne les point connoître. L'espèce commune a ses feuilles petites & aîlées, croissant sur des

(ou *arrack*); il est plus violent que notre eau-de-vie. » *Voyages d'un Philosophe*, page 40. On doit observer que *l'anou* & le cocotier sont deux espèces du même genre.

tiges imparfaitement ligneuſes, d'environ cinq pieds de haut. Le *taroom akkar* au contraire eſt une eſpèce de vigne ou de plante rampante, dont les feuilles ſont longues de quatre à cinq pouces, aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus déliées, & d'un verd obſcur. Il a les mêmes qualités & donne la même couleur que l'autre eſpèce: on les prépare toutes les deux de la même manière, & on s'en ſert indiſtinctement, les Naturels ne donnant à l'une aucune préférence ſur l'autre, excepté que l'*akkar* contient une plus grande quantité de ſédiment, parce que ſes feuilles ſont plus abondantes. Je penſe que c'eſt une plante de la plus grande importance, & j'ai écrit à mes amis de Sumatra, de m'en envoyer des fleurs & des ſemences, afin de pouvoir en déterminer exactement le genre & l'eſpèce.

Le *ſappang* (ſapan ou bois de Bréſil). Le cœur de cet arbre étant coupé en petits morceaux, macéré pendant long-temps dans l'eau, & bouilli enſuite, ſert de teinture à Sumatra, comme dans d'autres pays. On trempe pluſieurs fois dans cette eau la toile, ou le fil qu'on veut teindre, on les fait ſécher à chaque fois, juſqu'à ce qu'ils ſoient ſuffiſamment colorés. Pour fixer la couleur, on y ajoute du *taway* ou alun, lorſqu'on le fait bouillir.

Le *macoodoo* (morinda citrifolia). C'eſt un arbre, dont les parties extérieures de la racine étant ſéchées, pilées, & bouillies dans l'eau, fourniſſent une couleur rouge, qu'on fixe par le moyen des cendres tirées des tiges, du fruit & des côtes des feuilles du cocotier. On mêle quelquefois avec les racines de *macoodoo* l'écorce du *beſappang*.

Le *choopada* (jack ou jacquier). Ses racines coupées en morceaux & bouillies dans l'eau, donnent une couleur jaune. On y mêle un peu de *cooniet* (turmeric) pour fortifier la teinte, & de l'alun ponr la fixer.

Le *choopada* eſt employé de la même manière que le *chepudda*. Ces deux couleurs jaunes ne ſont pas fortes, c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de tremper & faire ſécher fréquemment les étoffes qu'on veut teindre.

De la coque du fruit du *manguſteen*, & de l'écorce du *katapping* ou amande, on tire une couleur noire, avec laquelle on teint les étoffes bleues qui viennent de la partie occidentale de l'Inde: car les Malais de Menangcabow ne portent ordinairement que des habits noirs. Pour fixer cette couleur, on trempe l'étoffe dans la vaſe. Un arbriſſeau appelé *katiam* par les Habitans de Mooſee, & *timboo akkar* par les Malais, donne auſſi une couleur noire quand on le fait bouillir, laquelle pourroit devenir un

objet très-important, si on pouvoit le manufacturer comme l'indigo, par ce qu'on desire beaucoup avoir dans l'île un végétal qui fournisse cette couleur.

L'*oobar* est un bois rouge employé pour teindre les filets des pêcheurs. Il a beaucoup de ressemblance au bois de Campêche, & on pourroit sans doute l'employer aux mêmes usages.

Le *cassoomboo*. C'est le *bixa* dont on tire, dans les Indes Occidentales, la belle couleur dite *arnotto*. J'en ai apporté avec moi en Angleterre des semences & des feuilles, & je les ai montrées au Docteur Solander, qui m'a assuré que c'étoit le vrai *arnotto*: cependant les Naturels de Sumatra prétendent qu'il n'est que d'une qualité inférieure, & que la meilleure espèce vient de Java. Ils donnent à leur *cassoomboo* l'épithete d'*ayer*, mot qui signifie eau, & qui est employé quelquefois pour exprimer une espèce bâtarde; mais peut-être ici il désigne simplement les lieux marécageux où croît cet arbre. Les *fleurs* du *cassoomboo* de Java, ou de la véritable espèce, comme ils l'appellent, donnent une couleur approchant du violet. Dans l'espèce naturelle à Sumatra, c'est la *semence* qui fournit la couleur, qui est écarlate tirant sur le jaune. Les fleurs de la première espece appartiennent, selon Rumphius, au *carthamus indicus*, & dans un

catalogue des plantes de Batavia (1), j'observe qu'on fait une distinction entre le *cassoomboo*, qui y est appelé *carthamus*, & le *cassoomboo cling*, (Telinga ou Coromandel) qui est nommé *bixa*. La feuille de cet arbre est longue de quatre pouces, large à sa base, & très-pointue à son extrêmité. La capsule, qui a environ un pouce de long, est couverte de poils; elle s'ouvre comme un coquillage bivalve, & contient dans ses cavités une douzaine ou plus de semences, de la grosseur des pepins de raisin, enveloppées d'une farine rougeâtre, qui semble la seule partie constituante de la couleur.

Les Sumatranois ne connoissent point la couleur pourpre, non plus sans doute que les autres Nations Indiennes.

(1) *Mémoires de la Société de Batavia pour les Sciences & Arts*, tome I. — Quoique le *bixa* & le *carthamus* soient presque confondus par les Malais, je puis assurer que le dernier, que je n'ai pas vu, n'a aucune ressemblance avec le premier.



CHAPITRE V.

Fruits. Fleurs. Plantes médicinales.

» La Nature, dit un Auteur célèbre, (1) semble avoir pris plaisir de rassembler dans les îles Malaises ses plus excellentes productions. » En effet je pense qu'on peut assurer sans craindre d'être contredit qu'aucun Pays sur la terre ne peut se vanter de produire une aussi grande quantité & une aussi grande variété de *fruits indigènes*; car quoique tous ceux dont je vais parler ne soient pas reconnus pour tels, cependant il y a lieu de croire que la plus grande partie le sont véritablement, parce qu'on ne peut raisonnablement penser que les Naturels de cette île aient pris la peine d'en importer d'*exotiques*, eux qu'on ne voit jamais prendre le moindre soin pour améliorer, ou même pour cultiver ceux que la Nature leur accorde si libéralement. Le plus grand nombre de ces arbres fruitiers vient naturellement; les autres sont plantés d'une manière irrégulière, sans enclos, à l'extrêmité des Villages. Fruits.

(1) Poyvre. *Voyage d'un Philosophe*, page 52.

Le *mangusteen* ou *mangoustan*, *mangees* (*garcinia mangoustana* Lin.). Il est regardé par tous les Européens, comme le plus excellent fruit des Indes : c'est le meilleur des îles Malaises, & peut-être du monde entier ; mais il n'est ni abondant ni doux. C'est un fruit, dont l'écorce est épaisse, un peu rude à l'extérieur, mais molle & succulente intérieurement, & enveloppe une substance pleine de suc, & parfaitement blanche, que l'on mange, ou plutôt que l'on suce, parce qu'elle se fond à la bouche, & au milieu de laquelle sont plusieurs noyaux. Il est d'une qualité bienfaisante, & on en peut manger beaucoup sans craindre d'indigestion, ou d'autres mauvais effets. La saison de ce fruit est fort irrégulière.

Le *doorean* (ou durion) ; c'est le fruit favori des Naturels, qui en font presque leur unique nourriture pendant sa saison. Il est abondant ; mais d'une saveur forte, d'une odeur désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, & d'une qualité très-échauffante. L'arbre qui le porte est grand & épais ; ses feuilles petites en comparaison, mais longues & pointues. Les fleurs croissent en grappes sur le tronc & les plus grandes branches : les pétales sont au nombre de cinq, d'un blanc jaunâtre, & rangées autour de cinq faisceaux d'étamines ; chaque faisceau a environ douze étamines, & chaque étamine quatre an-

thères. Quand les étamines & les pétales sont tombées, le calice ressemble au *fungus*, & il a à-peu près la forme d'un bonnet d'Ecosse. Le fruit a beaucoup de ressemblance avec celui de l'arbre à pain, mais il est plus gros, & plus rouge à l'extérieur.

Le jack ou jacquier, *choopada*. Il y en a de deux espèces le *ootan*, & le *nanko*. Le premier est peu abondant, & préféré au second. Ses feuilles sont lisses, pointues, & rares. Le feuilles du *nanko*, ou espèce commune, sont rondes, & ressemblent à celles du cachou. Le fruit de l'une & l'autre espèce sort du tronc; il est fort gros, pesant jusqu'à cinquante livres. L'enveloppe extérieure du fruit, qui est raboteuse, contient plusieurs semences ou noyaux, qui se mangent rôties, comme les châtaignes, & qui sont enfermées dans une substance charnue d'une odeur forte pour les étrangers, mais d'un goût exquis. A mesure que le fruit mûrit, on le couvre de nattes ou autres choses semblables, pour le mettre à l'abri de la voracité des oiseaux. Du suc de l'arbre on fait de la glu, & de la racine on tire une teinture (1).

Le *sookoon*, & le *calawee*. Deux espèces d'ar-

---

(1) Voyez page 154.

bres à pain. Le premier n'a point de noyaux, & c'eſt la véritable eſpèce. On le multiplie par drageons. Quoique très-commun, on aſſure qu'il n'eſt point naturel à l'île, comme l'eſt certainement le *calawee*, dont l'écorce fournit aux Habitans leurs vêtemens. Ils coupent le fruit par tranches, & le mangent bouilli ou rôti, avec du ſucre: ils l'aiment beaucoup: j'en ai ſouvent mangé. Les feuilles de l'une & l'autre eſpèce ſont profondément dentelées, comme celles du figuier, mais beaucoup plus longues.

Le *billingbing*. Il y en a de deux eſpèces, l'une appelée *jooroo*, l'autre *beſſee*. Les feuilles du dernier ſont petites, aîlées, alternes, d'un verd pâle; celles du premier ſont éparſes & glauques. Le fruit de l'une & de l'autre eſt pentagone, & contient cinq ſemences plates; il eſt extrêmement acide. Sa fleur reſſemble à la fleur que nous appelons London pride (l'ornement de Londres). Le *cheremin*, (*averrhoa acida*. Lin.) Il reſſemble au *billingbing beſſee*, ayant ſes feuilles pointues, aîlées & alternes. Le fruit eſt acide, preſque rond, d'une forme irrégulière; croît en grappes ſerrées ſur les branches, & ne contient qu'une ſemence.

Le *lanſai*. L'arbre qui porte ce fruit eſt fort gros; ſes feuilles ſont d'un verd clair, & légèrement pointues. Le fruit eſt petit, ovale, d'une couleur

couleur tirant sur le brun; divisé en cinq lobes; charnu, & d'un goût agréable; mais la peau contient un suc visqueux, extrêmement amer; & qui peut infecter le fruit, s'il n'est ouvert avec soin. L'*ayer ayer*. C'est une espèce de *lansai*. Le *choopa* est encore une espèce approchante.

Le *brangàn*. Ce fruit ressemble beaucoup à la châtaigne, & en est, je crois, une espèce. Il y en a jusqu'à trois sous la même enveloppe. Le *jerring*. Il paroît être aussi une espèce de châtaigne; mais il est plus gros & plus irrégulier dans sa forme. Le *tappoos*. Il a également quelque ressemblance à la châtaigne, & présenteun sphéroïde allongé: il y a toujours trois noyaux sous une même enveloppe On dit qu'il enivre si on ne le mange bouilli. L'arbre est fort grand.

Le *cameeling* ou *booa cray*. Il approche beaucoup de la noix pour le goût & la consistance; mais il n'est point divisé en lobes, & sa coquille est plus rude, & ne s'ouvre pas comme la noix, étant d'une seule pièce. Les Habitans des montagnes s'en servent dans leurs *currys*, dans les endroits où le cocotiers ne porte pas de fruit.

Le *katapping*, (*catappa*, Lin.). Ce fruit produit par un grand arbre, ressemble beaucoup à l'amande, soit dans son enveloppe, soit dans la

ſubſtance intérieure, excepté que cette dernière, au lieu de ſe partager en deux, comme l'amande, ſemble pliée, & s'ouvre un peu comme un bouton de roſe, mais ne fait qu'un ſeul corps.

Le *ſala*, (*calamus rotang zalacca*, Lin.). La pulpe de ce fruit eſt douceâtre, acidule, & d'une odeur agréable. L'enveloppe, qui pour la forme reſſemble à la figue, eſt couverte d'écailles, ou a l'apparence d'un tiſſu d'oſier. Quand le fruit eſt mûr, il eſt d'un brun obſcur. Il contient jusqu'à trois noyaux d'une ſubſtance particulière approchant de la corne. L'arbre eſt bas & épineux.

Le *jamboo mera* ou *jamboo cling*, (*eugenia malaccenſis*, Lin.). Ce fruit a la forme d'une poire ou d'un cône. La peau, qui eſt très-délicate, eſt d'un beau rouge, & l'intérieur parfaitement blanc. Quand il eſt mûr, c'eſt un morceau délicieux, & a bien plus de ſubſtance que la plupart des fruits de l'Inde. Il a le parfum, & un peu le goût de la roſe. Il y en a une eſpèce qu'on appelle le *jamboo d'eau roſe*, (*eugenia jambos*, Lin.). Rien n'eſt plus agréable à la vue que les fleurs de cet arbre, dont les nombreuſes étamines ſont d'un rouge éclatant. L'arbre, dont la forme eſt élégante, régulière, & conique, a de grandes feuilles pointues, d'un verd foncé. Le *jamboo ayer*, eſt un fruit délicat & fort beau, étant d'une couleur mêlangée de blanc & de

rouge. Il est plus petit que le *jamboo mera*; il ne l'égale pas non plus par la saveur, qui est agréablement acidule. Ses feuilles sont d'un verd foncé, pointues & inégales.

Le *rambootan*. Ce fruit est d'une acidité forte, mais agréable. Il est rouge, & couvert de petites pointes souples, d'où lui vient ce nom. Il a quelque ressemblance avec l'arbouse, mais il est plus gros, d'un rouge plus brillant, & plus hérissé.

Outre les fruits dont je viens de parler, en voici d'autres qui sont très-abondans, & bien connus des personnes qui ont été dans quelque partie de l'Inde. Le *mango*, (ou mangue) regardé par quelques-uns comme le premier des fruits, est plus abondant, mais moins délicat & moins agréable que le *mangusteen*. Le plantain, (1) *pesang*, ou figue d'Inde, dont on compte environ douze espèces, parmi lesquelles est la banane. La pomme de pin, *nanay*, (*bromelia ananas* Lin. ou Ananas). Il vient en très-grande quantité sans la moindre culture, & plus vîte que lorsqu'on le plante. Quelques-uns pensent qu'il est inférieur à celui d'Europe, sans doute

---

(1) *Note du Traducteur*. Le mot plantain donné par les Anglois aux bananiers est fort impropre; il vient de l'Espagnol *platano*, qui signifie platane & bananier.

parce que le prix ne passe pas deux ou trois *pencesi* Mais avec le même soin qu'on le cultive en Europe, il seroit certainement fort supérieur. Il y en a un grand nombre d'espèces. L'orange, *leemon*: toutes les espèces sont excellentes. Le pumplenose, ou shaddock, ainsi appelé dans les Indes Occidentales du nom du Capitaine qui l'y transporta, est très-délicat, & on en distingue de deux espèces, l'une blanche & l'autre rouge. Les limons & les citrons sont fort abondans. La goyave, ou *jamboo protoocal*, comme l'appellent les Malais, est très-connue dans la partie Occidentale de l'Inde, pour sa saveur que quelques-uns aiment beaucoup, & que d'autres ne peuvent supporter. Les Européens mêlent quelquefois la pulpe du fruit de l'espèce rouge avec de la crême, comme on fait des fraises, parce que nous sommes naturellement portés pour ce qui ressemble aux productions de notre patrie. J'en ai connu plusieurs, qui, au milieu des plus excellens fruits de l'Orient, soupiroient après une pomme cuite, ou un peu de groseilles. La pomme de flan, *seeree cayo*, (ou *cœur de Bœuf*, l'*anona reticulata* de Linné), tire son nom de la ressemblance qu'a sa pulpe, qui est blanche & abondante, avec un flan, & c'est pourquoi on la mange avec la cuiller. La grenade, *nulleemou*, n'a pas besoin de description. Le papa ou papayer,

caleekee (*carica*, Lin.) eſt un beau fruit, gros & ſubſtantiel, mais peu ſavoureux. Sa pulpe eſt jaune, & ſes ſemences, qui ne ſont que de la groſſeur à-peu-près d'un grain de poivre, ont un goût piquant comme le creſſon. La pomme & la noix de cachou (1), *jamboo eerong*, ſont très-connus ; la première par ſa forte acidité, la ſeconde par la cauſticité de l'huile qu'elle contient, & qui brûle les lèvres & la langue, quand on veut la couper avec les dents. Le melon n'eſt pas commun, mais le melon d'eau abonde. Le tamarin, *aſſam*, qui eſt le fruit d'un grand & bel arbre, à petites feuilles aîlées, eſt d'un grand ſecours contre les fièvres qui règnent fréquemment dans l'île. Les Naturels le conſervent dans le ſel, & s'en ſervent comme d'un acide dans leurs *currys* & autres plats. Je remarquerai ici qu'en général ils n'aiment pas les fruits doux, & qu'ils préfèrent toujours les fruits verds aux mûrs, excepté peut-être le *doorean* & le *jack* ; ils mangent la pomme de pin ou ananas avec du ſel. Les Européens plantent la vigne avec

(1) *Note du Traducteur. Cashew apple and nut* ; c'eſt ſans doute la pomme & la noix d'*Acajou*, très-connue dans nos Colonies de l'Amérique, & dont on peut voir la deſcription dans le *Voyage aux îles de l'Amérique*, de Labbat.

ſuccès, mais les Naturels ne la cultivent point. On trouve dans les bois une eſpèce de raiſin ſauvage, appelé *pringat*, & un autre fruit qui reſſemble à la fraiſe.

Les fruits ſuivans, qui viennent la plupart ſans culture dans les champs de Sumatra, ne ſont pas auſſi connus que ceux dont je viens de faire mention, quoique pluſieurs ſoient d'une ſaveur exquiſe. Le *booa candees* (1); *malacco*, *tampoyee*, *rotan*, *neepah*, *roocum*, *rumpunni*, *kuddooee*, *muncoodoo*, *ſuccoodoodoo*, *keetapon*, *embachang*, *tais*, *leſſay*, *aman*. Quelques-uns néanmoins ne ſont guères ſupérieures à nos petits fruits à pepin; mais ils pourroient ſans doute être améliorés par la culture.

« On reſpire, dans les Pays Malais, dit un Ecrivain déjà cité (2), un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui ſe ſuccèdent toute l'année, & dont l'odeur ſuave pénètre juſqu'à l'ame, & inſpire la volupté la plus ſéduiſante ». Quoique cette peinture animée ſoit un peu outrée, cependant elle n'eſt point entièrement hors de la vérité. Les Naturels du Pays aiment paſſionnément les fleurs, dont ils ſont

(1) Le mot, *booa*, qui ſignifie *fruit*, eſt toujours mis devant le nom particulier du fruit.

(2) Poyvre, *Voyage d'un Philoſophe*, *page* 59.

une partie de leur parure, & ils les cultivent avec soin, ainsi que les divers arbres & arbrisseaux odoriférans.

Le *canango*, (ou *uvaria cananga*) étant un des plus grands arbres, qui ne le cède guère en ce point à ceux des forêts, doit obtenir le premier rang parmi ceux qui portent des fleurs. Celles du *canango* sont d'un jaune verdâtre; à peine les distingue-t-on des feuilles; elles ne paroissent s'ouvrir qu'au soleil couchant; alors elles répandent un parfum qui, lorsque l'air est calme, frappe l'odorat à une très-grande distance.

Choompaco, (*michelia* ou *gmelina asiatica*, Lin.). La forme de cet arbre est régulière & conique. La fleur est une espèce de petite tulipe, mais fermée & pointue au sommet. La couleur est d'un jaune foncé; l'odeur forte & très-agréable à une certaine distance. Les femmes & les jeunes hommes qui visent à la galanterie, en mettent dans leurs cheveux.

Sangclappo. Petit arbrisseau, dont les feuilles sont d'un verd foncé, & ont une longue pointe. Les fleurs sont blanches, du genre de l'œillet, mais sans étamines ni pistil visible; les pétales angulaires comme les voiles d'un moulin à vent. *Pichar peering*. C'est une grande fleur blanche, qui a la même ressemblance avec la précédente, que l'œillet carné avec l'œillet commun. Dans le

Catalogue de Batavia elle eſt appelée *clerodendrum*.

Boongo rio. Joli arbriſſeau, aſſez grand. La fleur rouge, avec un ſuc d'un poupre foncé : on l'appelle auſſi fleur à chauſſure (shoe flower) parce que les Européens ont ſouvent employé ſon ſuc pour teindre leurs ſouliers. Il y en a une autre eſpèce dont la fleur eſt blanche. Les feuilles de l'arbre ſont d'un verd pâle & jaunâtre, ſerratulées & repliées.

Coombanganoojoor. On le plante toujours auprès des tombeaux. La fleur eſt grande, blanche, mais jaune vers le centre, d'une odeur forte, compoſée de cinq pétales ſimples, liſſes, & épaiſſes, ſans piſtil ni étamines viſibles. L'arbre eſt rabougri, irrégulier, & même quand il eſt jeune, il a un aſpect vénérable & antique. La feuille eſt longue, pointue, d'un verd foncé, mais très-remarquable en ce que les fibres qui partent de la côte du milieu ſont coupées par une autre qui règne tout autour de la feuille, à peu de diſtance de la circonférence, où elle forme une eſpèce de rebord.

Salandap. (crinum ou lilio-aſphodelus.) C'eſt une grand ombellifère, dont chaque fleur repoſe ſur un péduncule long, & eſt compoſée de ſix pétales, larges, blanches turbinées, d'une odeur agréable. Les étamines ſont au nombre de ſix, longues d'environ deux pouces. Les feuilles ſont

lanceolées & fort grandes. Cette plante vient sans culture sur le rivage parmi les mauvaises herbes qui arrêtent le sable mouvant. Dans le catalogue de Batavia elle est appelée *bacong*. *Pandan congey* est une belle espèce de salandap. Le caractère générique est le même, mais il est plus grand, & d'une couleur pourpre foncé mêlé de blanc.

Le *pandan*. Arbrisseau dont les feuilles sont très-longues & armées de piquans, comme celles de la pomme de pin ou ananas. Il y en a de plusieurs espèces, dont l'une produit une fleur blanchâtre, d'un à deux pieds de long, qui n'a aucunement l'apparence d'une fleur, mais a une odeur très-forte, que l'on sent à une grande distance. L'espèce commune sert à faire des haies. On l'appelle aussi *caldera*.

Le *melloor* ou *mellattee* (nyctanthes) est une plante basse, qui porte une petite fleur rouge, dont l'odeur est, selon quelques-uns, plus agréable que celle de toutes les autres fleurs que l'île produit. Les femmes l'aiment beaucoup, & en portent toujours avec le *boongo tanjong* (1). On le plante ordinairement près des maisons.

---

(1) Il faut observer que le mot *boongo*, qui signifie fleur est toujours mis devant le nom des fleurs, comme celui de *booa* devant le nom des fruits. Ainsi les Naturels disent *boongo melloor*, *boongoio*.

Le *tonjong* eſt un bel arbre, riche en feuillage, d'un verd foncé. La fleur eſt radiée, & d'un blanc jaunâtre. Les femmes en font des guirlandes qu'elles portent. L'odeur, quoique très-agréable à quelque diſtance, eſt trop forte de près. Le fruit eſt un noyau, qui contient une groſſe ſemence noirâtre & plate.

Le *soondal mollam*, ou belle-de-nuit, ainſi nommée, parce qu'elle ne s'épanouit que la nuit. C'eſt une fleur monopétale, infundibuliforme, blanche, du genre des tubéreuſes. Le tuyau, qui s'élève d'une ſeule tige, ſe partage en ſix parties profondément découpées, pointues, légèrement réfléchies, & placées alternativement l'une ſur l'autre. Les étamines au nombre de ſix adhèrent fortement à la partie intérieure du tube, leur ſommet ſeul étant détaché. Le ſtyle ne s'élève du germe que vers le milieu du tube, & ſe partage à l'extrémité en trois ſtigmates.

Le *geering landa*. Fleur papillonacée qui reſſemble au lupin, & plus exactement encore au ſpartium. Elle eſt jaune, & teinte de rouge aux extrêmités. Les feuilles ſont larges, pointues, & croiſſant par trois ſur chaque pétiole. Les ſemences font un grand bruit dans la coſſe, d'où vient le nom de *geering*, qui ſignifie les petits grelots que portent les enfans autour de leurs jambes & de leurs bras: le mot *landa* ſignifie

hérisson, surnom qu'on a sans doute donné à la plante, parce qu'elle s'attache quelquefois aux épines de cet animal.

Le *daoup*. Fleur blanche & peu jolie, semi-flosculeuse, odeur foible. Les feuilles de la plante sont curieuses, en ce qu'elles sont doubles, comme s'il y en avoit deux unies ensemble, & se plient sur une charnière. La gousse ressemble au haricot, & contient plusieurs semences plates.

Le *taboong broo*, ou tasse de singe, (*nepenthes distilatoria*). Espèce de vigne, avec une fleur non commune, monopétale, croissant sur un bourgeon à l'extrêmité de la feuille, à-peu-près semblable à la gousse de la fève de Windsor. Au sommet de la fleur est un couvercle ou valvule, qui s'ouvre & se ferme sur une charnière, mais qui reste ordinairement ouverte, & comme la coupe est toujours droite, on la trouve pleine d'eau de pluie ou de rosée.

L'*imbang*. Arbrisseau dont la feuille est petite d'un verd pâle, d'une figure irrégulière. La feuille est d'un pourpre léger, avec cinq étamines jaunes, Le fruit est très-petit, rond, blanchâtre, amer; cependant les Naturels le mangent.

Le *cachoobong*. (Datura). Grande fleur blanche monopétale, infundibuliforme, plutôt pentagone que ronde, avec un petit appendice crochu à chaque angle. Les étamines sont au nombre de

cinq, & pointues. L'arbrisseau est fort touffu; ses feuilles d'un verd foncé, pointues par le sommet, & quarrées à la partie inférieure. Le fruit a la forme de la pomme; il est armé de piquans, & contient un grand nombre de semences. Il vient principalement sur le rivage.

Le *setacko*. Petite fleur rosacée, cramoisie, avec de petites pétales, & une grande quantité d'étamines. C'est un long tube, sortant d'un calice couvert de poils pourpres.

Le *creeper* (1) de la côte occidentale. Je ne connois pas le nom du pays. C'est une belle & petite fleur cramoisie, monopétale, divisée en cinq segmens angulaires. Les étamines sont au nombre de cinq, inégales, hautes, couleur pourpre: le style blanc, avec un stigmate divisé en deux, rouge. La plante est touffue, avec des poils comme des feuilles. La fleur se ferme au soleil couchant.

La fleur à scorpion est singulière & remarquable. Elle ressemble beaucoup à l'insecte dont elle porte le nom, & l'extrêmité de sa queue a une forte odeur de musc.

Ce n'est là qu'une notice imparfaite des fleurs indigènes de Sumatra. Il y en a une infinité d'au-

(1) *Creeper* est le mot Anglois; il désigne une espèce de plante rampante.

tres, à l'égard desquelles il est difficile de déterminer si elles sont indigènes ou exotiques, telles que la rose, ou *boongo mowar*, qui est toujours petite, d'un cramoisi foncé, & qui a sans doute été transportée de la partie occidentale de l'Inde; l'amaranthe à globe, qu'on trouve en abondance dans le pays de Batta, où les Etrangers pénètrent rarement; plusieurs espèces d'œillets; le jasmin, la passe-rose, (*holyhock*) & plusieurs autres qui semblent être originaires de la Chine.

Les Sumatranois ont en botanique des connoissances qui surprennent les Européens. En général ils sont instruits, dès leur plus bas âge, non-seulement des noms, mais encore des propriétés & des usages de chaque arbrisseau & de chaque plante. Parmi cette grande variété dont l'île est couverte, ils distinguent le sexe de plusieurs plantes & arbres; par exemple le *papa* ou *caleekee*; & divisent divers genres en un grand nombre d'espèces, comme nos Professeurs. Ils m'ont procuré des échantillons de douze espèces de *pacoo*, ou fougère, qu'ils m'ont dit être en bien plus grand nombre, & dont chacune a son nom particulier.

Les arbrisseaux & plantes employés comme médicamens, sont les suivans. Il y en a fort peu de cultivés, & on les cueille dans les bois ou dans les champs à mesure qu'on en a besoin. Arbrisseaux & plantes médicinales.

Lagoondee. Cet arbrisseau croît à la hauteur de cinq ou six pieds. La fleur est petite, monopétale, divisée en cinq segmens, labiée. Elle vient à la manière du *london pride*, avec cinq ou sept fleurs à chaque peduncule, d'un bleu clair ; elle a quatre étamines & un style. Les feuilles sont lancéolées, croissant par trois sur un pétiole commun, & comme celle du milieu est plus longue, elles ressemblent au fer d'une pique : elles sont d'un verd foncé dans la partie intérieure, & rougeâtre à l'extérieur. Ces feuilles ont une forte odeur aromatique ; le goût approche de celui de la groseille noire, mais il est amer & piquant. Il est regardé comme un excellent anti-septique, & employé dans les fièvres, au lieu du quinquina. Les Naturels en mettent aussi dans leurs greniers & dans les bâtimens chargés de riz, pour garantir le grain des vers.

Katoopong. Cet arbrisseau ressemble à l'ortie, & son fruit à la mûre de haie ; la feuille mâchée est employée dans les blessures récentes. *Seeup.* Il a de la ressemblance avec le figuier sauvage, pour la feuille & pour le fruit. On l'emploie dans la teigne de Néas ou la lépre, quand elle n'est point invétérée. *Succoodoodoo.* Il ressemble assez au tosier sauvage. La décoction de ses feuilles est employée dans une maladie de la

plante des pieds, appellée *maltoos*, qui est une espèce de dartre. *Pudoovrooang*. Plante dont les feuilles sont pointues, en scie, amères presqu'autant que la rue. On en donne une infusion dans les coliques. *Caboo*. L'écorce & la racine sont employées pour la cure de la *coodees* ou galle ; on en frotte les parties affectées. *Marampooyan*. On frotte le corps & les membres après une violente fatigue, avec les jeunes pousses de cette plante, qui ont une vertu rafraîchissante & corroborante. *Malee malee*. Plante à fleur ombellifère & blanche. On applique la feuille sur les tumeurs. *Chappo*. Sauge sauvage. Elle ressemble à la sauge d'Europe, pour la couleur, le goût, l'odeur & les vertus ; mais elle croît à la hauteur de six pieds ; ses feuilles sont grosses, longues & dentelées : la fleur ressemble à celle du séneçon. *Murreeboongan*. Espèce de vigne. Les feuilles sont larges, un peu rondes & lisses. On emploie le suc de la tige pour guérir les excoriations de la langue. *Ampi ampi*. Autre espèce de vigne, dont les feuilles ressemblent à celles du buis, & dont les fleurs sont petites & flosculeuses. On l'emploie intérieurement dans les fièvres. *Cadoo*. Plante dont la feuille a la forme & le goût du bétel. On en brûle dans les maisons pour préserver les enfans nouveaux nés

de l'influence des mauvais esprits. (*Jin*) *Goombay*. Arbrisseau à fleurs monopétales étoilées, en faisceaux, couleur de pourpre. Les feuilles sont employées dans les douleurs d'entrailles. *Taboolan boocan*. Arbrisseau à fleurs semiflosculeuses. On s'en sert dans les maladies des yeux. *Cachang parang*. Espèce de féve dont les gousses sont d'une grandeur considérable; les féves sont d'un beau cramoisi. On l'emploie dans les pleurésies. *Seepeet*. Arbrisseau à grandes feuilles ovales, rudes au toucher & roides. On en donne en infusion dans l'affection iliaque. *Daoun sedengin*. La feuille a une vertu singulièrement froide. On l'applique sur le front dans la douleur de tête, & quelquefois dans les fièvres chaudes.

Le poivre long est aussi employé comme médicament. Le turmeric, mêlé avec du riz, réduit en poudre, dont on forme une pâte, est beaucoup employé extérieurement dans les rhumes & dans les douleurs des os. On frotte aussi communément les parties affectées de douleur avec le *chünam* ou chaux vive.

Dans le *cooroo* ou obstruction de la rate, qui forme sur le côté une tumeur dure, & donne naissance à une espèce de fièvre, appelée *dummum cooroo*, on emploie la décoction des plantes suivantes appliquée à l'extérieur *seepeet toongool*; *madang*

madang tando; *attee ayer*; *tappar bessee*; *pacoo teang*; *tappar badda*; *labban*; *pesang rooco* & *pacoo lameedeen*.

Le suc extrait du *malabattaye akkar* est pris intérieurement.

Dans la cure du *pooroo* ou dartre, on emploie le *galengang*, arbrisseau herbacé, dont la feuille est grande & pinnée, & la fleur jaune. Dans les maladies les plus invétérées, on fait usage du *barangan*, qui est une espèce d'arsénic coloré ou d'orpiment, qui est un violent poison.

Les Naturels regardent comme un souverain remède le suc blanc & laiteux que fournit le *susudu* ou euphorbe, par le moyen d'une incision. La feuille de cet arbrisseau tue subitement les moutons & les chèvres qui en mangent.



CHAPITRE VI.

ANIMAUX. Quadrupedes. Reptiles. Insectes.

Animaux.

LE règne animal mériteroit une attention particulière de notre part ; mais les quadrupèdes de l'île étant les mêmes que ceux des autres parties de l'Orient, qu'on a déjà si bien décrits, & ne présentant aucune espèce nouvelle qui soit venue à ma connoissance, je me contenterai de donner une simple notice de ceux que j'ai vus, en ajoutant quelques observations, soit ici soit dans le cours de l'ouvrage, sur ceux qui m'ont paru l'exiger. Le *carbow* ou bison Malais, étant un animal particulier à cette partie du globe, & plus utile aux Habitans qu'aucun autre, j'entrerai dans quelques détails sur ses propriétés & ses usages.

Quadrupedes.

Le cheval, *coodo*. La race en est petite, bien faite, courageuse. La vache, *sappee*. Petite race. Le bison (buffulo) *carbow*. J'en donnerai ci-après une description particulière. Le mouton, *beeree beeree*. Petite race, probablement venue du Ben-

gale (1). Le bouc & la chèvre, *cambing*. Outre l'espèce domestique, qui est en général petite, & d'un brun clair, il y en a une appelée *cambing ootan*, ou bouc des bois. J'en ai vu un qui avoit trois pieds de haut, & quatre de long. Il ressembloit un peu à la gazelle, & excepté dans les cornes, qui étoient longues de six pouces, tournées en arrière & arquées, il n'avoit guère de ressemblance avec le bouc ordinaire. Les parties postérieures étoient semblables à celles de l'ours, & la croupe alloit en déclinant. La queue étoit petite & pointue; les jambes grosses; le poil de l'épine du dos épais & fort, presque autant que la soie de cochon. Point de barbe. Sur les épaules étoit une grande touffe de poils grisâtres; le reste du poil noir. Le scrotum globulaire. Son aspect étoit sauvage & fièr, & les Naturels assurent qu'il est singulièrement vif. Le cochon, *babee*. De la race que nous appelons Chinois. Le chien, *angin*; *cooyoo*. Il court les oreilles droites. Le chat, *cochin*. La queue imparfaite & houpée à l'extrémité, comme si on l'avoit échancrée de distance en distance. Le rat, *teecoose*. L'éléphant, *gaja*. J'en ai parlé ailleurs,

(1) Dans la langue de l'Hindoustan, la chèvre s'appelle *baeree*.

Le rhinocéros, *buddah*. L'hippopotame, *coodo-ayer*. Le tigre, *reemow* ; *machang*. J'en ai parlé ailleurs. L'ours, *broorong*. Petit & noir ; il dévore les cœurs des cocotiers. La loutre, *angin ayer*. Le pareſſeux (1) (ſloth). Le puant (ſtinkard), *teleggo*. Le porc-épi, *landa*. L'armidille ou tatou, *tangeeling*. Il reſſemble parfaitement à celui de l'Amérique : il eſt très-rare, & les Naturels en font grand cas ; ils prétendent que ſes écailles ont des vertus médicinales. Les bêtes fauves, *rooſo* ; *keejang*. Il y en a un grand nombre, dont quelques-unes fort grandes. Le ſanglier (wild hog), *babee ootan*. Cochon fauve (hog deer), *babee roſoo*. Petit animal fort délicat, l'un de ceux qui fourniſſent le bezoar. Le ſinge, *moonia* ; *broo* ; *ſeermang*. Il y en a un très-grand nombre d'eſpèces. Le putois, *mooſang*. Le chat-tigre (tiger-cat), *cochin remow*. La civette. Les Naturels prennent dans le vagin de cet animal la liqueur qu'on a nommé civette, à meſure qu'ils en ont beſoin. L'écureuil, *toopye*. Petite eſpèce noire. La chauve-ſouris, *boorong teecooſe*. Il y en a pluſieurs d'une grandeur

---

(1) *Note du Traducteur.* M. de Buffon aſſure que cet animal ne ſe trouve nulle part dans l'ancien continent. Voy. *Hiſtoire Naturelle*, Tome XIII. Pag. 46; *in*-4°. première Édition.

considérable, qui passent par troupes d'une partie à l'autre de l'île ; elles sont quelquefois suspendues aux arbres par centaines. Quelques-unes ressemblent parfaitement aux renards pour la forme & la couleur, mais elles ne peuvent pas voler fort loin.

Le bison (buffalo) *carbow*, qui fait la principale nourriture des Sumatranois, est le seul animal employé par eux dans les travaux domestiques. Les Habitans de l'intérieur de l'île, dans les endroits où le terrain est passablement essarté, s'en servent pour traîner les arbres abattus dans les bois : les Malais & d'autres Habitans de la côte, le mettent au charriot & quelquefois à la charrue. Quoique d'un naturel paresseux, obstiné & capricieux, le *carbow* acquiert par l'habitude une surprenante docilité, & il apprend à élever avec ses cornes les flèches du charriot, & à placer le joug, qu'on lui met sur le cou, n'ayant besoin pour tout harnois que d'un poitrail & d'un cordon qu'on fait passer à travers le cartilage des narrines. On le dresse aussi pour le service des Européens, à porter des fardeaux suspendus de chaque côté d'un bât, dans les chemins ou les sentiers, où l'usage des charriot est impraticable. Il est extrêmement lent, mais constant dans le travail. L'ouvrage qu'il fait est beaucoup moindre que celui qu'on pourroit en attendre de sa Bison.

grandeur & de sa force apparente, la plus petite fatigue extraordinaire, sur-tout pendant la chaleur du jour, étant suffisante pour mettre fin à sa vie, qui est en tout temps précaire. Il périt souvent de grands troupeaux de ces animaux dans un court espace de temps, par une maladie épidémique, appelée *boodoong*, qui les saisit subitement, les fait enfler, & à laquelle on n'a pu encore trouver aucun remède. La plus grande partie du lait & du beurre dont les Européens font usage, car les Naturels n'en mangent point, est fournie par la femelle du *carbow*, & son lait est meilleur que celui de la vache, mais il n'est pas en aussi grande quantité.

Quoique nous donnions au *carbow* le nom de bison, c'est néanmoins un animal bien différent de celui qui est connu sous le même nom dans les parties méridionales de l'Europe, & de la peau duquel on fait les cuirs. Celui-ci, d'après la description donnée par quelques Naturalistes, ressemble à celui que nous appelons dans l'Inde, le taureau de Madagascar, sur-tout par la protubérance charnue qu'il a sur le cou, & qui s'étend jusqu'aux épaules (1). Mais le *carbow* est

(1) Depuis que j'ai écrit ceci, j'ai appris que le bison ou plutôt le buffle d'Italie ne diffère pas beaucoup du *carbow*,

un quadrupède plus gros, & d'une maſſe plus égale. Ses jambes ſont plus courtes que celles du bœuf; les ſabots plus grands; les cornes, qui ordinairement ſont tournées en arrière, mais quelquefois en avant, ſont toujours ſur le plan du devant de la tête, en quoi elles diffèrent de celles des autres bêtes à cornes; excepté vers les extrêmités, elles ſont plutôt quarrées que rondes, & d'une ſubſtance très ſolide, fort bonne pour les manufactures. La queue ne va que juſqu'à la jointure de la jambe & de la cuiſſe; elle eſt petite & terminée par un faiſceau de ſoies qui ſont très-rares ſur toutes les autres parties du corps, & couvrent à peine la peau. Le cou eſt gros & bien fait dans preſque toute ſon étendue, mais plat vers le ſommet, & n'a qu'un petit fanon ou point du tout. L'organe de la génération dans le mâle ſemble avoir été coupé à l'extrêmité. Ce n'eſt pas un animal laſcif. La femelle porte neuf mois ſon petit, qui tete ſix mois. Elle a quatre tettes. Quand elle traverſe une rivière, elle montre le ſingulier ſpectacle de lui voir porter

& qu'il n'a aucune protubérance au cou. La meilleure figure que j'aie vue du biſon Malais eſt dans l'Ouvrage de Jonſton *de quadrupedibus*, planche XX, figure I. Les cornes néanmoins ſont marquées trop petites, la queue trop longue, & la verge finit en pointe.

ſon petit ſur le dos. Cet animal a un cri foible & aigu, aſſez ſemblable au mugiſſement du bœuf.

Le grand plaiſir du *carbow* conſiſte à ſe rouler dans un étang fangeux, qu'il ſe fait pour cela dans quelque coin de terre, pendant la ſaiſon pluvieuſe. Il ſe livre à ce divertiſſement avec la plus grande ardeur, jettant adroitement avec ſes cornes, ſur ſon dos & ſes flancs, l'eau & le limon, quand ils ne ſont pas aſſez profonds pour le couvrir. Son ſang eſt ſans doute d'une nature fort chaude, ce qui lui fait tant deſirer cet exercice abſolument néceſſaire à ſa ſanté ; & d'ailleurs le limon s'incruſtant ſur ſa peau, la garantit de l'attaque des inſectes, qui ſans cela le tourmenteroient. Les Naturels allument des feux pendant la nuit, afin d'écarter par la fumée ces mêmes inſectes, & le *carbow*, de leur propre aveu, a la ſagacité de ſe coucher ſous le vent du feu, pour jouir pleinement de l'abri qu'il lui offre.

Il y en a de deux eſpèces ; le blanc & le noir. L'un & l'autre ſont également employés aux travaux, mais on tue rarement le premier pour le manger. Quelques-uns des Habitans prétendent que cela vient de ce qu'il eſt regardé comme ſacré ; mais un ſavant *Padré* ou Iman m'a aſſuré, que ni le Koran, ni aucun précepte reli-

gieux, ne défendent de le tuer, & que les Malais en mangent quelquefois sans scrupule, l'estimant néanmoins fort inférieur au *carbow* noir. Les Rejangs ne l'excluent pas non plus généralement de leur nourriture ; les uns en mangent ; d'autres refusent d'en manger, par le même principe qui porta les Rechabites à ne point boire du vin, & à vivre sous des tentes, à cause d'un vœu de leurs ancêtres ; tandis que d'autres s'en privent par la crainte de sa mauvaise qualité, ayant observé que le corps se couvre de pustules, quand on en mange. Il est probable que la blancheur du *carbow* est due à quelque espèce de maladie, comme dans le Nègre blanc.

On dit que ce n'est pas proprement un animal sauvage, quoiqu'on le trouve par-tout en grand nombre ; ce que le nom de *carbow gellan*, bisons égarés, donné à ceux des bois, semble confirmer. Il est plus probable qu'ils furent d'abord sauvages, & qu'ensuite par l'habitude du travail & la nourriture dont ils firent usage, ils ont été privés peu-à-peu, & rendus domestiques, ou tués dans les tentatives qu'on faisoit pour les prendre. Maintenant quand ils sont dans les bois, on les appelle bisons égarés, comme on donne le nom de rébelles aux Habitans d'une Province conquise, qui tâchent de recouvrer

leur liberté naturelle. Ils vivent par troupes, & on les trouve communément rassemblés en grands troupeaux ; alors ils sont moins dangereux aux Voyageurs que quand ils sont seuls. Comme les coqs-dinde (turkey), ils ont la plus grande antipathie pour la couleur rouge. Quand ils sont sauvages, ils courent aussi vîte qu'un cheval ordinaire qui va au galop. Dans une attaque ou dans une allarme seulement, ils avancent quelques pas, & faisant tout-à-coup volte-face, ils se mettent en ordre de bataille avec une promptitude & une régularité admirables ; les cornes en arrière & le muffle en avant. A l'approche du danger, ils font encore quelques pas en avant, se tournent & se rangent de nouveau, & ils continuent cette manière de faire retraite, que peu de Nations ont porté à un si haut degré de discipline, jusqu'à ce qu'ils aient gagné le bois le plus voisin. Leur principal ennemi, après l'homme, est le tigre ; mais il n'y a que les plus foibles & les femelles qui deviennent sa proie : le *carbow* mâle & vigoureux résiste au premier choc de sa griffe ; & c'est de ce premier choc que dépend ordinairement le succès du combat.

Oiseaux. Le nombre des espèces d'oiseaux est bien plus considérable que celui des quadrupèdes ; il me seroit absolument impossible de les rapporter toutes ; je

vais donner une notice des plus communes; mais elle ne contient pas la dixième partie de celles que pourroit trouver dans l'île un Naturaliste qui voudroit faire des recherches sur ce sujet.

Le *coo-ow*, ou le fameux faisan de Sumatra, dont on n'a vu jusqu'à présent en Europe aucun individu complet, est un oiseau d'une grande beauté; son plumage étant peut-être, sans exagération, le plus riche de toute la race volatile. Il est très-difficile de le garder en vie pendant long-temps, après qu'on l'a pris dans les bois, & je ne l'ai jamais vu survivre au-delà d'un mois. Il a de l'antipathie pour la lumière. Quand on le tient dans un lieu obscur, il semble être à son aise, & fait entendre quelquefois un cri plutôt plaintif que rude comme celui du paon, d'où lui vient son nom. Exposé en plein jour, il reste immobile & mélancolique. Sa tête n'est pas aussi belle que le reste du corps. Il est plus gros que le faisan ordinaire, & sa chair, dont j'ai mangé, en a parfaitement le goût. Cette dernière espèce de faisan abonde aussi dans les bois.

Il y a un grand nombre d'espèces de cigognes, dont plusieurs sont d'une grosseur prodigieuse & très-curieuses; telles que la *boorong cambing* & la *boorong oolar*. Il y a deux espèces de pigeons qui ont plusieurs variétés; l'un brun,

appelé *ballum*, & l'autre verd, appelé *pooni*. Le *pooni jamboo* est un très-bel oiseau ; il est plus petit que le pigeon ordinaire ; il a le dos, les aîles & la queue vertes ; la poitrine & le cou blancs ; mais l'extrémité du cou a une teinte légère de rouge d'œillet : le devant de la tête est d'un rouge d'œillet foncé, semblable à la fleur du *jamboo*, d'où vient le nom de cet oiseau ; le blanc de la poitrine s'étend par une bande étroite, resserrée d'un côté par le verd & de l'autre par le rouge d'œillet, jusqu'aux yeux qui sont grands, pleins & jaunes : le bec est également jaune. Il se nourrit de riz bouilli & de *paddee*, mais sa nourriture favorite, quand il est sauvage, est la baie du *rum-pooni*, d'où lui vient sans doute son nom.

Il y a plusieurs espèces de perroquets ; tels que le *kaykay* ; le *cocatoa* ; la perruche & le *loory*. On trouve aussi le milan ; la corneille, *gagha* ; le pluvier, *cherooling* ; la bécassine ; la caille, *pooyoop* ; le canard sauvage ; la sarcelle, *beleebek* ; la poule-d'eau (water-hen) ; l'alouette ; l'alouette de mer ; le corlieu ; la poule domestique, *ayam*, dont une espèce a les os noirs ; une autre est de l'espèce que nous appelons *friezland*, ou poule nègre ; la poule des bois, *ayam barogo* ; le *jago*, espèce de poule d'une grandeur remarquable, qui est très-commune à l'extrê-

mité méridionale de Sumatra, & à la partie occidentale de Java : j'ai vu un coq de cette espèce atteindre du plancher avec son bec une table à manger : quand cet animal est fatigué, il se repose sur la première jointure de ses jambes, & il est alors même plus haut que le coq ordinaire. On trouve dans la même partie de Java, à Bantam, une espèce plus petite qui porte le même nom. L'oiseau de *paddee*, *boorong peepee*, ressemble un peu à notre moineau ; il est très-abondant, & il détruit le grain. La pie-grièche (dial), *moori*, a un cri agréable, mais court; car il n'y a dans l'île aucun oiseau qui chante. Le mineur (minor) a la faculté d'imiter la voix humaine plus parfaitement qu'aucun autre oiseau ; il y en a de noirs & de jaunes. La chouette, & principalement le grand hibou à cornes (great horned owl) ; l'étourneau ; le martin-pécheur ; l'hirondelle, *lyang* ; l'*engang* ou l'oiseau-rhinocéros : il est sur-tout remarquable par une espèce d'appendice qu'on a appelé corne, laquelle descend jusque vers le milieu du bec, où elle se relève : la longueur du bec d'un de ces oiseaux que j'ai mesuré étoit de dix pouces & demi, & la largeur, à l'endroit où étoit la corne, de six pouces & demi : la longueur depuis le bec jusqu'à la queue, quatre pieds ; celle des aîles, quatre pieds six pouces ; hauteur un pied ; lon-

gueur du cou, un pied ; le bec rougeâtre ; la corne jaune & rouge ; le corps noir ; la queue blanche & mouchetée de noir ; le croupion & les plumes des jambes jusqu'aux talons blanches ; trois ergots devant, un derrière ; l'iris rouge. Dans un jeune individu de cette espèce, sur la tête duquel il n'y avoit aucune apparence de corne, l'iris étoit blanchâtre. Il se nourrit de riz cuit, ou de viande tendre.

Reptiles. Il y a plusieurs genres de reptiles. Les espèces du lézard sont en très-grand nombre, depuis le *cokay* qui a dix à douze pouces de long, & qui fait un bruit singulier, jusqu'au plus petit lézard des maisons, dont j'ai vu quelques-uns qui avoient à peine un demi-pouce de long. Ils sont ovipares, & leurs œufs sont de la grosseur à-peu-près de celui du roitelet. Une chose remarquable concernant cet animal, & que je n'ai lue dans aucun Auteur, c'est qu'au plus léger coup, & quelquefois même par la crainte seulement, il perd sa queue, qui commence bientôt à croître de nouveau. Cette partie peut être séparée à toutes les vertèbres, par la plus petite force, sans perte de sang, & sans douleur apparente pour l'animal. Le lézard d'herbe est une espèce entre les deux précédentes. Il n'y a, je crois, aucune classe d'êtres vivans, dans laquelle les gradations soient marquées avec plus de précision & de ré-

gularité que dans celle-ci. Depuis le petit lézard des maisons, jusqu'au grand aligator ou crocodile, on peut observer une chaîne qui comprend un nombre presque'infini de chaînons, dont le plus éloigné a la plus grande ressemblance avec tous les autres, & paroît à la première vue n'en diffèrer que par la petitesse. Le lézard des maisons est le plus grand des animaux qui peuvent marcher dans une situation renversée : un de ces lézards, d'une grosseur suffisante pour avaler un *cockroach*, court sur un plafond, & dans cette posture il saisie sa proie avec une extrême facilité. Il peut se tenir ainsi renversé, à cause de la rugosité de ses pieds, par le moyen de laquelle il se tient fortement à la surface la plus lisse : quelquefois néanmoins, en courant avec trop de véhémence, il lâche prise, & se laisse tomber par terre. Il est toujours froid au toucher, & cependant la transparence du corps de quelques-uns, nous fait voir que la circulation de leurs fluides s'y fait avec la même rapidité que dans les autres animaux : je n'en ai vu aucun dans lequel le mouvement péristaltique soit si apparent que dans celui-ci. La femelle porte deux œufs à la fois ; l'un à la partie inférieure, l'autre à la partie supérieure de l'abdomen, tous les deux d'un côté opposé. Les Malais lui don-

nent le nom *cheechah*, du bruit qui fait en courant.

On trouve auſſi à Sumatra le caméléon & le lézard volant. Le premier a environ un pied & demi de long, y compris la queue ; il eſt verd avec des taches brunes ; j'en ai conſervé quelques-uns. Quand on le voit en vie dans les bois, il eſt entièrement verd ; mais cette couleur ne vient pas, comme quelques-uns l'on ſuppoſé, de la réflexion des rayons ſolaires qui éclairent les arbres ; & quand il eſt pris, il devient ordinairement brun, peut-être par l'effet de la crainte, comme on voit l'homme pâlir dans le danger. Comme les autres eſpèces de ce genre, il ſe nourrit de mouches qu'il ſaiſit facilement à cauſe de la grandeur de ſa gueule. Il a cinq longs doigts, armés d'ongles aigus, aux pieds de devant & de derrière. Le long de l'épine, depuis la tête juſqu'au milieu du corps, il y a une petite membrane ſemblable à une ſcie. Le lézard volant a environ huit pouces de long : la membrane que forme ſes aîles, & qui n'eſt point unie avec les jambes, comme dans la chauve-ſouris, a deux ou trois pouces de long. Il a les oreilles abattues, & une eſpèce de ſac ſous la gueule. En tout le reſte il reſſemble beaucoup au caméléon ordinaire. Il ne vole pas fort loin, mais ſeulement

ment d'un arbre à l'autre. Les Naturels prennent avec des filets attachés aux arbres.

Tous les marais sont garnis de grenouilles & de crapaux qui deviennent la proie des serpens, dont on trouve de toutes lés grandeurs. Le plus gros que j'ai vu n'avoit que douze pieds : il fut tué dans un poulailler où il dévoroit la volaille. Il est bien surprenant, mais il n'en est pas moins vrai, que ce reptible avale des animaux trois & quatre fois plus épais que lui, ayant dans sa gueule ou dans son gosier une force compressive qui réduit sa proie à un volume propre à y entrer. J'en ai vu un petit qui avoit les jambes de derrière d'une grenouille sortant hors de sa gueule, lesquelles égaloient en grosseur les plus petites parties du corps du serpent, dont les plus grosses n'excédoient pas l'épaisseur du petit doigt. J'ai de la peine à croire ce qu'on rapporte du serpent de Ceylan & de Java, qu'il avale des bêtes fauves & bes bisons; mais je n'ose prendre sur moi de décider que cela est faux. Si un serpent de trois à quatre pouces d'épaisseur peut avaler une volaille de six à huit pouces, il est possible qu'un serpent de trente pieds de long, d'une grosseur & d'une force proportionnées, engloutisse des quadrupèdes, après leur avoir brisé les os, comme on assure

qu'ils le font en s'entortillant autour de leur proie. Je pense qu'il y a fort peu de serpens à Sumatra, dont la morsure soit mortelle; car je n'ai jamais eu de preuve authentique d'une seule personne qui en ait éprouvé quelques mauvais effets, quoiqu'ils soient en fort grand nombre, & qu'on en trouve souvent dans les maisons. On trouve à Sumatra le serpent à chapeau (hooded snake), mais il n'est pas commun.

Insectes. On peut dire à la lettre que l'île fourmille d'insectes. Je doute qu'il y ait aucun Pays dans le monde entier, où l'on en trouve un plus grand nombre d'espèces: mais cette branche de l'Histoire Naturelle est devenue depuis quelques années si étendue, que je n'ose assurer qu'il y en ait beaucoup de nouvelles espèces, & qui n'ayent pas encore été décrites. Il est probable néanmoins qu'il y en a quelques-unes; mais pour les déterminer, il faudroit avoir une connoissance exacte de celles qui ont déjà été classées, connoissance que je n'ai pas. Je me contenterai de faire quelques remarques sur les fourmis, dont la multitude est prodigieuse, & dont les espèces ne sont pas moins extraordinaires. J'avois dessein de donner une description de la fourmi blanche, ou *termès*, & des ravages qu'elle fait; mais ce sujet vient d'être traité avec tant de soin par

M. Smeathman (1), qui a eu occasion de l'observer en Afrique, que je m'en dispense comme d'une chose superflue. Les espèces les plus saillantes de fourmis sont les suivantes. La *grande fourmi rouge*, appelée par les Malais *crango*: elle a trois quarts de pouces de long; elle mord cruellement, & laisse ordinairement sa tête dans la blessure, comme l'abeille y laisse son aiguillon: on la trouve principalement sur les arbres & les arbustes, où elle se construit sa demeure en unissant ensemble, avec une matière gluante, plusieurs feuilles d'une branche, à mesure qu'elles poussent. La *fourmi rouge commune*, qui ressemble beaucoup à notre *pismire*. Il y a aussi la *grande fourmi blanche*, laquelle n'est pas aussi grosse que la *crango*, mais dont la tête est extraordinairement grande; la *fourmi noire commune*; & la *petite fourmi noire*. Ce sont-là, comme je l'ai déjà dit, les espèces les plus frappantes; mais il y en a un bien plus grand nombre, si l'on fait attention non-seulement aux

(1) Voyez les Transactions Philosophiques pour l'année 1781.

Note du Traducteur. Cette dissertation vient d'être traduite en François, par M. le Tourneur, & insérée dans le T. II. du *Voyage au Cap de Bonne-Espérance & autour du Monde*, par A. Sparrman. Chez Buisson.

différentes grandeurs, mais encore à une circonstance que je ne sache pas avoir été remarquée par aucun Naturaliste, qui est la différente manière dont ces insectes affectent l'organe du goût, quand on les porte à la bouche, ce qui m'est arrivé plusieurs fois sans dessein, & m'a fourni la première occasion d'observer cette singulière marque de distinction des espèces. Quelques-unes sont piquantes & âcres, d'autres amères, & d'autres aigres comme le verjus. Peut-être attribuera-t-on cet effet contraire aux différens genres de nourriture qu'elles dévoroient accidentellement; mais je n'en ai jamais trouvé aucune d'une saveur douce, quoique j'en aie surpris plusieurs enlevant du sucre ou du miel. Chaque espèce de fourmi est l'ennemie déclarée des autres, & ne souffre jamais que l'empire soit partagé. Quand un parti s'est choisi un établissement, tout autre en est chassé: en général elles sont puissantes en proportion de leur grosseur, excepté la fourmi blanche qui est vaincue par d'autres qui lui sont inférieures en grandeur; c'est pourquoi on a coutume de répandre du sucre sur le plancher des magasins, afin d'attirer les fourmis, qui ne manquent point de combattre & de vaincre ces *termès* destructeurs, mais peu guerriers.

CHAPITRE VII.

PRODUCTIONS de l'Ile considérées comme articles de Commerce. Commerce du Poivre. Culture du Poivre. Camphre. Benjoin. Cassia, &c.

DE toutes les productions de Sumatra considérées comme articles de commerce, la plus importante & la plus abondante est le *Poivre*. C'est l'objet du commerce de la Compagnie des Indes Orientales établie dans cette île, & c'est le seul qu'elle se réserve exclusivement, ses Employés, & les Négocians qui sont sous sa protection, étant libres de trafiquer en toute autre marchandise. **Poivre.**

Plusieurs des Chefs de diverses parties de l'île, ayant invité les Anglois, ainsi qu'il sera rapporté plus particulièrement ci-dessous, à former des établissemens dans leurs districts respectifs; en conséquence de ces invitations, on y établit des factoreries, & par-là on donna au commerce une permanence & une régularité qu'il n'avoit pas eues jusqu'alors, tandis qu'il dépendoit du **Etablissement du Commerce.**

succès de quelques voyages accidentels à la côte; car on étoit exposé à plusieurs inconvéniens résultans du manque d'une quantité de poivre suffisante pour fournir les cargaisons, & en même-temps des caprices & des chicaneries des Princes & des Chefs qui en disposent. Toutes ces difficultés ont été applanies depuis que les Agens de la Compagnie ont été en état, par leur résidence dans le Pays, d'inspecter les plantations, de s'en assurer la récolte, & de faire une estimation du tonnage nécessaire pour la transporter en Europe.

Pour obliger les Chefs à observer leurs promesses & leurs engagemens, & établir une réclamation plausible contre les tentatives des autres Nations Européennes qui voudroient s'ingérer dans le commerce de leurs districts, on passa avec eux des contrats dressés avec beaucoup de formalités & d'appareil, par lesquels de leur côté ils s'engagèrent à obliger tous leurs sujets à cultiver le poivre, & à nous en assurer l'achat exclusif: & nous, à les protéger contre leurs ennemis, à les maintenir dans leurs droits de souveraineté, & à leur payer un certain droit sur le produit de leurs territoires respectifs.

Le prix du poivre pris sur le pays fut, pendant quelques années, de dix piastres d'Espagne,

ou cinquante ſchellings par *Bakar* de cinq cens livres pesant. Par une dernière réſolution de la Compagnie, il a été porté à quinze piaſtres, dans la vue d'encourager les Planteurs. Le droit payé aux Chefs, qui varie dans les divers diſtricts ſelon les conventions particulières, peut être évalué en général à une piaſtre & demi par *bahar*. La modicité de ce prix, pour lequel les Naturels ſe ſoumettent à cultiver le poivre pour nous, & qui ne produit annuellement à chaque Cultivateur, que huit piaſtres, d'après l'ancien taux, & le commerce excluſif que nous avons obtenu depuis Moco moco au Nord, juſqu'à Flat-Point au Sud, ainſi que la conduite honnête & paiſible des Habitans, malgré ces reſtrictions, ſont ſans doute dus principalement à ce que cette partie de l'île n'a aucune communication avec les Etrangers, qui puiſſent inſpirer aux Habitans l'idée de tirer un plus grand profit de leur poivre, à cauſe du reſſac qui règne le long de la côte ſud-oueſt, & bloque preſqu'entièrement les rivières. Le manque total d'ancrage, ſur une étendue auſſi conſidérable au Nord du détroit de la ſonde, a de même empêché de tout temps les Chinois & autres trafiquans Orientaux de tenter d'y établir une communication, qui a dû toujours être expoſée aux plus grands dangers, pour les Navigateurs imprudens. En effet c'eſt

une tradition parmi les Habitans de ces côtes, qu'il n'y a que quelques siècles qu'elles ont commencé d'être habitées; & ils disent tous qu'ils tirent leur origine de l'intérieur de l'île (1). Par-là il est évident que ces obstructions naturelles que nous avons coutume de regarder comme la chose la plus nuisible à notre commerce, sont dans le fait un avantage réel, auquel il doit en grande partie son existence. Dans les parties septentrionales de l'île, où il y a une population nombreuse, & de bons ports, les Habitans ne veulent cultiver des plantations qu'autant qu'ils peuvent disposer de leurs produits, & les vendre à des marchands particuliers.

Plante du poivre.

La plante qui produit le poivre, ayant été décrite exactement par de fort bons Auteurs, je me contenterai d'en donner une description succinte. C'est une espèce de vigne, ou plante

(1) Beaulieu qui fut à Sumatra en 1622, & se donna beaucoup de peine pour recueillir des informations authentiques, dit que la partie méridionale de la côte de l'ouest étoit alors couverte de bois & inhabitée. Quoique cette assertion ne soit pas sans doute strictement vraie, elle montre néanmoins quelles étoient sur ce sujet les idées des Malais, de qui Beaulieu avoit pris ses informations, & prouve combien il y avoit peu de communication avec les Habitans du sud de l'île.

rampante, à tige ligneuse; ses feuilles sont d'un verd foncé, cordiformes, pointues, nullement âcres au goût, & n'ayant que fort peu ou point du tout de saveur. La fleur est petite & blanche, & le fruit pend en grappes semblables à celles du groselier, mais plus longues & moins souples. Il lui faut quatre à cinq mois pour venir à maturité. Les grains sont d'abord verds, mais ils deviennent d'un rouge éclatant, quand ils sont parfaitement mûrs; alors ils tombent, si l'on ne les cueille à temps. Comme toute la grappe ne mûrit pas à la fois, une partie des grains seroit perdue si l'on attendoit la maturité des derniers; c'est pourquoi il est nécessaire d'arracher les grappes aussitôt qu'il y a quelques grains mûrs; & il est même d'usage de les cueillir verds, lorsqu'ils ont acquis la grosseur convenable. On se sert pour cueillir le fruit de petits paniers, attachés derrière les épaules, & dans lesquels on met les grappes à mesure qu'on les arrache; lorsqu'on l'a cueilli, on l'étend sur des nattes, ou sur un terrain uni, dur & bien propre, hors du jardin. Là il se sèche bientôt, perd sa couleur, & devient noir & ridé, comme nous le voyons en Europe. Celui qui est cueilli dans le temps convenable, est moins ridé; celui qu'on arrache trop tôt, avant que le grain ait acquis le degré de fermeté requis, se réduit bientôt en poussière,

par le transport d'un lieu à l'autre. Pendant qu'il sèche, on le vanne, pour le bien nétoyer. Mais comme malgré cette opération, il se trouve encore des grains légers, & que le planteur n'en veut perdre que le moins possible, il faut encore quand on le pèse, le trier avec les machines propres à cela. La manière ordinaire d'éprouver sa bonté, est de le frotter rudement entre les deux mains; si ce frottement ne produit sur le grain aucun effet, le poivre est bon; mais s'il a été cueilli trop tôt, ou si on l'a laissé trop long-temps sur la terre, par un temps humide, il se réduit presque tout en poussière. Le poivre qu'on a ramassé de terre, où il étoit tombé de la plante par excès de maturité, se connoît facilement parce qu'il est privé de son enveloppe. Dans cet état c'est une espèce inférieure de poivre blanc.

Culture du Poivre.

Dans la culture du poivre, la première chose qui mérite attention, & de laquelle en effet dépend tout le reste, c'est le choix d'un terrain convenable. Les essais qui ont été faits jusqu'ici par les Européens, ne l'ont pas été avec assez de soins pour qu'on puisse déterminer quel est le sol qui lui est le plus favorable; mais il paroît qu'il vient également bien dans tous les terrains dont la nature se trouve entre les deux extrêmes, du sable, qui règne dans les basses terres près des côtes, & de l'argile jaune & stérile, dont est for-

mée la plus grande partie des terrains élevés, qui avoisinent plus ou moins les montagnes. En général l'argile, à plus ou moins de profondeur, fait la base même des meilleurs sols; mais quand un terrain est révêtu d'une couche de terreau épaisse d'un pied, il est suffisamment fertile pour la culture du poivre. Les terrains unis, qui sont le long des rivières, s'ils ne sont pas assez bas pour être inondés, ou même si l'eau ne les couvre pas au-delà d'un jour, sont en général préférables, soit pour la fertilité, soit pour la facilité du transport. Les terrains en pente, à moins qu'ils ne soient d'une pente fort douce, doivent être évités, parce que le terreau, détaché par les labours, est facilement emporté par les pluies. Cependant les plaines mêmes, quand elles ne sont couvertes que de gramen, ne sont pas trop favorables, sans le secours de la charrue & des engrais, leur exposition au soleil épuisant la source de leur fertilité. Je ne puis dire jusqu'à quel point on pourroit augmenter le produit du poivre par les moyens que fournit l'agriculture; mais je crains bien que, vu l'indolence naturelle des Habitans, & leur aversion pour cette culture, qui vient en grande partie du peu de profit qu'ils en retirent, on ne puisse jamais les engager à y donner plus de soins qu'ils n'ont fait jusqu'à présent. Le planteur donc, se confiant plus sur

la qualité naturelle du ſol, que ſur aucune amélioration qu'il puiſſe recevoir par ſon travail, n'en trouve aucun plus propre à ſon deſſein, que celui qui eſt couvert d'anciens arbres, dont le tronc & les feuilles, en ſe pourriſſant, lui aſſurent une fertilité ſupérieure à celle que pourroit attendre de tout autre terrain un peuple dont l'agriculture eſt encore dans ſon enfance. En général les plus induſtrieux parmi eux choiſiſſent un pareil terrain pour leurs *laddangs*, ou plantations de riz; & quoique les travaux qu'il exige ſoient conſidérables, & qu'il ne ſoit pas à préſumer qu'une première plantation l'épuiſe, rarement ils en font une ſeconde dans le même terrain. Séduits par la certitude d'une abondante récolte, & ayant des terres preſqu'à volonté, ils recommencent leurs travaux annuellement, & abandonnent les plantations de l'année précédente. Néanmoins ces terrains abandonnés ſont ſouvent très-propres à la culture du poivre; & dans l'eſpace de trois ou quatre ans, on les voit ordinairement couverts de jeunes poivriers auſſi beaux qu'aucun autre qu'on puiſſe trouver. En un mot lorſque la variété des ſituations permet de faire un choix, on donne la préférence au terrain uni, médiocrement élevé, couvert de bois, auſſi près qu'il eſt poſſible des rivières ou ruiſſeaux, & dont la ſurface eſt revêtue d'une

bonne couche de terreau noir. On l'essarte de même que pour les *laddangs*, en commençant par couper le taillis, qu'on laisse sècher pendant quelques jours, avant d'abattre les grands arbres. Quand tout est parfaitement sec, & après quelques jours de beau temps, on y met le feu; & si l'incendie opère bien, il n'est pas besoin d'autre chose.

Alors on divise le terrain du jardin (on appelle ainsi les champs où l'on plante le poivre) en quarrés réguliers de six pieds, ou de cinq *covits* Malais, qui est la distance d'un plant à l'autre, & dont il y a ordinairment mille dans chaque jardin. Ensuite on plante les *chinkareens* qui doivent servir comme d'échalas aux branches des poivriers, de même que les Romains plantoient des ormes pour soutenir leurs vignes. Ce sont des bourgeons d'un arbre de ce nom, mis en terre plusieurs mois avant le poivre, afin que leur tige soit assez forte pour supporter la plante quand elle vient à s'entortiller autour d'elle. Quelquefois on prend les *chinkareens* de six pieds de long, & alors on plante le poivre dans le le même temps, ou aussitôt qu'on présume que les *chinkareens* ont pris racine; mais les principales objections qu'on fait contre cette méthode sont, que dans cet état ils périssent facilement, & qu'il faut les renouveller, au préjudice

du jardin; que leurs tiges ne sont pas aussi vigoureuses que celles des bourgeons; & qu'elles croissent souvent tortues. Ce qui rend le *chinkareen* très-propre à cet usage, c'est la facilité & la rapidité de sa végétation, & les petits piquans ou épines dont il est armé, qui mettent sa plante en état d'y adhérer plus fortement. Quelques-uns à la vérité préfèrent le *chinkareen* amer, dont la fleur est d'un rouge tirant sur le brun, quoiqu'il soit sans épines, à celui à fleurs blanches qui en a, parce que l'Eléphant, qui fait souvent des ravages dans les jardins, évite le premier à cause de son goût désagréable, tandis que les épines de l'autre ne l'empêchent pas de le dévorer. Celui-ci néanmoins est plus généralement en usage.

Quand le *chinkareen* est demeuré quelques mois en terre, on choisit le jet le plus beau & le plus droit qu'on réserve, & on élague tout le reste; & quand ce jet passe la hauteur de deux, & au plus de deux brasses & demi, on le taille, parce qu'il ne doit pas être plus long.

On a souvent pensé que le *chinkareen* devoit nuire considérablement au poivrier, & lui enlever une partie de la sève destinée à le nourrir, en épuisant la terre. C'est d'après cette idée, que dans d'autres îles orientales, & particulièrement à Borneo, on le soutient avec des perches qui

ne végètent pas, comme ſont les houblons en Angleterre. Cependant je ne vois point que la méthode de Sumatra ſoit auſſi déſavantageuſe qu'elle peut le paroître. Comme le poivrier ſubſiſte pluſieurs années, tandis que les perches expoſées au ſoleil & à la pluie, & ſupportant un poids conſidérable, ne peuvent guère aller au-delà de deux ſaiſons, il faut néceſſairement renouveller ces dernières, & ces changemens fréquens, malgré les plus grands ſoins, doivent nuire aux plants, & ſouvent même les détruire. D'ailleurs, les branches du *chinkareen*, fourniſſant aux plants un abri favorable contre la violence des rayons du ſoleil; cet avantage, qui pendant la mouſſon sèche eſt de la plus grande importance, doit bien contrebalancer le mal que peuvent faire ſes racines; ſans inſiſter ſur l'opinion d'un Auteur célèbre; que les arbres, agiſſant comme des ſiphons, puiſent dans l'air & tranſmettent à la terre le principe végétatif, autant qu'il en faut pour leur entretien. Je ne crois pas qu'on ait remarqué que les terres couvertes de grands arbres ou autres plantes vivaces en ſoient beaucoup appauvries; ce qui peut-être arrive à celles ſur leſquelles croiſſent des plantes annuelles. Cependant je ne prétends pas décider ſur ce point.

On plante les *chinkareens* à une braſſe ou une

brasse & un quart de distance l'un de l'autre, afin qu'ils ne se nuisent pas mutuellement, & qu'ils ne privent pas trop les poivriers de l'air. On élague soigneusement la tige, & on taille le sommet de manière qu'il puisse s'étendre, afin de fournir plus d'ombrage. Le temps propre à cette opération, est pendant les mois pluvieux de Novembre, Décembre & Janvier; car outre que les branches poussent de nouveau vers la saison sèche, les plants, par ce moyen, ne sont pas exposés à l'effet nuisible de l'eau qui dégouteroit de ces branches. Les planteurs ont grand soin d'écarter de leurs jardins les mauvaises herbes, qui étoufferoient bientôt les plants. Ils se servent pour cela du *prang*, ou serpe, & de la houe, ayant soin de ne pas toucher aux racines du poivrier: néanmoins dans les mois de Juin, Juillet & Août, ils laissent croître le *lallang*, ou long gramen, parce qu'il garantit la terre de la violente chaleur du soleil, & qu'il empêche l'évaporation trop prompte de la rosée, qui est alors très-abondante; ce qui facilite beaucoup la végétation des jeunes plants, & de ceux qui sont nouvellement *renversés*.

Les plants de poivre se prennent des rejets qui rampent sur la terre, au pied des vieux poivriers; & comme ils prennent racine de presque tous les nœuds ou jointures, & sortent perpendiculairement

diculairement, un seul nœud, dans cet état, suffit pour la propagation. Il exige d'abord quelque secours pour gagner le *chinkareen*; mais bientôt il s'y attache fortement par le moyen des jets qui sortent des nœuds de sa tige & de ses branches.

On plante toujours deux poivriers au pied d'un *chinkareen*. On les laisse croître pendant trois ans, sans en prendre presqu'aucun soin. Durant cet intervalle ils parviennent, selon que le sol est plus ou moins fertile, à la hauteur de huit, à douze pieds, & commencent à porter du fruit. C'est alors que l'on fait l'opération du *renversement*, pour laquelle il faut un temps un peu pluvieux. Voici en quoi elle consiste. On coupe les poivriers à trois pieds de terre, & après les avoir détachés de leur appui, on les enfonce dans la terre, de manière que le bout de la tige restante revient sur les racines, étant couchée horizontalement, & formant une espèce de cercle. Ces bouts prenant racine, donnent une nouvelle vigueur aux plantes, qui portent abondamment la saison d'après; au lieu que, si on les laissoit croître naturellement, elles s'épuiseroient en feuilles, & ne produiroient que peu de fruit. Ce renversement se fait lorsque les grappes commencent à mûrir; & l'on doit avoir la plus grande attention à saisir le temps con-

venable; car si l'on s'y prend trop tôt, les poivriers ne portent pas quelquefois de trois années, comme les jeunes plants; & d'un autre côté, la récolte est retardée, si l'on ne les renverse qu'après que le fruit est cueilli; ce que le Planteur fait quelquefois, tenté par l'appât du présent, au détriment des récoltes futures. Il n'importe point que le poivrier ait plusieurs tiges, dans les trois premières années; mais après qu'il a été renversé, on n'en laisse croître que deux, ou même qu'une, si elle est forte, laquelle s'attache au *chinkareen*; un plus grand nombre seroit superflu, & ne serviroit qu'à affoiblir la plante. Les autres néanmoins peuvent être avantageusement employées, en les coupant à la racine dans l'opération du renversement, & en les transplantant, soit au pied des *chinkareens* dont les plants de poivre ont péri, soit à d'autres qui sont en réserve. On peut planter tout un jardin en même-temps avec ces rejetons, & la tige ainsi transplantée porte aussitôt, & presqu'autant que celle dont elle a été prise. Les *chinkareens* destinés à les recevoir doivent parconséquent être grands à proportion. Quand on peut se procurer en abondance des plants ou rejetons de cette espèce, c'est-à dire des poivriers renversés, & auxquels on donne le nom de *lado angore*, on les plante quelquefois dans toute leur grandeur, à deux

brasses de distance l'un de l'autre; & de cette manière, on peut en avoir du fruit, au plus tard, à la seconde saison. Les jets qui croissent de tous les côtés du poivrier sont arrachés, aussi bien que ceux qui rampent sur la terre, à moins qu'on en ait besoin pour des plants; & si le sommet est trop touffu, on le taille.

Outre cette méthode du renversement dont je viens de parler, il y en a une autre que les Planteurs mettent quelquefois en usage; la voici. Lorsque le poivrier est coupé, ainsi que je l'ai dit, on ne renverse pas la tige mère, mais seulement deux ou trois des plus beaux rejetons qu'on laisse croître à quelque distance de celle-ci, & qu'on ramène ensuite au même *chinkareen*. De cette manière la plante attire plus de sucs nourriciers. Quelquefois on laisse croître les poivriers sans les renverser du tout; mais comme on suppose, & sans doute avec raison, que la récolte en souffre considérablement, il y a des ordres très-stricts de suivre les méthodes dont j'ai parlé.

Quand les poivriers plantés au pied de quelque *chinkareen* viennent à manquer ou à périr, au lieu de les remplacer par de nouveaux plants, on y conduit ordinairement un des rejetons d'un poivrier voisin, qu'on fait passer dans la terre, & on le laisse croître ainsi. Souvent ce rejeton

eſt conduit à douze ou quatorze pieds de diſtance de la ſouche mère.

La méthode de renverſer les poivriers, qui paroît très-ſingulière, & qui contribue certainement à la durée auſſi bien qu'à la force des plants, peut cependant n'être regardée que comme une eſpèce de tranſplantation. Les Cultivateurs Européens, obſervant que les plants meurent ſouvent, lorſqu'on les laiſſe dans la même place où on les avoit d'abord plantés, ont trouvé qu'il eſt utile de les tranſplanter ailleurs, lorſqu'ils ſont parvenus à un certain point de végétation. Les Sumatranois obſervant la même choſe, ont eu recours à-peu-près au même moyen; mais ils l'ont rempli d'une manière différente, & peut-être plus avantageuſe. Il eſt bon d'obſerver qu'on a tenté de propager le poivrier par des boutures appelées *charrang*, au lieu de ſuivre la méthode ordinaire, ce qui a paru d'abord prometrre un grand ſuccès; mais on a trouvé que les pieds qui en provenoient ne portoient pas pendant autant d'années que les autres: ce qui a été une puiſſante raiſon pour diſcontinuer les eſſais.

Les poivriers, comme je l'ai déjà obſervé, commencent à porter la troiſième année; mais la récolte eſt retardée pour un, ou même deux ans, par l'opération du renverſement. Elle augmen-

te dès-lors jusqu'à la septième ou huitième année, époque où les poivriers sont estimés dans leur vigueur; elle se maintient dans cet état, selon la bonté du sol, pendant deux à trois ans; alors elle diminue, jusqu'à entière extinction. Quelques pieds ont porté jusqu'à vingt ans, mais ces exemples sont très-rares.

Un homme & une femme, s'ils sont industrieux, peuvent avoir soin d'un jardin composé de mille ceps, & cultiver en outre autant de riz qu'il leur en faut pour leur subsistance; un homme même un peu actif peut le faire tout seul. Pour alléger sa tâche, il fait ordinairement une récolte de riz dans le jardin, la première saison; ce qui peut se faire sans inconvénient. Quand le terrain est essarté, avant de semer le *paddee*, il plante les *chinkareens* courts, qui sont propres à recevoir les plants, lorsque la moisson est faite & que la paille est enlevée. En réunissant ainsi les objets de sa culture, le Planteur peut avoir un jardin formé sans autre peine, pendant une saison, que le travail nécessaire pour faire produire à la terre de quoi nourrir sa famille.

Les poivriers sont plantés en lignes uniformes, parallèles & à angles droits l'une à l'égard de l'autre. Leur aspect est très-agréable, & devient plus frappant encore par le contraste des scènes sauvages que la nature présente de tous côtés.

Dans les Pays bien cultivés, tel que l'Angleterre, où les propriétés de terres sont toutes bornées & coupées par des murs & des haies, nous tâchons de donner à nos jardins le charme de la variété & de la nouveauté, en imitant l'aspect sauvage de la nature par des irrégularités étudiées. Les promenades en labyrinthe, les bois suspendus, les rochers escarpés, les chutes d'eau, sont maintenant regardés comme des beautés, & les allées majestueuses, les canaux, & les plaines entourées de bois, de nos ancêtres qui présentoient des beautés de contraste, dans les siècles grossiers, sont bannis de nos jardins. Cette différence de goût n'est pas simplement l'effet du caprice, ni entièrement celui du rafinement, mais elle résulte du changement des circonstances. Un homme qui entreprendroit d'introduire à Sumatra la manière moderne, ou irrégulière, de disposer les champs, n'attireroit pas beaucoup l'attention, parce que les scènes sauvages que la nature offriroit de tout côté, éclipseroient sans doute ses ouvrages. Mais si au contraire il pouvoit élever, au milieu de ces magnifiques déserts, un de ces antiques parterres, avec ses canaux & ses fontaines, dont il a appris à mépriser la symmétrie, son ouvrage exciteroit certainement l'admiration, & feroit les délices des Insulaires. Un jardin de poivre cultivé en Angleterre, ne seroit

pas regardé comme un objet d'une grande beauté, & l'on y trouveroit sur-tout à blâmer son uniformité; cependant je ne suis jamais entré dans aucun des jardins de Sumatra, après avoir marché plusieurs milles à travers les bois, comme c'est l'ordinaire, sans être vivement affecté d'une sensation délicieuse. Peut-être la simple vue de l'industrie humaine, dont il est si rare de jouir dans cette île, contribuoit à cette sensation, en éveillant ces sentimens que la Nature nous a inspirés, & qui embrâsent nos cœurs à l'aspect de tout ce qui annonce le bonheur de nos semblables.

Une fois l'an les Employés de la Compagnie, qui résident dans les divers établissemens, au voisinage desquels le poivre est cultivé, font la visite de toutes les plantations. Ils comptent le nombre des poivriers de chaque jardin; examinent soigneusement leur état & leur qualité; donnent des ordres, lorsqu'il est nécessaire, pour qu'on y donne plus de soin, poor qu'on en fournisse la quantité stipulée, pour les renouveller, ou les planter dans un meilleur sol; & distribuent des récompenses ou des punitions aux Planteurs, selon leur industrie ou leur négligence. Ils prennent note de tout ce qu'ils ont vu & fait dans le livre d'inspection, qui, outre qu'il offre l'état présent des choses au Chef du Pays, au Gouverneur & au Conseil, auxquels on en envoie copie,

sert encore de guide pour la visite de l'année suivante. Il est divisé en plusieurs colonnes, dans lesquelles on écrit le nom du Village; celui des Planteurs; le nombre des chinkareens plantés; le nombre des poivriers nouvellement plantés; des jeunes qui ne portent pas encore, qui forment trois classes ou années; des jeunes qui portent, trois classes; des poivriers dans leur force; de ceux dans leur déclin; de ceux qui sont vieux, mais qui portent encore; enfin la quantité de poivre reçue pendant l'année. On y laisse un espace en blanc pour y placer des remarques selon l'occasion, & à la fin on ajoute un tableau de comparaison du total de chaque colonne pour tout le district ou résidence, & de ceux de l'année précédente. On conçoit que ce travail ne se fait pas sans beaucoup de peine, sans parler de la fatigue des courses, qui, par la nature du Pays, doivent nécessairement se faire à pied, dans un climat peu favorable à de semblables excursions. Ce voyage en quelques endroits ne prend pas moins d'un mois, & souvent exige un bien plus long temps.

Les Habitans, par les contrats passés entre les Chefs & la Compagnie, sont obligés de planter un certain nombre de poivriers; chaque famille mille, & chaque jeune homme non marié cinq cens; & afin de maintenir toujours la même quan-

tité de poivre, aussitôt que les jardins parviennent à leur état de vigueur, ils sont tenus d'en préparer d'autres, afin que ceux-ci puissent porter lorsque les premiers sont épuisés; mais comme on peut rarement les y forcer, jusqu'à ce que le déclin soit évident, & que les jeunes jardins sont exposés à divers accidens, dont sont exempts les anciens, il arrive souvent que la récolte est incomplète, & que le produit annuel de chaque district, varie & est plus ou moins considérable, à proportion de la quantité des pieds qui portent. De plus grands détails sur ce sujet ne seroient ni utiles, ni agréables à la plupart des lecteurs, qui néanmoins seront surpris d'apprendre que la culture du poivre, qui, à peine est un art, tant elle paroît peu exiger de connoissance, est néanmoins une science très-difficile. Des hommes très-instruits ont fait sur ce sujet les plus profondes recherches, à l'occasion des plaintes faites par les directeurs de la Compagnie à ses Employés, sur leur négligence supposée, lorsque la quantité de poivre étoit moindre que les années précédentes. Pour prévenir de pareils reproches, les personnes chargées de ce travail se virent obligées de faire la plus sérieuse attention sur cet objet, de rechercher les causes de cette variation, & d'établir des principes généraux de calcul, pour déterminer en tout

temps le futur produit des diverses résidences. Mais pour cela il faut connoître le produit moyen d'un nombre déterminé de poivriers, & le nombre moyen auquel ce produit doit s'appliquer, deux choses qui ne peuvent être fixées que par l'inspection même du sujet, & par une évaluation exacte. On ne peut établir des principes généraux d'après des exemples particuliers. Ce n'est pas sur le produit d'une plantation particulière dans un état particulier de rapport, & dans une saison particulière, qu'on doit établir un calcul de cette nature; mais sur le produit moyen de toutes les classes de poivriers en rapport, fondé sur l'expérience de plusieurs années. Ainsi à l'égard du nombre moyen de poivriers supposés existans dans une résidence pour une année à venir, auquel doit être appliqué le produit moyen d'un certain nombre de pieds, de mille par exemple, on ne doit pas compter rigoureusement pour l'année suivante, sur tous les jeunes poivriers actuellement existans, de la première, seconde, & troisième années; mais on doit faire une judicieuse déduction, fondée sur l'expérience, pour les accidens auxquels ils sont exposés, malgré les plus grands soins d'un Résident. Quelques-uns en effet périssent par la négligence ou la mort du propriétaire; d'autres sont détruits par les inondations; d'autres par les

éléphans & les bisons sauvages, ou les mauvais temps; & d'après ces diverses considérations, le nombre en doit être considérablement diminué, à l'époque où ils commencent à porter. Un autre objet important qui mérite considération, c'est la comparaison de l'état d'une résidence dans une période particulière, avec celui qui peut à juste titre être considéré comme son état moyen. Il doit exister une proportion déterminée entre un nombre de poivriers portans, & le nombre de jeunes plants qui sont nécessaires pour remplacer ceux qui meurent. Elle est fondée en général sur la durée du temps qui précéde l'époque où ils commencent à porter, & de celui pendant lequel ils portent. Si cette proportion vient à être dérangée en quelque temps que ce soit, le produit doit nécessairement varier. Ainsi, si le nombre des poivriers qui portent excède leur juste proportion au nombre total, le produit doit ètte alors considéré comme au-dessus du moyen, & on peut prédire avec certitude une diminution pour les années suivantes, & *vice versâ*. Si donc cette proportion peut être connue, & l'état de la population d'une résidence fixé, il est facile de déterminer le vrai nombre moyen des poivriers portans dans cette résidence.

Il y a, conformément au livre d'inspection, onze classes de poivriers, chacune avancée d'une

année. De ces onze classes, six sont en rapport, & cinq jeunes. Si donc les jardins n'étoient pas exposés à des accidens, mais passoient d'une classe à l'autre sans diminuer, la vraie proportion des poivriers portans seroit aux jeunes comme six est à cinq, ou au total, comme six est à onze. Mais les divers accidens dont j'ai parlé doivent réduire cette proportion; tandis que d'un autre côté, si l'un des jardins continuoit de passer plus long-temps qu'il ne faudroit par toutes les classes dans le livre d'inspection, ou restoit plus d'une année dans son état de vigueur, la proportion se trouveroit augmentée. Ce n'est donc que par l'expérience, & en comparant l'état d'une résidence dans ses diverses périodes, qu'on peut déterminer la vraie proportion moyenne. Pour y parvenir, un Employé de la Compagnie, (1) plein de connoissances & de talens, à qui je dois presque tout ce que je viens de dire sur ce sujet, dressa en 1777 un tableau général de comparaison de la résidence de Manna, d'après les livres d'inspection des douze années précédentes, avec le produit de chaque année. D'après cet état il fut reconnu que la proportion des poivriers en rapport au nombre total, dans ce dis-

(1) M. John Crisp.

trict, n'avoit été que comme 5 à 11, au lieu de 6 à 11, qui feroit la proportion s'il n'y avoit point d'accident ; & de plus, qu'en appliquant tout le produit des douze années au nombre total des poivriers en rapport pendant cet espace de temps, le produit de mille poivriers, avoit été de quatre cens cinquante-trois livres pesant, qui doit par conséquent être regardé comme le produit moyen de cette résidence. Le même principe de calcul étant appliqué aux autres résidences, on vit que le produit moyen annuel de mille poivriers, parmi tous ceux en rapport, pris collectivement dans le district, d'après l'expérience de douze années, étoit de quatre cens quatre livres. Il résulta également de son travail que le produit moyen annuel des établissemens de la Compagnie sur la côte occidentale de Sumatra, doit être évalué à douze cens tonneaux de seize cens livres pesant; ce qui est confirmé par la vérification des recettes effectives pendant un grand nombre d'années.

En voilà assez pour donner une idée de la culture du poivre considérée comme une science. Il n'entre pas dans mon plan de discuter jusqu'à quel point ce produit répond aux vues que se propose la Compagnie en soutenant ces établissemens, à considérer la chose du côté du Commerce, quoiqu'il y eût beaucoup à dire sur ce

fujet. C'eft l'Hiftoire de l'île & de fes Habitans; & non des intérêts des Européens, que j'ai deffein d'offrir au Public.

Les Naturels diftinguent trois efpèces de poivres, qui portent différens noms dans différens lieux. A Laye, dans le pays des Rejangs, on les appelle *lado cawoor*, *lado manna*, & *lado jambee*, des lieux où chaque efpèce eft fuppofée venir plus abondamment, ou d'où il y a d'abord été apporté. Le *lado cawoor*, ou poivre de Lampoon, eft la plus grande efpèce, & porte des feuilles & des fruits plus gros que les autres; il eft plus lent à parvenir à fa perfection que le fecond, mais il fubfifte plus long-temps. La feuille & le fruit du *lado manna* font un peu plus petits, & il a cela de particulier qu'il porte promptement & en grande quantité, mais rarement au-delà de trois à quatre ans. Le *jambee*, qui eft avec raifon tombé en difcrédit, a la feuille & le fruit très-petits; ne s'attache que difficilement aux *chinkareens*, & fubfifte fort peu de temps. En quelques endroits de la partie méridionale, on n'en diftingue que deux efpèces, le *lado foodool*, & le *lado jambee*. Le *lado fooloor*, & le *lado angore* ne font pas des efpèces; le premier défigne les jeunes plants pris aux pieds des vieux poivriers, & l'autre, ceux qu'on coupe dans l'opération du renverfement.

Le poivre blanc se fait en enlevant la peau qui recouvre le grain mûr & parfait. On a cru pendant plusieurs siècles en Europe que c'étoit une espèce particulière, & qu'il avoit des qualités supérieures au poivre commun; c'est d'après cette prévention qu'il se vendit pendant quelque temps, dans les marchés de l'Inde, le triple du noir: mais il perdit cet avantage aussi-tôt qu'on sut que tout le secret consistoit dans l'art de blanchir le poivre commun. Pour cela on le laisse tremper dans l'eau pendant environ quinze jours, dans des fosses creusées exprès sur les bords des rivières, & quelquefois dans des marais & des étangs, jusqu'à ce que, venant à s'enfler, il brise son enveloppe, dont on le sépare alors soigneusement, en le faisant sécher au soleil & en le frottant entre les mains. On a long-temps disputé, & il n'est pas encore décidé à quelle sorte on doit donner la préférence. Le poivre blanc a l'avantage de ne pouvoir être fait que des plus beaux & des meilleurs grains, pris dans la plus parfaite maturité; mais d'un autre côté on objecte qu'il doit perdre beaucoup de sa force, en macerant dans l'eau le temps convenable pour le dépouiller, & que la peau extérieure qu'il perd par ce procédé, a une saveur particulière différente de celle du grain, & qui, quoique moins piquante, est plus aromatique. Le poivre blanc Poivre blanc.

coûte à la Compagnie environ le triple du noir, parce qu'elle a voulu engager les Planteurs à cesser de le vendre ailleurs, comme ils avoient fait jusqu'alors; mais ayant été vendu en Europe, il y a quelques années au même prix, & une année, je crois, à un prix inférieur, on envoya des ordres pour qu'il n'en fût plus fait qu'une petite quantité.

Saisons du poivre.

La saison du poivre, aussi bien que celle de beaucoup d'autres fruits à Sumatra, est sujete à de grandes variations, occasionnées peut-être par l'irrégularité des moussons, qui n'y sont pas aussi strictement périodiques, que dans la partie occidentale de l'Inde. Généralement parlant néanmoins le poivrier donne deux récoltes par an; l'une appelée la grande récolte, *poopool augoong*, vers le mois de Septembre, & l'autre, la petite ou la demi-récolte, *boca lello*, vers le mois de Mars. Quelquefois dans des districts particuliers, les Planteurs sont occupés toute l'année à le recueillir en petites quantités, la fleur & le fruit mûr paroissant ensemble sur le même pied, tandis que dans d'autres, le produit est cette année borné à une seule récolte. Dans la résidence de Laye, la principale récolte, en 1766, fut faite entre les mois de Février & de Mai; en 1767 & 1768, vers Septembre & Octobre; en 1778, entre Juin & Août, & pendant les quatre années suivantes, elle s'est faite

fait rarement plus tard que Novembre & Décembre. Les longues sécheresses qui règnent quelquefois, arrêtent la végétation des poivriers, & retardent la récolte. C'est ce qu'on éprouva surtout en 1775, où pendant près de huit mois, à peine il tomba quelques ondées pour humecter la terre. Les poivriers furent dépouillés de leur feuillage; plusieurs jardins périrent, & l'on s'attendoit à une destruction générale. Mais cette calamité apparente fut suivie d'une circonstance imprévue, quoiqu'analogue aux opérations ordinaires de la Nature dans ce climat. Quand les Naturels veulent forcer un arbre qui est en retard, à produire du fruit, ils le dépouillent de ses feuilles; & par ce moyen les sucs nourriciers sont réservés uniquement pour cet important usage, & les fleurs se montrent bien-tôt en abondance. Un pareil effet eut lieu alors dans les jardins de poivre, par les suites de la sécheresse. Les poivriers, aussi-tôt que les pluies commencèrent à tomber, poussèrent des fleurs avec une profusion inconnue jusqu'alors; les vieux jardins qui avoient été stériles pendant deux ou trois ans, commencèrent à porter; & en conséquence la récolte de 1776 & de 1777 surpassa de beaucoup celle de plusieurs années précédentes.

C'est ordinairement par eau qu'on transporte le poivre à la côte, sur des radeaux, *rackee*,

compofés de troncs d'arbres; mais plus communément de grands bambous, avec une efpèce de plateforme du même bois fendu, pour y tenir le poivre à fec. On les gouverne, dans les rivières les plus rapides, par le moyen d'un gouvernail, ou plutôt d'une efpèce de large rame, fixée dans un croc, à chaque extrêmité du radeau. Ceux qui gouvernent font obligés de faire tous leurs efforts, fur-tout dans les endroits où il y a des chutes d'eau confidérables, & où les rivières font des coudes. Mais l'effet des rames eft fi grand, qu'ils peuvent mettre le radeau au travers de la rivière, quand ils les font agir en même temps aux deux extrêmités. Cependant malgré leur grande dextérité & leur prudence à faifir le canal, ils rencontrent fouvent des obftacles formés par de grands arbres ou des rochers, qui, par la violence du courant, renverfent & quelquefois mettent en pièces leur radeau.

C'eft une opinion généralement adoptée, que le poivre n'éprouve aucun dommage par fon immerfion dans l'eau de mer; accident qu'éprouve à-peu-près la quatrième partie de celui qu'on embarque fur la côte. Le reffac, à travers lequel on le tranfporte dans des bateaux découverts, appelés *fampans lonchore*, rend cet accident inévitable. Ces bateaux qui portent un ou deux tonneaux, étant hâlés fur le rivage & chargés,

sont ensuite poussés dans la mer, avec un petit nombre d'hommes dedans, par plusieurs hommes rassemblés pour cela, qui saisissent pour les lancer le moment de calme, ou l'intervalle d'une lame à l'autre. Un *tombongon*, ou bâtiment du pays, qui peut contenir de dix à vingt tonneaux, est à l'ancre, hors de l'embouchure de la rivière, pour recevoir la charge des *sampans*. En plusieurs endroits, où les *qualloes*, c'est-à-dire, les embouchures des rivières sont un peu praticables, les *tombongons* viennent recevoir le poivre sur la barre même; mais cette opération ne peut se faire sans de grands risques, à cause du peu de profondeur de l'eau, & de la violence du ressac. C'est ainsi que le poivre est transporté, soit dans les Magasins de la Présidence, soit sur les vaisseaux Européens qui y sont mouillés pour le recevoir.

Parmi les marchandises de l'île, le camphre mérite une attention particulière. Camphre.

Le camphre que nous appelons camphre natif, & les Malais *capoor barroos*, est une production pour laquelle Sumatra, ainsi que Borneo, ont été de tout temps célèbres. Les Arabes ont connu de bonne heure ses vertus. Les Chimistes ne sont point d'accord sur sa nature & ses propriétés; il paroît même que jusqu'à ce jour il n'est que très-imparfaitement connu. Je ne déciderai point si

c'eſt une réſine ou non; quoique la propriété qu'il a d'être ſoluble dans les eſprits & non dans l'eau, ſemble devoir le faire ranger dans cette claſſe: je ne chercherai pas non plus à déterminer ſi ſes qualités, comme médicament, ſont chaudes ou froides. Je ne me propoſe que d'en rapporter ce que j'ai pu obſerver par moi-même, laiſſant à d'autres le ſoin de ſpéculer ſur ſes uſages.

L'arbre qui produit le camphre ne ſe trouve que dans les parties ſeptentrionales de l'île, où il croît ſans culture dans les bois qui ſont près des côtes; il égale en hauteur & en groſſeur les plus grands arbres de bois de charpente, ayant ſouvent plus de quinze pieds de circonférence. La feuille eſt petite, en ovale preſque rond, & terminée par une longue queue; ſes fibres ſont toutes parallèles & preſque droites. Le bois eſt très-eſtimé pour les charpentes, étant facile à travailler, droit, durable, & point ſujet à être rongé par les inſectes, principalement par le *coombang*, eſpèce d'abeille, à laquelle on donne le nom de *charpentiere*, par la faculté qu'elle a de percer le bois pour y faire ſon nid.

Le camphre étant d'une nature sèche, ne découle point de l'arbre, & ne ſe montre jamais à l'extérieur. Les Naturels, par une longue expérience, connoiſſent ſi l'arbre en contient, en le frappant avec un bâton. Dans ce cas, ils l'abat-

tent, le fendent en petites pièces avec des coins, & retirent le camphre des interstices sous la forme d'une crystallisation. Quelques-uns ont prétendu qu'il n'y a que les vieux arbres qui fournissent cette substance, & que dans les jeunes elle est sous la forme de fluide, qu'on appelle alors *meenia capoor*, ou huile de camphre ; mais je puis assurer avec certitude que c'est une erreur. La même espèce d'arbre qui fournit le camphre fluide, ne fournit pas également cette substance sèche, transparente & concrète. Ce sont deux espèces différentes, que les Naturels distinguent soigneusement. Plusieurs de ces arbres néanmoins ne donnent ni l'un ni l'autre.

Le camphre natif s'achète sur les lieux, au prix de six piastres d'Espagne la livre, ou huit piastres le *catty*, la meilleure qualité, & il se vend dans les marchés de la Chine environ douze à quinze cens piastres le *pecul*, qui est de cent cattys, ou cent trente-trois livres & un tiers. Les Commerçans distinguent ordinairement trois sortes de camphre, sous le nom de tête, ventre & pied, selon son degré de pureté & de blancheur, qui dépendent du plus ou moins d'attention qu'on a d'en séparer les particules de bois, & autres matières hétérogènes, qui s'y mêlent en le recueillant, après qu'on a fendu le bois. Quelques-uns ajoutent une quatrième sorte, d'une beauté

extraordinaire, dont quelques livres seulement sont exportées annuellement à Canton, où on les vend deux mille piastres le pecul (1).

Les Chinois préparent, dit-on, une substance factice qui ressemble au camphre natif, & qui a les mêmes vertus, par le mêlange de certains ingrédiens avec une petite quantité de camphre; & ils les vendent trente à quarante piastres le pecul aux Hollandois, qui ensuite le rafinent & le mettent dans l'état que nous le voyons dans nos boutiques, où on le vend huit schellings la livre. Il paroît surprenant qu'une substance puisse être ainsi falcifiée, & cependant avoir la ressemblance & les qualités de celle qu'elle représente, au point que les marchands puissent la revendre à cinquante pour cent de bénéfice. Mais j'ai appris d'un homme instruit, qui a long-temps résidé dans la Chine, que le camphre Chinois, ou, plus exactement, Japonois, n'est pas une substance factice, mais le véritable produit d'un arbre qui vient en abondance dans le Japon, différent de celui de Sumatra, & bien

(1) Voyez les prix courans des marchés de la Chine dans le *New and complete Guide to the Est-India Trade.* Beaulieu acheta du camphre à Sumatra en 1622, à quinze piastres d'Espagne les 28 onces; c'est à-peu-près le prix actuel.

connu de nos Botanistes sous le nom de *laurus camphora* (1) : que les Chinois ne mêlent jamais le natif, ainsi que nous l'appellons, avec celui du Japon, mais achetent le premier pour leur propre usage, au prix exorbitant rapporté ci-dessus, d'après une idée, superstitieuse sans doute, de son efficacité, & exportent le dernier comme un objet qu'ils n'estiment aucunement. C'est ainsi que nous achetons leur thé à haut prix, tandis que nous négligeons des plantes de notre propre sol qui possèdent peut-être les mêmes vertus. On sait que le camphre appelé factice s'évapore jusqu'à la dernière parcelle, & que dans toutes les périodes de son évaporation, il conserve toute sa force ; propriétés qui ne semblent pas annoncer une substance factice ou composée. Kemfer, dit qu'on le tire de la *décoction* du bois & des racines de l'arbre, coupées en petits morceaux. Le camphre natif, quoiqu'il doive sans doute être sujet à quelque diminution, à cause de sa volatilité, ne paroît pas beaucoup perdre en quantité en le gardant long-temps, comme je l'ai éprouvé moi-même. Ce que j'avois de camphre Chinois ou factice est évaporé depuis long-temps.

---

(1) On peut voir les feuilles du Camphrier du Japon, & de celui de Sumatra ou de Borneo, dans *Valentini Historia Simplicium*, p. 488. Plan. c. 7.

Je ne sais point quel avantage on donne, dans la matière médicale, au *capoor barroos*, ou camphre natif, sur ce dernier quant à l'efficacité; il est peut-être considérable, quoique certainement il ne soit point dans la proportion de cinquante à un. Mais il est probable qu'on n'en a pas encore fait des essais suffisans, parce qu'on en porte rarement en Europe, & seulement comme objet de curiosité.

L'huile de camphre, dont j'ai parlé ci-dessus, est un excellent remède domestique, & fort employé par les Sumatranois dans les entorses, les enflures & les inflammations, ses particules entrant facilement dans les pores, à cause de leur extrême subtilité. Elle n'est point manufacturée, n'éprouve aucune préparation, & quoiqu'on lui donne le nom d'huile, c'est plutôt une résine liquide & volatile, qui distille d'une espèce de camphrier, & sans aucune qualité oléagineuse. Voici la manière de la tirer. On fait une incision transversale à l'arbre, de quelques pouces de profondeur; on coupe en biaisant de haut en bas jusques à l'incision, de manière à former une superficie unie horizontale, sur laquelle on fait un creux capable de contenir environ une quarte. On met dans ce creux un morceau de roseau allumé, qui en dix minutes, agissant comme un stimulant, attire le fluide. Dans l'ef-

pace d'une nuit, la liqueur remplit le creux, qu'on vuide alors, & l'arbre continue d'en fournir, quoiqu'en moindre quantité, pendant trois nuits successives, après lesquelles il faut de nouveau employer le feu ; mais cette opération répétée quelquefois suffit pour l'épuiser. On tire d'un autre arbre, par la même méthode, une autre huile assez semblable à celle de camphre, appelée *meenia oayoo*, dont on frotte le bois exposé à l'air, pour le conserver ; bouillie avec le *dammar* (térébenthine) on s'en sert encore pour enduire les navires.

Le benjoin, *oaminyan* qu'on dit être une gomme, quoique sa solubilité dans les esprits, semble le ranger parmi les résines, est le produit d'un arbre, qui vient abondamment dans les parties septentrionales de l'île, sûr-tout dans le pays de *Batta*, & dont on trouve quelques-uns, mais en petit nombre, dans les parties méridionales, où, à cause de son infériorité, ou peut-être de l'inhabilité de ceux qui le recueillent, le peu qu'on en trouve est noir & point estimé. L'arbre ne s'élève pas fort haut, & ne sert jamais pour la charpente. Les semences sont rondes, brunes, & de la grosseur environ d'un pois. Les feuilles sont rudes, ridées, entortillées au sommet, & d'une odeur très-forte, approchant de celle de la térébenthine, & plus que la gomme même. En quelques Benjoin.

endroits, près des côtes, les Naturels cultivent de grandes plantations de cet arbre, parce que sa prompte végétation leur promet de retirer le fruit de leur travail, ce qu'ils ne pourroient espérer du camphrier ; & je ne crois pas qu'aucun d'eux soit assez prévoyant pour songer à l'avantage de sa postérité. Les semences ou noix sont semées dans les champs de riz, & n'exigent d'autre culture à mesure qu'elles poussent, que d'arracher les mauvaises herbes qui croissent autour. Lorsque le tronc a acquis six à huit pouces de diamètre, on y fait des incisions sur l'écorce, d'où découle la gomme, qu'on enlève soigneusement avec un couteau. La gomme la plus pure, qui découle la première, est blanche, molle & odorante, & on l'appelle benjoin tête, conformément à la distinction ordinaire des drogues par leurs qualités, usitée dans l'Inde. Les sortes inférieures, qui, dans cette distillation naturelle, sont plus ou moins mêlées avec les rognures, & peut-être avec d'autres sucs de l'arbre, sont moins blanches & plus dures, & sur-tout le pied, c'est-à-dire, la troisième qualité, ou le plus mauvais, qui est fort impur. L'arbre ne supporte guère au-delà de dix à douze ans ces incisions répétées. Le benjoin tête est subdivisé en tête d'Europe & tête d'Inde, dont le premier est supérieur au second, & le seul qui soit envoyé aux marchés Européens; l'autre, avec la

plus grande partie de celui dit ventre, est exporté en Arabie, dans le golphe Persique, & dans quelques lieux de l'Inde, où on le brûle, comme dans les îles Malaises, pour parfumer les maisons, chasser les insectes incommodes, & prévenir les pernicieux effets de l'air impur, ou des exhalaisons malfaisantes. On le transporte des lieux où on le recueille en *tompangs*, ou grands gâteaux couverts de nattes. Pour pouvoir mettre en caisse ceux des qualités inférieures, il faut les ramollir avec de l'eau bouillante ; quant au benjoin tête, on le rompt en morceaux, & on l'expose au soleil, qui suffit pour le ramollir. La plus grande partie de celui qu'on transporte en Angleterre, est exportée ensuite delà dans les pays Catholiques, où on le brûle comme encens dans les Eglises. Le reste est employé principalement dans la médecine, étant regardé comme un excellent expectorant & stiptique, & fait la base de ce baume si estimé, connu sous le nom de Turlington, dont les salutaires effets, sur-tout pour les plaies recentes & autres, est bien connu des Etrangers qui ne peuvent recevoir du soulagement de la Faculté, & dont je puis donner moi-même le témoignage le plus avantageux. On l'emploie encore, si je ne me trompe, dans la composition de notre emplâtre aglutinatif. Il y a lieu de regretter que ses vertus n'aient pas

encore été soigneusement examinées ; car il est fort à présumer qu'il possède des qualités aussi grandes & aussi salutaires qu'aucune autre production végétale employée dans la Matière Médicale. Je ne doute point que quelque Médecin habile, aidé du secours de la Chimie, n'élève un jour le benjoin, ainsi que le camphre, qui a été beaucoup trop, quoique moins négligé, au degré d'estime qu'ils semblent mériter. Il y a deux autres espèces de benjoin ; l'un qu'on appelle parfumé, *doolang*, à cause de l'odeur particulière qu'il exhale ; l'autre est une espèce sauvage, *roxemalla*, de peu de valeur, & qui n'est point regardé comme objet de commerce.

Le cassia, *cooleet manees*. C'est une espèce de cannellée grossière, très-connue en Europe, qui vient principalement, ainsi que le camphre & le benjoin, dans la partie septentrionale de l'île ; mais avec cette différence que ces deux derniers croissent seulement près de la côte, tandis que le cassia vient dans la partie centrale. C'est surtout dans les districts de l'intérieur de *Tappanooly*, qu'il est plus abondant, mais on en trouve aussi dans celui de *Moosee*, où la rivière *Palembang* prend naissance. Les feuilles sont longues de quatre pouces environ, plus étroites & plus pointues que celles du laurier, à la famille duquel il appartient ; d'un verd foncé, lisses &

leurs bords entiers. Les principales fibres naiſſent du pétiole. Les jeunes feuilles ſont pour la plupart rougeâtres. Les fleurs croiſſent par paquets de ſix ſur un péduncule grèle, qui s'élève de la baſe de la feuille. Elles ſont monopétales, petites, blanches, découpées en ſix parties: ſix étamines: un ſtyle: un germe qui ſe partage en trois ſegmens, & ſemblable à une coupe. L'arbre s'élève à la hauteur de cinquante à ſoixante pieds, avec des branches horizontales, preſque à fleur de terre. La racine contient, dit-on, beaucoup de camphre, qu'on pourroit obtenir en la faiſant bouillir, ou par d'autres procédés inconnus à Sumatra. Le caſſia vient ſans culture. L'écorce, qui eſt la partie en uſage, ſe prend ordinairement des arbres qui ont un pied ou dix-huit pouces de diamètre; parce qu'on aſſure que, quand ils n'ont pas encore atteint cette épaiſſeur, elle eſt ſi mince, qu'elle perd bientôt toutes ſes qualités. La différence de ſol & de ſituation influe conſidérablement ſur la bonté de l'écorce. Les arbres qui croiſſent dans un terrain élevé & pierreux ont des branches rouges, & leur écorce eſt ſupérieure à celle des arbres qui viennent ſur un ſol humide & argilleux, dont les branches ſont vertes. Un homme très-inſtruit m'a aſſuré que le caſſia de Sumatra eſt le même arbre qui fournit la vraie canelle, & que la différence apparente des deux

écorces, ne vient que du plus ou moins de soin qu'on apporte en les recueillant. Peut-être devroit-on préférer les plus jeunes branches & les plus tendres; peut-être aussi devroit-on observer plus soigneusement l'âge de l'arbre & la saison la plus favorable. Il est d'ailleurs démontré, comme je l'ai appris depuis peu, que la substance mucilagineuse qui adhère à l'intérieur de l'écorce fraîchement enlevée nuit, quand on ne l'ôte pas soigneusement, au parfum du cassia, & le rend inférieur à cet égard à la cannelle. Je sais que des Marchands Hollandois en ont acheté dans nos Marchés de l'Inde, où on le vend quelquefois à très-bas prix, & l'ont importé en Espagne, où ils l'ont vendu comme de la cannelle, embalé dans des caisses qu'ils avoient emportées de Ceylan, pleines de ce dernier article.

Rattan. Le rattan, *rotan* (espèce de roseau très-dur), fournit annuellement plusieurs cargaisons considérables ; il vient surtout de la partie Orientale de l'île, où les Hollandois l'achètent pour l'envoyer en Europe, & les Marchands du Pays, pour les parties Occidentales de l'Inde. On trouve aussi dans les ports du détroit de *Malacca* diverses espèces de cannes.

Coton. Dans presque toutes les parties de l'île on cultive deux espèces de coton, l'annuel, *gossipium herbaceum*, & le coton arbrisseau, *gossi-*

pium arboreum. Le coton fourni par l'une & l'autre espèce, paroît être d'une excellente qualité, & pourroit, avec des encouragemens, être recueilli en assez grande quantité ; mais les Naturels n'en cultivent qu'autant qu'il leur en faut pour leurs propres manufactures. Le coton de soie, *bombax ceiba*, se trouve aussi dans tous les Villages. C'est une des plus belles productions que la Nature offre à l'industrie de l'homme. Il est fort supérieur à la soie pour la finesse, le lustre & la souplesse ; mais comme le duvet est très-court, & le fil cassant, on ne croit pas qu'il soit propre au devidoir & au métier, & l'on ne s'en sert que pour remplir des oreillers & des matelas. Peut-être qu'il n'a pas subi encore toutes les épreuves suffisantes dans les mains de nos habiles Artistes, & que nous le pourrons voir un jour employé plus utilement. Il est renfermé dans une capsule longue de quatre à six pouces, qui s'ouvre quand il est mûr. Les semences ressemblent entièrement au poivre noir, mais n'ont aucun goût. L'arbre est remarquable par ses branches très-droites & horisontales, qui sont toujours par trois, & forment des angles égaux, à la même hauteur ; les rameaux sont également droits ; & les branches observent dans leurs diverses gradations la même régularité jusqu'au sommet. Quelques Voya-

geurs lui ont donné le nom d'Arbre à parasol; mais cette espèce de table appelée guéridon en offre une représentation bien plus juste.

Betel. Le *penang* ou bétel est un article considérable de trafic; on l'exporte principalement d'Acheen à la Côte de Coromandel ou Telinga.

Caffé. On plante par-tout le cafeyer, mais le fruit qui en est produit n'est pas d'une excellente qualité, ce qui probablement ne doit être attribué qu'à la mauvaise culture. Les plants sont trop près l'un de l'autre, & si ombragés par d'autres arbres, que le soleil ne peut jamais pénétrer jusqu'au fruit; c'est pourquoi les sucs ne sont pas bien élaborés, & le fruit qui est assez gros, n'acquiert pas la saveur convenable. Ajouter à cela que le fruit est cueilli lorsqu'il est encore rouge, c'est-à-dire, avant qu'il soit parvenu au vrai point de maturité auquel les Arabes le laissent toujours venir, regardant cela comme essentiel à la bonté du café. Comme l'arbre est de la même espèce que celui qu'on cultive en Arabie, il n'est pas douteux qu'avec les soins convenables, on ne pût lui faire porter un café égal, ou peut-être supérieur, à celui qu'on importe des Indes Occidentales, quoique probablement il ne pût jamais atteindre à la perfection du café de Moka, à cause des pluies abondantes qui tombent à Sumatra.

Le *dammar* est une espèce de térébenthine, employée aux mêmes usages que cette résine & la poix. Elle est exportée en grande quantité au Bengale & ailleurs. Elle transude, ou plutôt découle spontanément des arbres en si grande abondance, qu'il n'est nul besoin de faire des incisions. Les Naturels la ramassent sur la terre où elle tombe, ou sur les bords des baies & des rivières où elle est apportée par les eaux. Elle pend par gros morceaux aux branches de l'arbre qui la produit ; là, s'endurcissant par le contact de l'air, elle devient fragile, & est détachée par le premier vent un peu fort. Quand il y en a une certaine quantité tombée des arbres dans un lieu, on croiroit voir un rocher, & c'est de-là, ou plus probablement de sa dureté, qu'on lui a donné le nom de dammar *battoo*. Il y en a une autre espèce appelée dammar *cruyen*, produite par un arbre du même nom, qui croît dans le Lampoon, & dont le bois est blanc & poreux. Elle diffère de la première espèce, en ce qu'elle est lisse & blanchâtre, ressemblant un peu à la potée, dont elle a la consistance. Elle est fort estimée comme brai pour enduire le corps des vaisseaux : pour cela on la mêle avec un peu de l'autre espèce, qui lui donne plus de fermeté, & dont elle corrige la fragilité. Les Naturels ne la font point bouillir ; mais ils Térébenthine.

la pétrissent ou la frottent entre leurs mains; pratique qui doit sans doute son origine à leur indolence, à moins que l'expérience ne leur ait appris qu'en la faisant bouillir sans huile, elle durcit. Pour l'avoir, on fait une incision à l'arbre.

Gomme. Il y a une gomme produite abondamment par un arbre appelée *paty*, laquelle ressemble beaucoup à la gomme arabique, & comme l'une & l'autre sont le produit d'un arbre appartenant au même genre, il est vraisemblable que celle-ci peut servir aux mêmes usages que la gomme arabique. Il y a une autre espèce de gomme que j'ai vue en petite quantité, appelée *ampallou*; je crois que c'est la gomme *laque*, à laquelle elle ressemble pour la dureté & la couleur.

Bois. Les forêts renferment une grande variété de bois excellens, qui, quoiqu'ils ne soient pas regardés par les Naturels comme objets de commerce, sont cependant employés comme tels dans d'autres Pays, & pourroient devenir un article très-avantageux, si on s'en occupoit sérieusement.

Ebène. L'arbre d'ébène, *jooar*, y est dans la plus grande abondance, ainsi que le *cayoo gaddees*, arbre qui a le parfum, les qualités & les vertus du sassafras, mais ressemble plus à l'orme qu'au sapin, qu'on dit ressembler au sassafras de l'Amérique Méridionale; il sert en

médecine comme adouciſſant. Le pin, *ſpruce*, que le Capitaine Cook dit avoir trouvé dans pluſieurs îles de la Mer du Sud, & ſur-tout dans celle qu'il a nommée l'île des Pins, paroît d'après la deſcription & la figure, être le même que l'*arow* de Sumatra, que nous avons appelé pin bâtard, ſans égard à ſon identité probable avec le *ſpruce*. J'ai déjà obſervé ci-deſſus, que cet arbre ſe plaît dans un ſol bas & ſablonneux, & qu'il eſt toujours le premier à croître ſur le terrain abandonné par la mer : j'ignore de quelle manière il ſe propage, ſinon par les pommes qui, tombant de l'arbre, flottent ſur les eaux, & ſont pouſſées ſur le rivage par la marée. Sur la côte occidentale de Sumatra, on ne rencontre point d'*arow* au Sud d'Allaſſ, excepté près de la baie Siggin, où la rivière prend le nom de *Wye arow*. Le bois de ſandal, *chendana*, ainſi que le fameux bois d'aigle ou d'aloës, *garoo*, ſont auſſi des productions de cette île, & ont été fort vantés par les Voyageurs anciens ; mais je penſe qu'ils ont beaucoup perdu de leur réputation dans ces derniers temps, ainſi que les différentes eſpèces de bézoard, tirées de divers animaux, qu'on laiſſe maintenant mourir en paix. Il y a d'excellent bois pour la conſtruction des vaiſſeaux, & quelques eſpèces qui réſiſtent aux vers ; mais le peu de profondeur des riviè-

Pins

Sandal.

Bois d'aigle ou d'aloës.

res, & le danger du ressac, empêcheront toujours qu'on l'emploie à cet important usage. Le Teak, *jattee*, l'honneur des forêts orientales, quoiqu'il croisse en quantité au Nord & au Sud de l'île, au Pégu & à Java, est cependant rare dans nos établissemens, excepté dans les lieux où l'on en a récemment planté (1). Ce bois est à plusieurs égards préférable au chêne, étant plus facile à travailler, & aussi bon au moins pour la durée ; car des vaisseaux construits à Bombay avec ce bois, naviguent depuis si long-temps, que personne ne peut se souvenir de les avoir vu lancer à l'eau. L'arbre est grand ; les feuilles larges & longues, & rendent quand on les presse un suc rouge. Le *rangee* ou manchineel, fort connu dans les Indes Occidentales, s'y trouve aussi, & il est très-utile par la propriété qu'il a de résister aux ravages des termès ou fourmis blanches. Le bois de fer, *cayoe*

Teak.

Machineel.

Bois de fer.

(1) M. Jean Mardden, lorsqu'il étoit résident à Laye, en 1776, sema quelques semences de teak, & en distribua une certaine quantité parmi les Habitans du district ; les siennes ont poussé parfaitement bien, comme si elles avoient été dans leur sol naturel. M. Robert Hay en a une plantation près de Bencoolen ; mais la situation ne paroissoit point favorable. Au Pégu on l'appelle *tecam*, d'où est venu le nom de *teak*.

tray, eſt propre à divers uſages, à cauſe de ſon extrême dureté. Le *maranti*, *le maracooly* & le *murbow*, ſont fort eſtimés pour la charpente. Le *camooning* eſt un très-bel arbre, dont les feuilles reſſemblent à celles du myrthe à larges feuilles ; la fleur eſt blanche. Le bois qui eſt légèrement coloré, ſerré & agréablement veiné, prend un très-beau poli, & ſert pour les gaînes des *cris* ou poignards. Il y en a une autre eſpèce à grains rouges, inférieure à celle-ci. Le *longſanni* a auſſi un fort beau grain, & on l'emploie dans les ouvrages de tabletterie & de menuiſerie.

Ce n'eſt là qu'une énumération très-imparfaite des tréſors que renferment les forêts, qui ſemblent poſſéder un fonds inépuiſable ; mais il faut avouer que le plus grand nombre d'eſpèces de bois, à cauſe de leur nature poreuſe, & de leur peu de durée, ne ſont pas de grande valeur, & ſont ſouvent vermoulues avant de pouvoir être travaillées. Je ne puis m'empêcher, avant que de finir cet article, de parler d'un arbre, qui, quoiqu'il ne ſoit point particulier à l'île, & qu'il ne ſoit d'aucun uſage, mérite néanmoins par ſon extrême ſingularité une place dans cette Hiſtoire. C'eſt celui que les Anglois dans la partie Occidentale de l'Inde, appellent *arbre banyan*, les Portugais *arbor de raiis*, & les Ma-

lais *jawee jawee*. Il a la propriété peu commune de pousser des racines ou filets de certaines parties de ses grosses branches, lesquels s'enfonçant dans la terre, deviennent de nouveaux troncs qui jettent à leur tour des branches & des filets, tellement que la circonférence d'un de ces arbres qu'on a mesuré, avoit plus de mille pieds, & offroit, à ce qu'on assure, un abri à une troupe de cavalerie (1). Lorsque ces filets qui semblent des cordes attachées aux branches, rencontrent quelqu'obstacle dans leur descente, elles prennent la forme du corps qui leur résiste, & occasionnent par-là plusieurs métamorphoses curieuses. Je me souviens d'en avoir vu qui représentoient parfaitement l'ouverture d'une porte, long-temps après que les montans & la pièce de travers primitifs étoient tombés en pourriture,

(1 Voici les dimensions d'un arbre Banyan ou Burr, près de Manjee, à vingt milles à l'ouest de Patna dans le Bengale. Diamètre, 363 à 375 pieds. Circonférence de l'ombre à midi, 1116 pieds. Circonférence de divers troncs, au nombre de cinquante à soixante, 921 pieds. Un Faquir avoit établi sa demeure sous cet arbre, où il passa vingt-cinq ans nud; mais il n'y restoit point toute l'année: car son vœu l'obligeoit de se tenir dans les eaux du Gange jusqu'au cou, pendant les quatre mois d'hiver.

& avoient disparu ; & l'on m'a parlé d'un grand puits de briques revêtu intérieurement par de pareils filets, qui offrent l'image d'un arbre renversé, dont les branches tendroient vers le centre, au lieu d'en partir. Il n'est pas moins bizarre & fantasque dans le choix des lieux, qu'extraordinaire dans sa manière de croître. Il semble naître spontanément à côté des murs ou sur le faîte des maisons. J'en ai même vu croître de la superficie unie d'un pilier de bois, tourné & peint, comme si les sucs nourriciers de ce bois travaillé avoient repris leur circulation, & recommencé tout de nouveau à pousser des feuilles. Je l'ai vu venir dans le creux d'un arbre d'un genre très-différent, lequel néanmoins conservoit son feuillage, & dont les branches entouroient celles du *jawee jawee*, tandis que son tronc délabré enveloppoit la tige de celui-ci, comme on pouvoit le voir par les ouvertures. Cette singulière végétation m'avoit tant frappé, que je suis souvent retourné sur les lieux pour la contempler. Il n'est pas facile d'expliquer comment les semences qui le produisent, croissent d'une manière qui paroît si contraire à la Nature. Quelques-uns ont imaginé que les graines sont portées dans ces lieux par le vent ; d'autres, avec plus d'apparence de vérité, par les oiseaux, qui, en nétoyant leur bec, y laissent

tomber les ſemences enduites d'une matière viſqueuſe, par le moyen de laquelle elles s'attachent facilement aux corps qu'elles rencontrent. Comme qu'il en ſoit, le *jawee jawee*, ſans terre & ſans eau, puiſant dans l'atmoſphère ſeule ſon principe végétatif, devient très-nuiſible dans ſon accroiſſement aux bâtimens contre leſquels il vient. Ses filets ou racines fibreuſes, qui d'abord ſont extrêmement déliées, pénètrent le mortier ordinaire, & ſurmontant, à meſure qu'elles croiſſent, la réſiſtance la plus puiſſante, elles fendent, avec la force d'un coin, les ouvrages de brique les plus épais. Lorſqu'elles ne peuvent s'inſinuer dans le mur, à cauſe de ſon extrême dureté, elles s'étendent à l'extérieur, & fort au loin, quelques-unes étant à l'égard de la tige dans la proportion de huit à un, quand l'arbre eſt jeune. J'en ai meſuré dont les filets avoient ſoixante pouces, tandis que la tige, à l'extrêmité de la feuille, qui en formoit la troiſième partie, n'avoit que huit pouces. J'en ai vu auſſi un qui élevoit ſes branches à la hauteur de deux cens pieds, & dont les racines, ſi nous pouvons ainſi les appeler, occupoient au moins cent pieds, & offroient, par leur étroit entrelaſſement, l'apparence d'une colonne gotique. Il étoit auprès des plaines de *Crocup*; mais, ainſi que d'autres monumens d'antiquité, il a eu ſon terme, & il n'exiſte plus maintenant.

CHAPITRE VIII.

OR, étain, & autres métaux. Cire. Ivoire. Nids d'Oiseaux. Commerce d'importation.

OUTRE ces articles de commerce que fournit le règne végétal, Sumatra en produit plusieurs autres, parmi lesquels le principal est l'or. Ce beau métal se trouve particulièrement dans les parties centrales de l'île : rarement on en voit au sud de *Leemon* qui est une branche de la rivière *Jambee*, & au nord de *Nalaboo*, d'où *Acheen* le tire en grande partie. *Menangcabow* a toujours été regardé comme l'endroit le plus riche en or; c'est sans doute ce qui engagea les Hollandois à établir leur principale Factorerie à *Padang*, qui est dans son voisinage. Les Malais sont établis dans tous les districts où l'on recueille ce métal, ou aux environs; & autant que j'ai pu m'en assurer par mes recherches, ils sont les seuls qui le tirent du sein de la terre, & qui le ramassent, sur-tout à *Leemoon*, à *Batag assy* & *Pucallang Jamboo*, où l'on trouve de leurs Colonies. Les habitans originaires, qu'ils appellent du nom de *orang* Or.

doosoon, ou hommes des villages, bornant leurs soins à cultiver les denrées nécessaires à la vie, dont ils fournissent les Malais, qui ne s'occupent que du métal.

Manière de le tirer.

Le sable pris dans le lit des rivières leur en fournit la plus grande partie; & pour cela, ils le lavent & le nétoient bien, jusqu'à ce que le grain soit parfaitement pur & dégagé de tout corps étranger. Ils ouvrent souvent la terre des rives adjacentes, & détournant le cours des ruisseaux, qui dans l'intérieur du pays sont de petits torrens, ils les font passer à travers le terrain nouvellement ouvert. Dans quelques endroits ils creusent la terre pour y chercher l'or, mais ces excavations méritent à peine le nom de mines, parce qu'elles ne sont jamais considérables. On dit qu'il y en a quelques-unes très-profondes; mais c'est probablement une exagération; car ne connoissant pas l'usage du vindas & autres machines, ils sont obligés de se tenir près de la surface. L'or se trouvant dans un état parfaitement métallique, ne subit d'autre procédé d'affinage, de purification, de séparation, que celui d'en séparer les particules de roche blanche ou de marbre qui y adhèrent quelquefois. Ils le brisent simplement, le lavent bien, & ils le vendent en masse ou en poudre, dans l'état qu'ils le trouvent. Quelques-unes de ces masses ou morceaux pèsent jusqu'à

six à sept onces, sans aucun mêlange; mais il s'en trouve souvent qui sont mêlées avec une quantité de marbre, & comme ces morceaux sont fort estimés des Européens, on les leur vend au poids le même prix que si c'étoit de l'or tout pur. Dans plusieurs échantillons que j'en ai vus, on pouvoit dire que l'or renfermoit la roche, plutôt que la roche ne contenoit l'or.

Il passe immédiatement entre les mains des Européens. Les Malais qui s'adonnent à ce genre de travail, choisissent les plus intelligens d'entr'eux, auxquels on donne le nom de *Soudaggar*, ou Commerçans, & leur confient tout ce qu'ils ont ramassé: ceux-ci le portent à *Jambee*, à *Palembang*, ou à la côte occidentale, & l'échangent pour de l'opium & de belles marchandises du Bengale & de Madras, avec lesquelles ils reviennent chargés dans leur pays. A Palembang & à Jambee, ils ont la commodité de la rivière, sur laquelle ils peuvent faire partie du chemin pour retourner chez eux; mais cette route est longue & ennuyeuse, parce qu'il faut remonter contre le courant. Dans les autres endroits, ils sont obligés de porter sur le dos leurs marchandises, dont le poids est communément de quatre-vingt livres, au milieu des bois, sur des rivières, & à travers les montagnes. Ils voyagent toujours en troupes de cent & davantage; & ils ont souvent

occasion de se battre, pour défendre leurs marchandises contre la rapacité des Nations plus pauvres, dans les districts desquelles ils sont obligés de passer.

Prix. L'or transporté dans nos établissemens y est acheté au prix sans doute considérable de trois livres cinq schellings sterlings l'once, de sorte qu'exporté en Europe il offre à peine quelque profit à celui qui l'a acheté de la première main; & ceux qui l'emploient comme remise, y perdent, à cause des droits de la Compagnie, & autres frais accidentels qu'il faut payer (1). On a trouvé surprenant que les Européens établis dans l'île, n'aient pas daigné exploiter à leur manière les mines dont elle abonde; mais le calcul & l'expérience leur ont appris que cette entreprise ne peut pas être avantageuse, attendu la cherté de la main-d'œuvre, & la nécessité de tenir sur pied des forces capables de protéger les mineurs, sans parler de plusieurs autres inconvéniens. Les Européens ne peuvent guère travailler dans ce climat, & les Naturels sont incapables des opérations laborieuses, qui seroient nécessaires pour rendre l'entreprise profitable. Les Hollandois ont

Valeur des mines.

(1) Beaulieu disoit en 1622, que l'or s'achetoit à Acheen au prix de France; mais à trente-cinq pour cent de bénéfice, dans quelques autres parties de l'île.

fait bien des tentatives pour cela. Ils envoyèrent, il y a plusieurs années, un Minéralogiste Saxon pour exploiter une mine à *Silleda*; mais ils n'en tirèrent aucun profit; & dans ces derniers temps, ils avoient commencé d'exploiter une veine qui étoit près de leur établissement de *Padang*; mais ne trouvant pas le produit égal à la dépense, leur Compagnie la fit donner à ferme; depuis elle est tombée, en peu d'années, en un tel discrédit, qu'on l'a vendue enfin à l'enchère pour deux piastres d'Espagne de rente annuelle (1). Tout l'or qu'on tire des ports de la côte occidentale de Sumatra peut être évalué à environ dix mille onces par an, dont Padang seul fournissoit, avant qu'il fût pris par les Anglois, la troisième partie au moins (2). Je ne puis déterminer

---

(1) La Compagnie Angloise ayant eu connoissance d'une mine découverte près du Fort Marlborough, ordonna de l'exploiter; mais on n'en a jamais rien tiré.

(2) Voici à ce sujet l'Extrait d'une Lettre de M. James Moore, Employé de la Compagnie, datée de Padang, en 1778. « Ils ont depuis peu ouvert une veine d'or dans la partie intérieure de Padang, dont le Gouverneur a reçu en une seule fois cent cinquante tials (environ deux cens onces). Il a fait lever la carte d'une partie du pays qui contient de l'or, dans laquelle sont marqués les différens lieux où on l'exploite; ainsi que la situation de vingt-un

la quantité qui passe par Palembang, & autres lieux de la partie orientale de l'île; mais je ne la crois pas inférieure.

Or inférieur. On trouve dans les mêmes lieux où l'on tire l'or dont je viens de parler, une autre or d'une qualité inférieure, appelé *mas moodo*, ou or jeune, qui se vend environ ving-cinq à trente pour cent moins cher. A en juger par sa couleur pâle, il sembleroit contenir un mélange d'argent; mais il résiste à l'eau forte, avec qui il ne fait point effervescence. Les Indiens pensent que la différence vient d'une infériorité originelle & essentielle dans la qualité du métal; mais je ne crois pas que nos Chimistes admettent une disparité de ce gente, & je pense qu'ils

---

forts Malais qui sont tous habités. Ces districts sont extrêmement peuplés, en comparaison des parties plus méridionales de l'île. Ils retirent & exportent annuellement à Batavia environ deux mille cinq cens tials d'or: jamais au-dessus de trois mille tials, ni au-dessous de deux mille. »

Je sais que la quantité d'or qu'on tire de Padang est beaucoup plus considérable; mais la mauvaise administration du dernier Gouverneur, appelé Palm, mit tout le Pays en combustion, & les Commerçans ont formé des liaisons dans la partie orientale de l'île, où l'on a depuis transporté annuellement une grande partie de l'or.

ne trouveroient d'autre différence entre ces deux espèces d'or, que celle de l'aloi plus ou moins haut. Dans le *Lampoon*, on trouve de temps en temps un peu d'or, mais seulement de cette dernière espèce, c'est-à-dire du *mas moodo*.

Avant que de peser l'or en poudre pour l'acheter, on le fait nétoyer de toutes les impuretés, & parties hétérogènes, soit naturelles, soit frauduleuses, par un homme expert, qu'on appelle un *Pandi*, lequel s'en acquitte parfaitement bien, par la subtilité de sa vue, qu'il doit à une longue expérience & à la pratique. Il ne s'est jamais trouvé d'Anglois, excepté un Monsieur Saul, qui ait pu acquérir ce talent. Le Pandi étend la poudre sur une espèce de grand plat de bois, sépare les particules hétérogènes, *lamchong*, & les met de côté, une par une, avec un instrument qu'il tient dans sa main, fait de toile roulée en pointe. Si l'on peut compter sur l'honêteté de ces purificeurs d'or, leur dextérité est presque infaillible: pour s'assurer de la première, c'est l'ordinaire de mettre les parties hétérogènes dans l'eau forte, qui est la meilleure pierre de touche de leur exactitude. Dans les lieux où le trafic de l'or est considérable, ce métal est généralement employé comme monnoie courante: chacun porte avec soi sa balance, & & on l'achète même au poids d'un ou deux

Manière de nétoyer l'or.

Poids de l'or. grains de *paddee*. On se sert pour le peser de divers autres grains, & particulièrement d'une petite espèce tachetée de noir que nous appelons poids d'Inde. Le poids le plus commun dans le commerce, est le *tial* ou *tael*, qui diffère néanmoins dans les parties septentrionale & méridionale de l'île, étant à *Natal* d'une once & neuf grains, & à *Padang*, à *Bencoolen* & ailleurs, d'une once & un gros moins douze grains. A *Acheen*, le *Buncal* qui est d'une once trois gros un scrupule & vingt-un grains, est le poids ordinaire. Les piastres d'Espagne sont reçues par-tout; & dans les lieux où la poudre d'or n'est point en circulation, voici les monnoies qui ont cours presque généralement: le *soocoo*, monnoie imaginaire, qui vaut la quatrième partie d'une piastre; le *ooang* ou fanon, plus grand que celui de Madras, mais battu dans cette Ville, lequel vaut la vingt-quatrième partie d'une piastre; il y en a de deux ou trois espèces; enfin le *keppeng* ou monnoie de cuivre, dont il faut cent pour la piastre d'Espagne, qui est toujours évaluée dans les établissemens Anglois à cinq schellings sterlings. Je ne sache pas qu'aucune Puissance fasse battre monnoie dans l'île; quoiqu'on dise qu'on l'a fait autrefois à *Acheen* & à *Pedir*.

Monnoies.

Etain. J'ai déjà parlé, au commencement de cet Ouvrage,

Ouvrage, de l'étain, *timar*; de cuivre, *tombago*, du fer, *bessee*. L'étain est un article considérable de commerce, & on en exporte annuellement plusieurs cargaisons à la Chine; la plus grande partie en *tompangs* ou petits lingots, & quelquefois en lames. Les mines, qu'on dit être principalement à *Banca*, & avoir été découvertes accidentellement par l'incendie d'une maison en 1710, sont exploitées par une Colonie de Chinois, sous la direction des Hollandois à *Palembang*, qui tâchent d'en faire le commerce exclusivement; mais l'esprit entreprenant des Marchands particuliers, trouve moyen d'éluder la vigilance de leurs vaisseaux garde-côtes, & de faire une grande partie du trafic de ce métal. Le cuivre, qui semble de bonne qualité, se trouve principalement dans le voisinage de *Nalaboo*. Les Malais le mêlent par parties égales avec l'or, & ce mélange produit ce qu'ils appellent *sooasso*, qui sert à faire des boutons, des boîtes à betel, & des poignées de *cris*. Le soufre, *blairang*; l'arsenic, *barangan*, & le salpêtre, *messeoo moonta*, se trouvent aussi à Sumatra. Dans le pays de *Catown*, près de la source de la rivière *Oori*, il y a des cavernes, dont le sol fournit le salpêtre. Quelques-uns des Employés de notre Compagnie y ont pénétré fort avant. M. Whalfeldt s'étant avancé dans une jusqu'à sept cens quarante-trois pieds, ses lumiè-

Cuivre.

Soufre, arsenic, salpêtre.

res furent éteintes par les vapeurs. Daus une autre il s'avança six cens pieds à travers un passage étroit d'environ trois pieds de large, & cinq de haut, & il parvint à une ouverture dans le roc qui le mena à un lieu spacieux, haut de quarante pieds. Ces cavernes servent de retraite à une infinité d'oiseaux du genre des hirondelles, qu'il voyoit en plus grand nombre à mesure qu'il avançoit. Ils font leurs nids vers le haut des cavernes, & c'est leur fumier seul qui forme le sol, qui en plusieurs endroits a quatre à six pieds de profondeur, & quinze à vingt d'étendue: c'est de ce sol qu'on tire le nitre. Un pied cube de cette terre, contenant sept bambous ou gallons, a donné par l'ébullition sept livres quatorze onces de salpêtre; une seconde ébullition en a donné encore une neuvième partie. J'ai vu ensuite ce salpêtre rafiné à un degré considérable de pureté; mais je suis sûr que le profit n'équivaudroit pas à la dépense d'une pareille purification.

Cire. La cire est une marchandise de grande importance dans toutes les îles Orientales, d'où on l'exporte à la Chine, au Bengale & dans d'autres parties du Continent. On n'y prend aucun soin des abeilles, elles s'établissent où elles veulent; & ne sont jamais rassemblées dans des ruches. Le miel est fort inférieur en qualité à celui que nous avons en Angleterre.

Les forêts étant remplies d'éléphans, *gaja*,

l'ivoire par conséquent y est en abondance, & on l'exporte à la Chine & en Europe. Excepté un petit nombre de ces animaux que le Roi d'Acheen garde par ostentation, on n'en apprivoise dans aucune partie de l'île. Comme ils vivent plusieurs ensemble, & qu'ils traversent ordinairement le pays par grandes troupes, ils sont extrêmement nuisibles aux plantations des Naturels, détruisant jusqu'aux traces de culture, en marchant simplement à travers les champs; d'ailleurs ils aiment beaucoup les productions des jardins, & particulièrement les fruits du plantain & la canne à sucre qu'ils dévorent avec passion. Mais cette voracité leur est souvent fatale, parce que les Naturels, connoissant leur goût pour ces végétaux, ont l'habitude d'empoisonner une partie de la plantation, en insérant du *barrangan* dans des fentes qu'ils font aux cannes, de sorte que ceux qui en mangent périssent. N'étant point carnivore de sa nature, l'éléphant n'est pas féroce, & n'attaque pas l'homme, à moins qu'on ne fasse feu sur lui, ou qu'on ne le provoque de toute autre manière. Le rhinocéros, *budda*, est aussi un habitant de ces forêts, & sa corne est estimée comme un antidote contre le poison. Je ne garantis pas les Histoires que l'on rapporte sur l'antipathie mu-

Eléphans.

tuelle de ces deux énormes quadrupèdes, & des combats terribles qu'ils se livrent entr'eux.

Nids d'oiseaux.

Les nids d'oiseaux, si célèbres comme un mets délicat, principalement chez les Chinois, se trouvent dans différentes parties, mais en plus grande quantité dans le district de *Croee*, à l'extrêmité Méridionale de l'île. A quatre milles de l'embouchure de la rivière de ce nom, est une vaste caverne où sont rassemblés en grand nombre ces oiseaux appelés *layang layang*, lesquels ressemblent au martin ordinaire. Leurs nids sont de deux sortes, les blancs & les noirs : les premiers sont plus rares & plus chers, étant à l'égard des noirs dans la proportion d'un à vingt-cinq (1).

Les nids blancs se vendent à la Chine mille à quinze cens piastres d'Espagne le pecul ; les noirs se vendent ordinairement environ vingt piastres le même poids à Batavia, où l'on s'en sert principalement pour faire de la colle, dont la qualité est supérieure à toutes les autres. La

(1) J'ai eu occasion de déposer dans le Musæum Britannique quelques-uns de ces nids blancs avec leurs *œufs* Ceux qu'on trouve dans les cavernes à salpêtre, ci-dessus mentionnées, appartiennent probablement à la même espèce d'oiseaux.

différence entre les blancs & les noirs a été attribuée par quelques-uns au mêlange des plumes des oiseaux avec la substance visqueuse dont les nids sont composés ; l'expérience, disent-ils, en fournit la preuve : car en plongeant les noirs pendant fort peu de temps dans l'eau chaude, ils deviennent d'une blancheur éclatante. J'ai entendu assurer à des Naturels que les deux sortes sont l'ouvrage de deux différentes espèces d'oiseaux. Quant à moi il m'est venu dans l'esprit que les blancs sont peut-être les nids de la saison dans laquelle ils ont été pris, & que les noirs sont ceux qui ont été construits depuis plusieurs années. Cette opinion paroissant assez plausible, j'ai fait des recherches particulières sur ce sujet, & j'ai appris quelques circonstances qui paroissent la confirmer. Lorsque les Naturels se disposent à prendre les nids, ils entrent dans les cavernes avec des torches, & faisant des échelles selon leur manière ordinaire avec de simples bambous entaillés, ils montent & abattent les nids des côtés & du sommet de la roche, où ils sont attachés plusieurs ensemble. Ils m'ont assuré que plus souvent & plus exactement la caverne est ainsi dépouillée, plus est grand le nombre de nids blancs qu'ils trouvent en suite à proportion des noirs, & que dans ces expéditions ils abattent & détruisent

ſouvent les vieux nids, en plus grande quantité qu'ils n'en peuvent emporter, afin de trouver la ſaiſon prochaine des nids blancs à leur place. Pendant que les oiſeaux bâtiſſent leurs nids, on les voit en grandes troupes ſur le rivage, ramaſſant avec leur bec l'écume qui y eſt pouſſée par les vagues, & dont il n'y a pas de doute qu'ils conſtruiſent leurs nids, après lui avoir fait ſubir peut-être quelque préparation, par le mélange de leur ſalive, ou de toute autre ſécrétion, dont la Nature les a pourvus à cet effet (1). Le *ſooallo* ou pareſſeux de mer, eſt auſſi un article de commerce exporté à la Chine & à Batavia, où on le ſert dans les ſoupes comme le nid d'oiſeaux & le vermicelle à la table des gourmets.

Commerce de l'importation.

Voici les principaux articles de commerce importés. De la côte de Coromandel, le ſel, de

(1) Linné a conjecturé avec beaucoup de probabilité, que c'eſt la ſubſtance animale qu'on trouve ſouvent ſur le rivage appelée par les Pêcheurs graiſſe de baleine ou gelée, que ces oiſeaux ramaſſent, & non l'écume de la mer.

Note communiquée au Traducteur. Par de nouvelles recherches, on s'eſt aſſuré depuis peu que ces nids ſont le produit d'une eſpèce de *fucus* décompoſé. Il n'eſt pas décrit, mais il eſt bien connu dans l'Inde, où on le mange.

longues toiles bleues & blanches, des perses & plusieurs autres étoffes de coton : du Bengale, de l'opium & du taffetas : de la Chine, de la porcelaine grossière, un peu de tabac, des *quallies* ou pots de fer, & grand nombre d'autres petits ustensiles : des îles Orientales, de l'étoffe Bugguess, espèce de toile de coton grossière & rayée, dont on fait beaucoup d'usage, des fusils appelés *rantakkers*, des *cris* & autres armes, des ceinturons de soie, des *toodongs* ou chapeaux, du sel à gros grains, & quelquefois du riz, sur-tout de l'île de *Bailly* : d'Europe, de l'argent, du fer, du plomb, des couteaux, des ciseaux & autres instrumens de cette espèce, du fil d'archal, & de l'écarlate. Il n'est pas dans mon plan de m'étendre davantage sur ce sujet, ni d'entrer dans le détail des marchés & des prix des divers articles, qui, comme dans tous les pays où le commerce est dans son enfance ou sur son déclin, sont extrêmement variables. J'aurai occasion dans d'autres endroits de cet Ouvrage, de parler des différentes marchandises dont je viens de faire l'énumération, à mesure que je parlerai des Naturels qui les achètent.

CHAPITRE IX.

Arts & Manufactures. Médecine. Sciences. Arithmétique. Géographie. Astronomie. Musique, &c.

Arts & Manufactures.

JE vais maintenant donner une idée des arts & des manufactures connus des Sumatranois, & qui ne sont pas simplement bornés aux besoins domestiques, mais qui contribuent plutôt, aux commodités, & en quelque sorte aux superfluités, qu'aux nécessités de la vie. Le Lecteur doit se souvenir que mes observations sur cet objet, sont particulièrement puisées chez les *Rejangs*, & les autres Peuples de l'île qui sont au même point de civilisation. Les anciens Voyageurs parlent de fonderies de canons établies dans le Royaume d'*Acheen*, & il est certain que les armes à feu, ainsi que les *cris*, sont fabriqués à présent dans le Pays de *Menangcabow*; mais je n'ai point ici en vue ces productions supérieures des arts, qu'on ne trouve point assurément parmi les Peuples de l'île dont je trace ici spécialement les mœurs. Ce qui suit pourroit être regardé comme une exception. En effet il n'y a point d'ouvrage dans cette

partie du monde, & je pourrois même dire avec vérité, dans aucune partie du monde, qui ait été plus admiré & plus célébré que les filigranes d'or & d'argent fins de Sumatra. Néanmoins à parler ſtrictement, c'eſt l'ouvrage des Malais, & non des Habitans originaires de l'île; mais comme ils ſont d'un uſage univerſel dans le pays des *Rejangs*, & que les Orfévres ſont établis tout le long de la côte, je ne puis me diſpenſer de décrire ici le procédé de leur art. Filigranes.

Il n'y a rien de plus étonnant que de voir le filigrane travaillé avec des outils auſſi groſſiers & auſſi imparfaits que ceux employés par ces Malais, & qui, dans les mains d'un ouvrier Européen, feroient à peine regardés comme propres aux ouvrages les plus communs. Ils ſont faits groſſièrement & ſans art par les Orfévres, *pandi* (1), de quelques vieux morceaux de fer qu'ils peuvent ramaſſer. Lorſque vous engagez un de ces ouvriers à vous faire quelqu'ouvrage, la première choſe qu'il demande ordinairement, c'eſt un morceau de cerceau de fer pour faire ſon inſtrument à tirer le métal en fil; une vieille

(1) *Pandi* eſt un mot qui ſignifie ſavant, homme habile dans quelque profeſſion. On l'a déjà vu employé ci-deſſus. N. D. T.

tête de marteau, fichée ſur un billot, leur ſert d'enclume, & j'en ai vu ſouvent qui avoient un compas, compoſé de deux clous uſés, liés enſemble par un bout. L'or eſt fondu dans un morceau de *preeoo*, ou de pot de terre à cuire le riz, & quelquefois dans un creuſet de leur façon, qui eſt d'argile commune. En général ils ne ſe ſervent pas de ſoufflets, mais ils ſoufflent le feu avec la bouche, à travers un tuyau de bambou, & ſi la quantité de métal à fondre eſt conſidérable, trois ou quatre hommes placés autour du fourneau, qui eſt un vieux *quallee* ou pot de fer rompu, ſoufflent enſemble. A *Padang* ſeulement où l'on en fait davantage, ils ont adopté les ſoufflets Chinois. Leur méthode de tirer le métal en fil, diffère fort peu de celle uſitée parmi les ouvriers Européens. Quand ils l'ont tiré à un degré de fineſſe ſuffiſant, ils l'applatiſſent en le battant ſur l'enclume; cela fait, ils le tordent comme le manche à baleine d'une cuiller à punch, en le frottant avec un bâton plat ſur un bloc de bois. Après l'avoir tordu, ils le battent de nouveau ſur l'enclume, & de cette manière le fil devient plat & ſes bords dentelés. Avec des pincettes ils plient l'extrêmité du fil, & forment ainſi une feuille, ou l'élément d'une fleur de leur ouvrage, & la coupent. Ils plient de nouveau l'ex-

trêmité & la coupent jusqu'à ce qu'ils ayent un nombre suffisant de feuilles, qu'ils mettent toutes séparément. Les modèles des fleurs ou des feuillages, dans lesquelles il n'y a pas beaucoup de variété, sont faits en papier, de la grandeur de la plaque d'or sur laquelle le filigrane doit être appliqué. D'après ce modèle, ils commencent à disposer sur la plaque les plus grands compartimens du feuillage, pour lesquels ils se servent de fil uni & plat, plus gros que l'autre; & ils les remplissent avec les feuilles dont j'ai parlé. Pour fixer leur ouvrage, ils emploient une substance glutineuse, composée de baies rouges, appelées *booa sago*, broyées à la consistance d'une pulpe, sur une pierre brute. Ils mettent cette pulpe dans de jeunes cocos, de la grosseur à-peu-près d'une noix, & dont les deux extrêmités sont coupées. J'avois d'abord imaginé que le caprice seul les avoit portés à employer le coco dans cette opération; mais depuis j'ai pensé que le suc du jeune fruit pouvoit être nécessaire pour humecter la pulpe, qui, sans cela se sécheroit bientôt, & ne seroit plus bonne à rien. Après que les feuilles ont été toutes placées convenablement, & bien fixées, pièce par pièce, ils préparent une soudure composée de limaille d'or & de borax humectés avec de l'eau, & la répandent sur la pla-

que qu'ils mettent dans le feu pendant fort peu de temps, ce qui suffit pour consolider le tout. Ils appellent ce genre d'ouvrage sur une plaque d'or, *carrang papan* : quand il est à jour, ils lui donnent le nom de *carrang trouse*. Dans le dernier, le feuillage est arrangé sur une carte, ou sur un morceau de bois mol, & fixé comme il est décrit ci-dessus, avec la baie de l'*sago*; & quand l'ouvrage est fini, & la soudure appliquée, ils mettent la pièce sur le feu qui consume la carte ou le morceau de bois, tandis que l'or reste intact, & n'éprouve aucun dérangement. Si la pièce est grande, ils la soudent à plusieurs reprises. Quant aux boutons, *badjoo*, ils font d'abord la partie de dessous plate; ensuite ayant un moule fait d'un morceau de corne de bison, avec plusieurs enfoncemens de différentes grandeurs, dont la forme est celle de la moitié d'une balle à fusil, ils mettent leur lame sur l'un de ces renfoncemens, & avec un poinçon de corne, la compriment & lui font prendre la forme d'un bouton. Cela fait, ils travaillent à la partie supérieure. Quand le filigrane est fini, ils le nétoyent en le faisant bouillir dans l'eau avec du sel commun & de l'alun, & quelquefois avec du suc de limon; & pour lui donner cette belle couleur pourpre qu'ils appellent *sapo*, ils le font bouillir dans l'eau avec du soufre. Voici

comment ils font ces petits grains sphériques, dont leurs ouvrages sont quelquefois ornés. Ils prennent un morceau de charbon de bois, l'applatissent & l'unissent, & y font de petits creux qu'ils remplissent de poudre d'or ; ils mettent le charbon au feu, & la poudre se liquéfiant prend la forme sphérique. Ils sont très-peu experts à finir & à polir les parties planes, les charnières, les vis, & autres choses semblables, en quoi les Artistes Européens les surpassent autant qu'ils leur sont inférieurs pour la délicatesse & la finesse du feuillage. Les Chinois font aussi du filigrane, sur-tout d'argent, qui est fort agréable ; mais il n'approche pas de celui des Malais. Le prix de la main d'œuvre dépend de la difficulté ou de la rareté du modèle. Pour quelques articles souvent demandés, il n'excède pas le tiers de la valeur de l'or ; mais pour les objets de fantaisie, il équivaut à celui de l'or. Ces sortes d'ouvrages ne sont pas fort estimés à présent en Angleterre, où la richesse n'est pas autant l'objet du luxe que la variété ; mais le goût étant sujet à des révolutions, il est possible qu'ils y soient de nouveau recherchés & deviennent encore à la mode.

Ouvrage de fer.

Les Naturels ne sont pas fort habiles à forger le fer. Ils font néanmoins des clous, quoiqu'ils ne s'en servent guère dans les bâtimens ; car ils

emploient ordinairement des chevilles de bois; ils font aussi diverses sortes d'outils, tels que le *prang* ou serpe, le *banchee*, le *rembay*, le *billiong* & le *papateel*, qui sont des espèces différentes de doloires, le *capa* ou hache, & le *pancoor* ou la houe. Ils font leur feu avec du charbon de bois; le charbon fossile que le pays fournit étant rarement, ou peut être jamais employé, excepté par les Européens (1). Voici la construction de leurs soufflets. Deux bambous d'environ quatre pouces de diamètre & longs de cinq pieds, ouverts par le haut & fermés par le bas, sont posés perpendiculairement auprès du fourneau. Environ à un pouce ou deux de l'extrêmité inférieure de chaque bambou, est un trou dans lequel est inséré un petit bambou qui sert de tuyau, & qui est tourné vers le feu. Pour produire un courant d'air, ils se servent de faisceaux de plumes ou autre substance souple, at-

(1) Ils ne s'en servent que depuis très-peu de temps; cependant le rapport qui en fut fait en 1719, porte qu'il donna une *chaleur plus forte* que le charbon de terre d'Angleterre. La mine de ce charbon, qu'on décrit plutôt comme une grande roche élevée au-dessus du sol, est sur la rivière Bencolen, à quatre journées de son embouchure: l'eau en emporte une quantité considérable.

tachés à de longs manches, qu'ils font aller dans les tubes perpendiculaires, comme le piston dans une pompe. Quand ils les poussent vers le bas, l'air est forcé de passer à travers les petits tuyaux placés horisontalement, & en les élevant & les abaissant ainsi alternativement, ils établissent un courant d'air continuel : c'est pour l'ordinaire un enfant placé sur un siége élevé, qui est chargé de cette opération.

J'ai déjà exposé les progrès qu'ils ont fait dans la charpenterie, lorsque j'ai décrit leurs bâtimens. Ils ne connoissent pas l'usage de la scie, excepté dans les lieux où nous l'avons introduit parmi eux. Ils abattent les arbres en les coupant par le tronc, & pour se procurer des planches, ils sont obligés de choisir ceux qui par la direction de leurs fibres, ou autres qualités, se fendent facilement. A cet égard le *maranti* & le *maracooly* ont la préférence. L'arbre étant dépouillé de ses branches & de son écorce, ils le coupent à la longueur requise, & le fendent en planches par le moyen des coins. Ces planches étant d'une épaisseur fort irrégulière, ils les unissent ordinairement sur la terre. L'instrument employé pour cela est le *rembay*, dont les angles sont tournés vers l'ouvrier pout empêcher qu'ils n'entament la planche ; mais cette précaution paroît inutile. La plupart de leurs petits

Charpenterie.

Outils.

ouvrages, & sur-tout ceux en bambou, sont faits avec le *papateel*, qui ressemble, autant pour la forme que pour le nom, au *patoopatoo* des Habitans de la nouvelle Zélande, mais qui a sur celui-ci l'avantage d'être de fer. La lame est faite & arrangée de manière qu'elle tourne sur le manche auquel elle est attachée avec du rattan fendu, artistement travaillé, de sorte que l'instrument peut servir de doloire & de hache. Les maisons sont toutes bâties avec l'aide seulement de ce simple instrument. Le *billiong* n'est qu'un grand *papateel*, avec un manche de deux à trois pieds de long, sur lequel il tourne comme le *papateel*.

Cimens. Le principal ciment dont ils se servent est fait de lait caillé de bison, appelé *prackee*. Il est bon d'observer que le beurre, dont il n'y a que les Européens qui font usage (1), ne se fait pas en battant le lait comme chez nous, mais en le laissant reposer jusqu'à ce que le beurre se forme de lui-même sur la surface. Alors on le prend avec une cuiller, on le met dans un vaisseau plat, où on l'agite, & le lave bien dans deux ou trois eaux. La partie épaisse & acide

(1) Les mots dont se servent les Malais pour exprimer le beurre & le fromage, sont *monteiga* & *queijo*, qui sont purement Portugais.

du

du lait restée au fond du vase, quand on en a ôté le beurre ou crême, est ce que j'appelle lait caillé. Ils l'expriment bien, en forment des gâteaux qu'ils laissent sécher, & qui deviennent presqu'aussi durs que le caillou. Pour en faire usage, ils en raclent un peu qu'ils mêlent avec de la chaux vive, & ils humectent ce mêlange avec du lait. Je ne crois pas qu'il y ait de plus fort ciment que celui-ci, & on a éprouvé qu'il tient beaucoup mieux que la colle, sur-tout dans les pays chauds & humides : il est aussi excellent pour raccommoder la porcelaine. On se sert encore pour ciment du suc visqueux d'une espèce de baie.

La Peinture & le Dessein sont des Arts absolument inconnus aux Sumatranois. Ils sont habiles & ingénieux à sculpter le bois & l'ivoire, mais leurs desseins sont toujours grotesques & hors de la Nature. Les manches des *cris* sont l'objet qui exerce le plus leur industrie dans cet art ; ils y représentent ordinairement la tête & le bec d'un oiseau, avec les bras d'un homme enveloppés, ce qui ne ressemble pas mal à quelques Divinités Egyptiennes. Ils réussissent très-bien dans les ouvrages de roseau & d'osier, ainsi que dans les nattes, dont quelques espèces sont très-estimées. Dessein.

Dans toutes les parties du pays des Rejangs, Tissé. anderie.

les Naturels, & sur-tout les femmes, portent des étoffes de soie & de coton de diverses couleurs qu'ils manufacturent eux-mêmes. Quelques-unes de leurs étoffes sont très fines, & les desseins fort bien imaginés. Leurs métiers, *tunnone*, sont extrêmement imparfaits, ce qui rend le travail fort long. La chaîne étant fixée par un bout sur une pièce de bois, elle est serrée & tendue par le moyen d'une espèce de joug qui est derrière le dos de l'ouvrier assis. Tous les fils de la chaîne passent séparément à travers un rang de roseaux, qui sont comme les dents d'un peigne, & les fils alternes à travers un autre rang : on tend ces fils chaque fois que la navette revient, pour rendre la chaîne serrée & égale. Ils font passer les fils alternes à travers les uns des autres, dessus & dessous, pour donner passage à la navette, non pas par les extrêmités, comme dans nos métiers, ni avec les pieds, mais en tournant de côté deux bâtons plats qui traversent. La navette, *toorah*, est un roseau creux, long d'environ seize pouces, avec divers ornemens, & fermé à l'un des bouts, où est un petit morceau de bois sur lequel est roulé le fil de la trame. Les étoffes de soie ont ordinairement une lisière d'or. Ils se servent quelquefois d'un autre métier encore plus simple, lequel ne consiste qu'en un chassis dans lequel la

chaîne est fixée, & en une petite navette longue & pointue. Ils font usage pour filer le coton d'une machine fort semblable à la nôtre. Les femmes sont très-habiles à la broderie : le fil d'or & d'argent qui sert pour ces ouvrages, ainsi que les aiguilles, sont apportés de la Chine. Pour les ouvrages communs, elles emploient le fil appelé *poolay*, dont j'ai déjà parlé, ou les filamens du *pesang* (*musa*).

J'ai observé ci-dessus qu'on fabrique dans l'île différentes especes de poteries. Poterie.

Ils sont dans l'usage de parfumer l'air avec l'huile de benjoin, qu'ils distillent eux-mêmes d'une gomme, par un procédé qui est certainement de leur invention. Pour cela ils se servent d'un *preeoo* ou vaisseau de terre à cuire le riz, bien couvert, lequel fait l'office de retorte. Ils insèrent sur le côté du vaisseau, & lutent parfaitement avec de l'argille & des cendres, un petit bambou, d'où l'huile dégoute à mesure qu'elle s'élève. Avec le benjoin ils mettent dans la retorte un mêlange de canne à sucre & autres ingrédiens, qui n'ajoute que peu ou même rien à la quantité & à la qualité de l'huile ; mais ils n'y mettent aucun liquide. Cette huile empyreumatique est fort estimée parmi eux & très-chère, & il n'y a que les riches qui puissent en faire usage. Parfums.

Huile. L'huile dont ils font généralement uſage, eſt celle de coco, qui ſe fait de cette manière. La partie charnue de la noix qui doit être vieille, étant ratiſſée, eſt expoſée pendant quelque temps à la chaleur du ſoleil. Alors elle eſt renfermée dans un ſac de natte & miſe à la preſſe, *campauhan*, entre deux ais inclinés que l'on preſſe l'un contre l'autre par le moyen de coins; la pulpe de la noix fortement comprimée, rend une huile qui tombe dans un baquet placé pour la recevoir. Dans les parties intérieures du Pays, cette huile eſt chère à cauſe de la rareté des noix de coco, & n'eſt pas autant employée pour la lampe, que le *dammar* qu'ils ont toujours ſous

Torches. la main. Quand ils voyagent la nuit, ils font uſage de torches ou flambeaux, appelés *ſooloo*, dont les plus ordinaires ne ſont autre choſe que des bambous ſecs, d'une longueur convenable, battus ſur les jointures juſqu'à ce qu'ils ſe fendent dans tous les ſens, & ſans addition d'aucune réſine ou autre ſubſtance inflammable. Ils en ont d'une autre eſpèce ſupérieure à celle-ci, qui ſe font de jeunes bambous longs d'environ une coudée, bien deſſéchés, dont on a enlevé la peau extérieure, & que l'on remplit de *dammar*.

Portées pour écarter les tigres. Ils portent ces torches principalement afin d'écarter les tigres, qui ſont effrayés à l'aſpect du feu; & c'eſt auſſi dans cette intention qu'ils font

communément des feux autour de leurs villages. Ces animaux sont les plus cruels ennemis des Habitans, soit dans leurs voyages, soit même dans leurs occupations domestiques. Le nombre de personnes tuées annuellement par ces tyrans rapaces des bois, est presque incroyable. J'ai vu des Villages entiers ravagés par eux. Cependant par un préjugé superstitieux, ils se déterminent difficilement, malgré les grandes récompenses que la Compagnie leur offre, à mettre en usage les moyens de les détruire, jusqu'à ce qu'ils en ayent reçu quelque injure particulière dans leur famille ou leurs parens. Les piéges dont ils se servent pour les prendre sont en grands nombre & très-ingénieux. Quelquefois ils sont en forme de cages très-fortes, avec des portes qui se ferment d'elles-mêmes, dans lesquelles est enfermé un chat ou un chien pour attirer le tigre : quelfois c'est une grosse pièce de bois placée dans une fosse, qui tombe sur le dos de l'animal & l'assomme : tantôt ce sont de forts rattans disposés de manière qu'ils saisissent la bête par les reins ; tantôt c'est une planche, qui, faisant la culbute à mesure que le tigre en dépasse le centre, précipite l'animal sur des pieux très-pointus, préparés pour cela. On a vu des tigres pris par un de ces premiers moyens, qui avoient sur le corps des cicatrices des plaies qu'ils avoient re-

Ravages de ces animaux.

çues en tombant sur les pieux, dont ils s'étoient sauvés. Les récits que l'on fait de la manière dont les Naturels échappent quelquefois à la voracité de ces animaux sont vraiment surprenans ; mais ils paroissent trop fabuleux pour être cités comme des faits. La grandeur & la force de ceux qui désolent cette île sont prodigieuses. On assure qu'ils brisent d'un coup de leur patte de devant la jambe d'un cheval ou d'un bison, & qu'ils traînent facilement dans les bois les plus grands animaux qu'ils ont tués. Ils font ordinairement ce transport la seconde nuit, employant sans doute la première à sucer leur sang. C'est ce temps de délai que l'on choisit pour leur tendre des pièges : aux moyens dont j'ai parlé, outre celui-ci de les tuer à coup de fusil, j'en ajouterai un autre qui consiste à placer un vase plein d'eau fortement impregnée d'arsénic, auprès du cadavre de l'animal tué, qu'on attache à un arbre pour empêcher qu'il ne soit emporté. Le tigre après s'être rassasié de chair, veut aussi étancher sa soif dans l'eau qu'il voit auprès de lui ; il boit & périt bientôt. Ils font probablement leur principale nourriture des singes dont les bois sont remplis. On prétend qu'ils les attirent à eux par une espèce de charme, semblable à celui qu'on suppose aux serpens pour attirer les oiseaux ; & je ne suis pas éloigné d'a-

jouter foi à ce rapport, ayant moi-même observé que lorsqu'un aligator ou crocodile, étant dans une rivière, passe sous une branche d'arbre suspendue au-dessus de l'eau, les singes, dans un état de désordre & de trouble extraordinaire, se précipitent en foule vers l'extrêmité de la branche, & tout tremblans & grinçant des dents, s'approchent de plus en plus du monstre amphibie, qui a la gueule béante pour les dévorer à mesure qu'ils tombent, ce que leur effroi & leur grand nombre rend presque inévitable. Ces crocodiles font périr aussi beaucoup d'Habitans, lorsqu'ils se baignent dans la rivière, selon leur coutume, dont la vue du danger & l'expérience continuelle ne peuvent les détourner. L'idée superstitieuse qui leur fait également regarder ces animaux comme sacrés, les empêche de chercher à les détruire, quoiqu'ils pussent facilement les prendre avec des crocs d'une force suffisante. Les balles de mousquet paroissent ne faire aucun effet sur les écailles impénétrables de cet animal.

Et des crocodiles.

Outre les méthodes communes de prendre le poisson, dont les mers qui baignent les côtes de Sumatra offrent une variété d'espèces & une quantité prodigieuse, les Naturels emploient un moyen qui n'est pratiqué, je pense, dans aucune partie de l'Europe : le voici. Ils jettent dans l'eau où ils voient du poisson de la racine d'une

Pêche.

certaine plante rampante, appelée *tooboo*, qui a une forte vertu narcotique, & dont l'effet est tel que les poissons en sont enivrés, & paroissent morts, flottant à la surface de l'eau, où ils les prennent avec la main. Ils en font généralement usage dans ces espèces de bassins d'eau, formés par les couches de roches de corail, qui, n'ayant point d'issue, restent pleins quand la marée baisse (1).

Chasse aux oiseaux.

Ils prennent les oiseaux, & particulièrement les pluviers, *cherooling*, & les cailles, *pooyoo*, avec des lacets ou des filets qu'ils placent sur

---

(1) Dans le second voyage du Capitaine Cook, on trouve la figure d'une plante que les Otaïtiens emploient au même usage, laquelle ressemble parfaitement à une autre plante de Sumatra, qui se trouve en abondance en plusieurs endroits du rivage.; mais quoique ses qualités soient les mêmes que celles du *tooboo*, celle-ci est une plante tout-à-fait différente, étant une espèce de vigne. Nous savons aussi que dans l'Amérique méridionale, les Habitans prennent le poisson par ce procédé extraordinaire, & qu'ils y emploient plusieurs sortes de plantes; mais j'ignore si parmi ces plantes se trouve celle d'Otaïti & de Sumatra. J'ai appris depuis peu que cette pratique n'est pas inconnue en Angleterre, mais qu'elle a été défendue. On se servoit pour cela de la graine du *Menispermum cocculus*. Lin ou coque du Levant.

le gazon. Ils sont faits d'*ejoo*, qui ressemble au crin de cheval ; ils ont plusieurs brasses de long, & sont disposés de manière que les pieds des oiseaux s'y embarrassent ; pour cela ils les chassent doucement vers les filets. En quelques parties du Pays ils font usage des filets à bouclettes. Je n'ai jamais vu un Sumatranois tirer sur un oiseau, quoique plusieurs d'entr'eux, ainsi que les Peuples plus à l'Orient, ayent une excellente visée ; mais comme ils ne se servent que de fusils à méche, il leur est impossible de tirer à la volée.

La poudre à canon est fabriquée dans plusieurs partie de l'île, mais beaucoup moins dans le *Rejang*, dont je parle ici plus particulièrement, & dans la partie méridionale en général, que dans les pays de Menancabow, de Battas & d'Acheen, dont les Habitans, étant fréquemment en guerre, en ont un plus grand besoin. On la fait comme chez nous avec du charbon de bois, du soufre & du nitre ; mais elle n'est que très-imparfaitement granulée, souvent préparée à la hâte en petite quantité, selon le besoin actuel. Le nitre ou salpêtre, quoiqu'il se trouve en grande quantité dans les cavernes dont j'ai parlé, est plus communément tiré du fumier de chèvre, qui est toujours abondant. **Poudre à canon.**

Sucre.

Le *jaggree*, ou sucre du pays, est ordinairement fait du suc de l'*anou*, espèce de palmier, extrait de la manière ci-dessus décrite. En quelques endroits, mais rarement, ils écrasent les cannes à sucre dans un moulin, dont les cylindres sont mus par une vis sans fin, & non par des dents, & dont l'un des deux, plus long que l'autre, est traversé à l'extrêmité par une barre qu'on tourne avec la main. Ils font simplement bouillir le suc jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un syrop très-épais & rarement au-delà : alors ils le mettent en gâteaux, qu'ils font sécher sur des feuilles, & enveloppent d'*oopee* ou écorce intérieure du *penang*. Ce *jaggree*, outre son usage ordinaire comme sucre, étant mêlé avec de la chaux, fait un excellent mortier pour les bâtimens, & un très-bon ciment pour crépir les murs, & qui, dans quelques parties de l'Inde, a l'apparence du marbre. Le suc de l'*anou*, appelé *neeroo* ou *toddy*, se boit tandis qu'il est frais, & c'est un breuvage agréable. On en fait aussi usage après l'avoir fait fermenter au moyen d'une composition appelée *raggee* ; si on y mêle en même-temps une certaine quantité de riz, la liqueur devient enivrante, & porte le nom de *brum*. Elle est la base de cette liqueur spiritueuse appelée *arrack* ; mais les Su-

Sumatranois n'ont pas l'art de la distiller (1). Quand les Malais ne peuvent faire usage de l'opium, ils ont recours à cette liqueur ; mais l'ivrognerie est très-rare parmi les Indigènes.

Le sel est ici, comme dans plusieurs autres pays, un article de consommation générale. On en importe des cargaisons pour fournir aux besoins des Habitans : mais ils en font aussi eux-mêmes une certaine quantité (2). Leur méthode Sel.

(1) Les Anglois ont fait plusieurs tentatives pour perfectionner la manufacture du sucre & de l'*arrack*, tiré des cannes à sucre : mais les dépenses, sur-tout en Esclaves, ont toujours excédé les profits. Pendant le petit nombre d'années que les plantations & les travaux ont été commis aux soins de M. Henri Botham, on a vu clairement qu'on ne parviendroit à cette fin qu'en employant les Chinois aux travaux des champs, & en leur accordant une portion du produit, selon leur travail. Les manufactures étoient parvenues à un grand degré de perfection, lorsque la guerre qui est survenue leur a donné un terrible échec ; mais la route est tracée, & la chose mérite bien d'être suivie avec vigueur. Les sommes d'argent exportées à Batavia, pour l'*arrack* & le sucre, sont immenses.

(2) Dans une des premières lettres envoyées de Bencoolen à la Présidence de Madras, il est dit que le sel ne peut être regardé comme un article de commerce

eſt fort ennuyeuſe. Ils allument du feu près du rivage, & y jettent peu-à-peu & par aſperſion de l'eau de la mer. L'eau s'évapore par l'action du feu, & le ſel ſe précipite parmi les cendres ; ils recueillent ces cendres dans des paniers ou dans des eſpèces d'entonnoirs faits d'écorce ou de feuilles d'arbres, dans leſquels ils verſent de nouveau de l'eau de la mer, juſqu'à ce que les particules du ſel ſoient bien ſéparées, & paſſent avec l'eau dans un vaiſſeau placé au-deſſous pour la recevoir. Ils font bouillir cette eau, fortement impregnée de particules ſalines, juſqu'à ce que le ſel s'attache en forme de croute épaiſſe au fond & ſur les côtés du vaiſſeau. En brûlant une braſſe quarrée de bois, une perſonne habile peut retirer environ cinq gallons de ſel. Mais ce ſel contient une ſi grande quantité de ſel du bois, qu'il ſe diſſout promptement, & ne peut être tranſporté bien loin dans le Pays. Le grain le plus gros eſt préféré.

Art de la Médecine.

L'art de la Médecine, parmi les Sumatranois, conſiſte preſque uniquement dans l'emploi des ſimples, dont ils connoiſſent parfaitement les vertus. Chaque vieillard, homme & femme, eſt un Médecin ; leur ſalaire dépend de leur ſuccès ; mais ordinairement ils ſe font donner d'avance une certaine ſomme, ſous prétexte d'a-

chetet des charmes (1). Leur méthode consiste à administrer intérieurement le suc de certains arbres ou herbes, ou à appliquer à l'extérieur, soit sur la poitrine, soit sur la partie affectée, un cataplasme des feuilles coupées menues, en le renouvelant aussitôt qu'il est sec. Dans les maladies internes, ils frottent avec de l'ail une grande feuille d'une qualité stimulante, & la

(1) Les enfans y portent des charmes ou talismans autour du cou, comme en Europe. Je ne sais de quoi ils sont composés, mais cela est peu important, parce que ce ne sont que des impostures des Prêtres Malais. J'ai eu occasion de voir un charme contre la fièvre, & d'après certaines circonstances, je m'assurai qu'il n'étoit autre chose qu'une imitation de ceux employés par les Chrétiens Portugais de l'Inde. Quoiqu'il n'ait pas un rapport direct à l'objet de cet ouvrage, je vais néanmoins le présenter au Lecteur. « (Signe de la Croix.) Quand le Christ vit la Croix, il fut ému & trembla, & ils lui dirent : as-tu la fièvre ? & il leur répondit : Je n'ai point la fièvre ; & quiconque porte ces paroles, soit en écrit, soit dans son esprit, ne sera jamais attaqué de la fièvre. Aide donc, ô Seigneur, tes Serviteurs qui mettent en toi leur confiance ». Plusieurs plis qui paroissoient sur ce talisman m'ont fait soupçonner qu'il a été porté par quelques Anglois, qu'une fréquente indisposition & un fol amour de la vie avoient rendus assez foibles & assez superstitieux pour vouloir essayer les effets de cette barbare & ridicule charlatanerie.

faisant chauffer devant le feu, ils l'appliquent sur le corps du malade comme un vésicatoire, lequel produit un effet étonnant. Ils n'emploient jamais la saignée, quoique les Habitans de l'île *Neas*, qui en est voisine, soient renommés pour leur habileté dans l'art de saigner, qu'ils pratiquent d'une manière qui leur est particulière.

Fièvres.

Dans les fièvres, ils donnent une décoction de l'herbe *lakoon*, & font baigner le malade dans l'eau chaude pendant deux ou trois matins de suite. Si ces moyens ne réussissent pas, ils lui jettent sur le corps, pendant l'accès, une quantité d'eau fraîche, rendue encore plus froide par le *daoun sedingin*, laquelle procure une abondante transpiration, par la révulsion soudaine qu'elle occasionne. Dans les douleurs & les enflures des membres, ils font également suer; mais pour cela ils couvrent le malade de nattes, & le placent au soleil en plein air; ou, si l'opération se fait dans la maison, ils enferment une lampe, & quelquefois un pot d'herbes bouillantes sous les couvertures.

Lèpre.

On connoît deux espèces de lèpre dans cette partie de l'île. L'espèce la plus bénigne, que je crois être *l'impetigo*, est très-commune parmi les Habitans de *Neas*, dont un grand nombre sont couverts de croûtes ou écailles, qui les rendent hideux. Mais cette maladie, quoique

désagréable par les violentes démangeaisons & autres incommodités dont elle est accompagnée, ne paroît pas nuire sensiblement à la santé ; car on amène journellement & on vend dans cet état des esclaves pour les travaux des champs & autres. Elle est héréditaire, mais point contagieuse. J'ai quelquefois été porté à croire que ce n'est autre chose que le *serpigo* confirmé ou la dartre, ou bien ce qu'on appelle *feu volage*. J'ai connu un homme de *Neas* qui faisoit passer ces croûtes, par l'application fréquente des herbes employées dans la cure des dartres, & quelquefois en se frottant avec de la poudre à canon & de forts acides ; mais elles revenoient toujours quelque temps après. L'autre espèce dont les Naturels du Pays sont quelquefois attaqués, est certainement cette horrible lèpre, appelée *elephantiasis*, à en juger par ses terribles symptômes ; car la peau tombe par lambeaux, & la chair se détache des os, comme dans la maladie vénérienne. Comme elle passe pour contagieuse, les malheureux qui en sont affectés sont chassés des villages auxquels ils appartiennent, & obligés de vivre dans les bois, où leur parens ou amis vont porter de temps en temps de quoi les nourrir. On leur laisse également un *prang* & un couteau, afin qu'ils puissent se bâtir une hute, qu'ils dressent tou-

jours près de quelque rivière pour s'y baigner continuellement, le bain étant regardé comme salutaire dans cette maladie, ou afin de soulager leur misère par cette diversion. On a quelques exemples de guérison. Il y a une autre maladie, appelée *nambee*, qui a quelque rapport avec celle-ci ; elle attaque principalement les pieds, dont la chair est rongée par l'humeur morbifique. Comme il n'y a guère que la plus basse classe du peuple qui en soit affectée, je pense qu'elle vient en grande partie de la malpropreté.

Petite vérole.

La petite vérole se déclare quelquefois dans l'île, & y fait de terribles ravages. Elle est regardée comme une espèce de peste, & chasse de leurs pays des milliers d'Habitans que la contagion épargne. Leur méthode d'arrêter ses progrès, car ils ne s'occupent nullement des moyens curatifs, est de convertir en hôpital ou hospice le village où se trouve le plus grand nombre de malades, & d'y envoyer, de tous les villages de la contrée, tous ceux qui en sont attaqués. Ils prennent le plus grand soin pour empêcher qu'aucun des malades ne s'échappe du village, qu'on brûle entièrement aussitôt que la contagion s'est dissipée, ou qu'elle a dévoré toutes les victimes qui lui sont offertes. Il ne paroît pas qu'on ait pensé à l'inoculation, & comme elle ne pourroit

roit être universelle, il seroit peut-être dangereux pour les Européens de l'introduire partiellement, dans un pays où la maladie ne se montre qu'à de longs intervalles ; à moins qu'on ne saisit l'instant où elle se déclare, & qu'on n'en fit l'épreuve dans les temps & dans les lieux où il y auroit apparence qu'elle se communiqueroit par la voie ordinaire. Il y a encore une maladie assez commune qui ressemble beaucoup à la petite vérole, & que l'on prend pour celle-ci dans les commencemens. Elle cause beaucoup d'allarme aux Naturels, mais elle n'est point mortelle, & c'est probablement ce que nous appellons petite vérole volante.

Le mal vénérien, quoique commun dans les Bazars Malais, est presqu'inconnu dans l'intérieur du Pays. Un homme qui retourne à son village, infecté de ce vice, est évité par les Habitans comme une personne impure & interdite. Les Malais le guérissent avec la décoction de squine, qu'ils appellent *gadoong*, laquelle occasionne une salivation. Mal vénérien.

Lorsqu'un homme est, par maladie ou autrement, privé de la raison, ou attaqué d'épilepsie, ils s'imaginent qu'il est possédé de quelque esprit malin, & leur manière de l'exorciser consiste à placer le malheureux dans une hute, à laquelle ils mettent le feu tout près de ses Folie.

oreilles, en lui laissant la liberté de s'échapper le mieux qu'il peut à travers les flammes. L'effroi qui est capable de troubler l'entendement dans un homme qui jouit de sa raison, peut produire dans le cas contraire un effet opposé.

Sciences. Les connoissances des Sumatranois dans les Sciences sont très-bornées, comme on peut bien le présumer. J'en ai connu cependant qui, en Arithmétique, pouvoient multiplier & diviser par un seul multiplicateur & diviseur, plusieurs rangs de chiffres. Dix mille, *laxa*, est le plus haut nombre que la langue Malaise puisse exprimer. Pour compter plusieurs petits articles, ils mettent de côté chaque dixaine, & ensuite chaque centaine; méthode qui est très-conforme à la progression de la science du calcul, & qui en fut probablement l'origine. Lorsque les Naturels prévoyent qu'ils pourront avoir besoin un jour de savoir le compte des marchandises qu'ils portent au marché, souvent ils aident leur mémoire en faisant des nœuds sur un cordon, auquel ils ont recours quand ils veulent connoître le nombre au juste. Les *quipos* des Péruviens n'étoient sans doute qu'une méthode perfectionnée sur cette simple invention.

Arithmétique.

Mesures. Ils évaluent la quantité du plus grand nombre d'espèces de marchandises par ce que nous appelons mesure sèche, l'usage des poids ayant

été apparemment introduit parmi eux par les Etrangers : car le *pecul* & le *catty* (1) ne sont usités que sur la côte, & dans les lieux que les Malais fréquentent. Le *coolah* ou bambou, contenant à-peu-près un gallon, est la mesure générale des Rejangs. Huit cens *coolah* font un *coyan* : le *choopa* est le quart d'un *coolah*. On vend & on achète au bambou presque tous les articles, même les dents d'éléphant ; mais par un bambou d'ivoire, ils entendent une quantité égale en poids à un bambou de riz. Cette évaluation par bambou renferme, à la vérité, l'idée de poids, mais elle n'est pas suivie du principal inconvénient qu'ils trouvent à cette manière de déterminer les quantités, savoir l'impossibilité, comme ils le disent, de juger par les yeux de la justesse des poids artificiels, provenant de la diversité des matières dont ils peuvent être composés, & auxquelles la mesure ne peut être appliquée. Parmi eux, comme peut-être originairement parmi tous les Peuples de la terre, les mesures de longueur sont prises des dimensions du corps humain. Le *deppo* ou brasse, est l'étendue des deux bras depuis l'extrêmité des doitgs : *l'etto*, ou coudée, est l'étendue de l'a-

(1) Le *pecul* est de 133 $\frac{1}{3}$ liv. 100 *cattys* font un pecul, le pecul étant évalué une livre & un tiers.

vant-bras & de la main : *cakee* eſt celle du pied : *janca* eſt le palme ou empan ; & *jarree*, qui ſignifie doigt, eſt le pouce. Toutes ces meſures ſont eſtimées ſur les proportions générales des hommes de moyenne grandeur, les autres faiſant une compenſation en meſurant, & elles ne ſont point réglées ſur un étalon exact.

Géographie. Les idées de Géographie de ceux qui ne fréquentent pas la mer, ſont très-bornées, ou plutôt entièrement nulles. Ils ne ſavent pas que le Pays qu'ils habitent eſt une île, & n'ont pas même de nom général pour l'exprimer. Mais l'habitude les rend habiles à voyager à travers les bois, où ils marchent des ſemaines & des mois entiers, ſans voir d'habitations. Dans les lieux peu fréquentés, où ils ont occaſion de frayer de nouveaux ſentiers, (car il n'y a point de chemins), ils font des marques ſur les arbres, par le moyen deſquelles ils puiſſent à l'avenir ſe diriger, ainſi que les autres voyageurs. J'ai entendu dire à un homme : « je vais tenter de paſſer par telle route ; car mon père quand il vivoit, me dit qu'il y avoit laiſſé ſa marque ». Ils eſtiment la diſtance d'un lieu à un autre par les journées de marche, & non par la meſure de l'eſpace. Leur journée ou marche d'un jour peut être évaluée à environ vingt milles ; mais ils ne peuvent ſoutenir une longue marche.

Les Malais, auſſi bien que les Arabes & autres Nations Mahométanes, font l'année de trois cens cinquante-quatre jours, ou douze mois lunaires de vingt-neuf jours & demi, de manière que leur année eſt moindre de plus de onze jours que l'année ſolaire. Les Sumatranois originaires eſtiment groſſièrement leurs périodes annuelles ſur les révolutions des ſaiſons, & comptent les années par le nombre de leurs moiſſons, *taoun paddee* ; méthode, qui, quoique moins exacte, eſt pourtant beaucoup plus utile pour les affaires ordinaires de la vie civile, que la première, qui eſt purement adaptée aux uſages religieux. Ces Peuples auſſi bien que les Malais, comptent le temps ſur les périodes lunaires régulieres, mais ils ne cherchent pas à trouver une relation ou correſpondance entre ces périodes lunaires & la révolution ſolaire. Tandis que des Nations plus éclairées multiplioient les erreurs & les difficultés, en voulant déterminer avec préciſion le cours du ſoleil dans l'écliptique, & que cependant leurs ſaiſons devenoient preſque le contraire de la Nature ; ces Peuples, ſans aucune idée d'intercallation, ſupputoient leurs années ſans erreur eſſentielle, ou au moins progreſſive, & ſans confuſion. La diviſion du mois en ſemaines ne leur eſt pas connue, excepté dans les lieux où elle a été introduite avec le

Aſtronomie.

Mahométiſme ; mais ils emploient lorſque l'exactitude le requiert le jour de l'âge de la lune. Ils ne ſubdiviſent pas le jour en heures ; & pour déſigner le temps du jour, où quelque circonſtance dont ils veulent parler eſt arrivée, ils montrent avec le doigt le point du Ciel où le ſoleil étoit alors. Cette manière de marquer l'heure du jour eſt la plus générale & la plus exacte, parce que le ſoleil, ſi près de l'équateur, monte & deſcend preſque perpendiculairement, & qu'il ſe lève & ſe couche dans tous les temps de l'année, vers les ſix heures. Ils connoiſſent à peine quelques aſtres & conſtellations ; cependant ils ont connoiſſance de la Planète de Venus ; mais ils n'imaginent pas que c'eſt la même dans les différentes périodes de ſa révolution, lorſqu'elle précède ou ſuit le ſoleil. Ils ſavent la nuit que la nouvelle lune doit ſe montrer, & les Malais la ſaluent par une décharge de canons. Ils connoiſſent auſſi le temps de la marée, qui, ſur la côte ſud-oueſt, eſt haute quand la lune eſt à l'horiſon, & baſſe quand elle eſt au méridien. Lorſqu'ils voient une étoile brillante près de la lune, ils préſagent une tempête, comme les Navigateurs Européens prédiſent un coup de vent, lorſqu'ils voient les extrêmités de ſon croiſſant fort aigues. Ces deux choſes ſont en partie l'effet d'une pureté peu commune dans l'air, qui, provenant d'une altération extraor-

dinaire de l'atmoſphère, doit naturellement être ſuivie d'une violente agitation des parties environnantes, qui cherchent à ſe mettre en équilibre, & ſont par conſéquent le pronoſtic d'un grand vent. Pendant les éclipſes ils font un bruit terrible avec des inſtrumens ſonores, pour empêcher, diſent-ils, un des luminaires d'être dévoré par l'autre, comme les Chinois pour écarter le dragon. Ils diſent qu'il y a dans la lune un homme qui eſt continuellement occupé à filer du coton, mais que chaque nuit un rat vient ronger le fil, ce qui l'oblige à recommencer ſon ouvrage. Ils donnent ce conte comme l'emblême d'un travail continuel & infructueux; tels ſont le rocher de *Siſyphe* & le tonneau percé des *Danaïdes*.

Ils ſont abſolument ſans hiſtoire & ſans chronologie; la mémoire des événemens ne ſe conſerve parmi eux que par tradition.

Ils aiment la muſique avec paſſion, & ils ont pluſieurs ſortes d'inſtrumens en uſage parmi eux, mais peu m'ont paru être de leur invention, & le plus grand nombre leur vient des Chinois & autres Peuples plus à l'eſt, particulièrement le *calintang*, le *gong* & le *ſooleen*. Ils ont auſſi le violon, qui leur a été apporté de l'oueſt. Le *calintang* reſſemble au ſticcado & à l'harmonica; ces pièces tranſverſales des plus communs, qui Muſique.

sont frappées par deux petits marteaux, sont de bambou fendu ; celles des autres sont d'un certain alliage de métal qui est très-sonore. Les *gongs* sont des espèces de cloches, mais ils en diffèrent beaucoup pour la forme, & on les frappe à l'extérieur. Ils sont en tierce, quarte, quinte & octave, & servent souvent de basse au *calintang*. Le *soolen* est la flûte Malaise. La flûte du Pays est appelée *serdum*. Elle est de bambou, très-imparfaite, n'ayant que peu de trous, & ressemble beaucoup à un instrument en usage parmi les Insulaires d'Otaïti. Le seul trou qui est au-dessous, est touché avec le pouce de la main gauche, & le trou qui est le plus près de l'extrêmité supérieure sur le côté opposé, avec un doigt de la même main. Les autres deux trous sont touchés avec les doigts de la main droite. En jouant de cet instrument, ils le tiennent incliné sur le côté droit. Ils ont aussi plusieurs sortes de tambours, entr'autres celui appelé *tinkah*, qui est double comme la timbale, & qu'ils battent avec les mains. Il est fait d'une certaine espèce de bois creusé, couvert de peau de chèvre, tendue & retenue avec des rattans fendus. Il seroit difficile de se procurer une connoissance exacte de leur manière de diviser l'échelle, parce qu'ils en ignorent absolument la théorie. L'intervalle que nous ap-

pelons octave semble être divisé chez eux en six tons, sans aucun demi-ton intermédiaire, ce qui doit borner leur musique à une seule clef. Elle ne consiste en général qu'en un petit nombre de notes, & la tierce est l'intervalle qui s'y présente le plus fréquemment. Ceux qui jouent du violon, se servent des mêmes notes que nous, & accordent leur instrument par quintes avec beaucoup de précision. Ils jouent presque toujours à l'octave, qu'ils aiment de préférence à tout autre accord. Leurs airs ressemblent beaucoup, au moins pour mon oreille, à ceux des Irlandois, & ont ordinairement une tierce grave comme les leurs.



CHAPITRE X.

LANGUES. Langue Malaise. Caractères Arabes usités. Langues des Peuples de l'intérieur. Caractères particuliers. Echantillon des Langues & des Alphabets.

Langues. AVANT que de passer aux Loix, Coutumes & Mœurs des Habitans de l'île, je crois qu'il est nécessaire de dire quelque chose des différentes Langues qu'on y parle, dont la diversité a été le sujet de beaucoup de recherches & de conjectures.

Langue Malaise. La Langue *Malaise*, qui est originaire de la Presqu'île de *Malacca*, d'où elle s'est répandue dans toutes les îles orientales, de manière qu'elle est devenue pour cette partie du globe comme la *Langue franque* dans le Levant, se parle par-tout le long des côtes de Sumatra, domine dans le Royaume de *Menangcabow* & ses dépendances, & est entendue dans presque toutes les parties de l'île. Elle a été avec raison fort célébrée pour sa politesse & sa douceur, qui lui ont fait donner le nom de *l'Italien de l'Orient*. Cet avantage lui vient des voyelles & des con-

sonnes liquides qui dominent dans les mots, & du peu de consonnes muettes qui s'y rencontrent, ce qui la rend très-propre à la Poésie, pour laquelle les Malais sont extrêmement passionnés. Ils s'amusent pendant toutes leurs heures de loisir, qui comprend la plus grande partie de leur vie, à répéter des chansons, qui sont presque toutes des proverbes illustres, ou des expressions figurées, appliquées aux différentes circonstances de la vie. Quelques-unes de ces chansons qu'ils chantent, dans une espèce de récitatif, à leurs *binbangs* ou festins, sont des historiettes d'amour, telles que nos vieilles balades Angloises; mais souvent elles sont faites *impromptu*. Voici un exemple des premières. Chansons.

Apo goono passang paleeto,
Callo teedah dangan soomboonia?
Apo goono bermine matto,
Callo teedah dangan soogoonia?

Que sert de vouloir allumer une lampe,
S'il n'y a point de mèche?
Que sert de faire l'amour avec les yeux,
Si l'on n'a pas une intention sérieuse? (1)

---

(1) *Note du Traducteur.* Je crois que le Lecteur lira avec plaisir une autre stance & un couplet

On doit néanmoins observer qu'il est souvent très-difficile de découvrir la liaison qu'il y a en-

---

en langue Malaise, rapportés par un Voyageur estimable.

« *Ambo jugo burrà bansi, bansi,*
Dudu debowa batang,
Ambo jugo, ma nanti, nanti
Manapo tidado datang.

Je joue sur un chalumeau, un chalumeau,
Assis sous un arbre,
Je joue; mais le temps n'est pas venu:
Pourquoi ne venez-vous pas près de moi?

C'est la complainte d'un amant impatient. Je l'appris au fort *Marlborough*, (à Sumatra) & l'on dit que le dernier Gouverneur de cette place, qui aimoit beaucoup les Eglogues de Virgile, en étoit l'Auteur. Les Malais ont d'ailleurs quelques chansons fort jolies: la Sultane (de Mindanao) chantoit souvent avec moi le couplet suivant.

Inchy piggy mandi, dekkat mulo sungy,
Scio mow be jago, scio mow be anty.

Lorsque ma belle se glissera dans l'onde,
Je serai de loin son gardien fidèle.

Cela fait allusion à un usage général dans les villages de *Sumatra*, où les femmes vont se baigner une fois par jour dans la rivière; & alors les *oran-bugin* ou jeunes garçons, les accompagnent pour leur servir de garde.» *Voyage aux Moluques & à la nouvelle Guinée*, par le Capitaine Forrest, pag. 336.

tre le sens figuré & le sens littéral de la stance. Les choses essentielles dans la composition du *pantoon*, (car tel est le nom de ces petites pièces, celles qui sont plus longues étant appelées *dendang*), sont le rithme & la figure, particulièrement la dernière, qu'ils regardent comme la vie & l'ame de la Poésie. J'en ai une preuve dans un essai que je fis pour faire passer un *pantoon* de ma composition auprès des Naturels comme l'ouvrage d'un de leurs compatriotes. Le sujet étoit un dialogue entre un amant & sa maitresse riche & sage. Les expressions étoient convenables au sujet, & assez caractéristiques. Plusieurs y furent trompés; mais une vieille femme, qui avoit un discernement plus exquis, remarqua que ce n'étoit que « *catto catto sajo* », c'est-à-dire, pure conversation, voulant dire par-là que la pièce manquoit de ces expressions élégantes & figurées qui ornent leurs Poésies. Leur langage ordinaire est proverbial & sententieux. Si une fille fait un enfant avant que d'être mariée, il disent que c'est « *douloo booa, cadeean boongo* » « du fruit avant la fleur ». Apprenant la mort de quelqu'un, ils disent: » *nen matte, matte; nen eedoop, beerajo; callo sampi-la janjenia, apo boolee booat?* » — « Ceux qui sont morts, sont morts; ceux qui survivent

doivent travailler ; si son temps étoit expiré, quelle ressource y avoit-il ? (1).

Caractères arabes adoptés par les Malais.

Ils écrivent en caractères Arabes très-peu corrompus ; c'est pourquoi on trouve un grand nombre de mots Arabes incorporés dans la Langue Malaise, ce qui vient aussi de ce que ces Peuples ont adopté avec les caractères la Religion des Arabes. Les Portugais leur ont aussi fourni plusieurs termes, sur-tout ceux qui expriment des idées qu'ils ont acquises depuis les découvertes des Européens dans les Indes Orientales. Ils écrivent sur du papier avec une encre de leur composition, & des plumes faites de petites branches *d'anou*. Je n'ai jamais pu découvrir si les Malais avoient des caractères originaux & particuliers à eux, avant qu'ils eussent adoptés ceux dont ils se servent à présent ; mais il est possible qu'ils en aient eus qui se soient perdus, sort qui est réservé à ceux de Sumatra auxquels les caractères Arabes portent tous les jours de nouvelles atteintes. Néanmoins j'ai eu souvent occasion de voir la Langue Malaise écrite par les Habitans de l'intérieur de l'Île en carac-

(1) Ils emploient toujours ces mots : » *Apo boolee booat!* » pour exprimer leur *inévitabilité* ou fatalité ; mais il me seroit impossible de rendre toute la force de cette expression.

tères du Pays ; ce qui semble annoncer que leur Langue se perdra également & avant les caractères. Leurs livres sont pour la plupart extraits du Coran, ou des Contes de Légende qui n'ont pas grand mérite considérés comme Ouvrages d'esprit.

C'est à Malacca que l'on parle le Malais le plus pur, ou au moins le plus estimé. Il diffère du dialecte usité à Sumatra principalement en ce que les mots qui, dans celui-ci finissent en *O*, ont dans celui-là le son de l'*A*. Ainsi les Malais de Malacca prononcent *lada*, poivre, au lieu de *lado*. Les Sumatranois adoucissent dans la prononciation les mots qui dans l'écriture sont terminés par un *K*, en le retranchant ; par exemple, *tabbe bunnia*, beaucoup de complimens, au lieu de *tabbek bunniak* ; mais les Habitans de la Presqu'île de Malacca, & spécialement ceux qui sont le plus à l'Orient, dont la prononciation est plus rude, leur donnent le son plein. Les pronoms personnels diffèrent aussi suivant les lieux.

On a tenté de composer une Grammaire de la Langue Malaise sur les principes de celles des Langues Européennes. Mais l'absurdité de cette méthode est évidente. Un idiôme dont les noms & les verbes n'ont aucune inflexion, ne peut avoir ni cas, ni déclinaisons, ni modes, ni

conjugaisons. Tout cela est suppléé par l'addition de certains mots expressifs, dont la signification est déterminée, & qui ne doivent pas être regardés comme purement auxiliaires, ou comme des particules subordonnées à d'autres mots. Ainsi dans l'exemple de *rooma*, maison, *derree pada rooma*, signifie, d'une maison, (*domo*) ; mais ce seroit parler improprement de dire que *derree pada* est le signe de l'ablatif de ce nom ; car alors toutes les prépositions demanderoient également un cas, & aussi bien pour *de* (génitif) & *à*, nous aurions un cas pour *deatas rooma*, sur le sommet de la maison. Il en est de même des verbes : *callo sayo boolee gellan*, si je marchois, peut être appelé l'imparfait de l'indicatif du verbe *gellan*; au lieu que dans le fait c'est une phrase dont *gellan*, *boolee*, &c. sont les mots constitutifs (1).

(1) Bowrey, qui a écrit sur cette matière, fait son futur du mot *maoo* de cette manière; *camee moo bacha*, c'est-à-dire, nous voulons, ou nous sommes portés à lire. Pour former le passif, il dit que la particule *ber* doit être mise devant la phrase, mais il se trompe; car *j'envoie cette lettre*, se rend en Malais par *sayo ber-kerim soorat innee*. Ces tentatives pour ramener tout à nos propres idées; me rappellent quelques vocabulaires que j'ai vus, dans lesquels les titres du Pays étoient ainsi rendus. *Pangeran*, un Duc.: *Dattoo*, un Comte: *Dupatty*, un Lord Maire.

C'est

C'eſt, dis-je, s'exprimer improprement de dire le cas d'un nom, lorſque ce nom ne change point ſa terminaiſon, ou le mode d'un verbe quand la forme de ce verbe ne varie pas. On peut à la vérité recueillir une ſuite d'obſervations utiles pour parler cette Langue correctement ; mais elles doivent être auſſi différentes des règles artificielles & techniques de nos Grammairiens, que l'élégant ajuſtement d'une dame Européenne eſt différent du ſimple habit d'une Malaiſe.

Outre le Malais, on parle à Sumatra pluſieurs autres idiomes, qui ont néanmoins une affinité manifeſte, non-ſeulement les uns avec les autres, mais avec cette Langue générale qu'on trouve répandue & indigène dans toutes les îles de la mer du Sud, depuis Madagaſcar juſqu'aux terres les plus éloignées découvertes par le Capitaine Cook ; c'eſt-à-dire, dans un plus grand eſpace que celui qu'ait jamais embraſſé la Langue Latine ou toute autre Langue. J'ai donné des preuves irrévocables de cette affinité dans un Mémoire que la Société des Antiquaires m'a fait l'honneur de publier dans ſon *Archæologia*, (T. VI). La Langue Malaiſe a été plus ou moins mêlée & corrompue en différens endroits; mais on obſerve toujours une identité frappante de pluſieurs mots radicaux dans les dialectes qui

Les Habitans de l'intérieur ont d'autres Langues que le Malais.

diffèrent le plus, & dans ceux même des îles très-éloignées les unes des autres, comme, par exemple, les Phlippines & Madagascar, la différence des mots, n'est guère plus considérable, que celle qu'on remarque dans les dialectes des Provinces voisines du même Royaume (1).

Ils ont des caractères particuliers.

Les principales Langues de l'intérieur de Sumatra après le Malais, sont le Rejang & le Batta, dont la différence consiste moins dans les mots, que dans les caractères particuliers à chacune. Il est sans doute extraordinaire, & peut-être unique dans l'Histoire de l'homme, que deux Peuples habitant une même île, qui prétendent également être aborigènes, qui sont dans un point de civilisation à peu-près égal, & parlent des Langues dérivées de la même source, aient des alphabets essentiellement différens l'un de l'autre, & même de tous les autres connus. Ce qui démontre que ces alphabets sont des inventions particulières, c'est que l'ordre des Lettres n'est pas le même, comme on pourra s'en convaincre par l'inspection des trois que je joins ici pour la

(1) Je m'occupe d'un Ouvrage où j'étendrai beaucoup plus cette comparaison de la Langue Malaise, & où je mettrai sous un seul point de vue des échantillons de toutes celles qui se parlent dans le monde connu, autant qu'il sera possible.

ſatisfaction des curieux (1). Les Achenois faiſant uſage des caractères Arabes, leur Langue doit d'autant moins être regardée comme originale, par rapport aux autres idiomes de l'île. Le Lampoon, comme dialecte, diffère aſſez de tous les autres; mais quelques-unes des lettres de ſon alphabet, ſur-tout la première & la ſeconde, ſont manifeſtement les mêmes que celles de l alphabet Rejang qui leur correſpondent, quoique la plus grande partie paroiſſent entièrement différentes. Peut-être les Lampoons ont emprunté de leurs voiſins quelques-unes de leurs lettres pour compléter leur alphabet, comme ont dit que les Grecs du temps de Cadmus en empruntèrent des Phéniciens. Au reſte tous ces Peuples écrivent comme nous de gauche à droite, en quoi ils diffèrent des Malais & des Arabes.

Leurs écritures de quelque importance ſont exécutées avec de l'encre ſur des bandes étroites & fort longues, faites avec l'écorce intérieure

Ils écrivent ſur des écorces d'arbre.

---

(1) Voyez la planche ſuivante, page 310 Les caractères Javanois, ainſi que tous les autres orientaux que j'ai examinés, diffèrent autant de ceux-ci, que les *Rejangs* diffèrent des *Battas*. L'alphabet Javanois donné par Corneille le Brun eſt très-exact. L'alphabeth *Tagala* ſe trouve dans Thevenot, Relation des Iles Philippines.

d'une eſpèce d'arbre, & pliées en pluſieurs quarrés, dont chacun répond à une page. Le plus ordinairement ils écrivent ſur l'écorce extérieure d'un morceau de bambou, quelquefois entier; d'autres fois fendu & coupé en bandes de deux ou trois pouces de large, avec la pointe de leur *cris* ou de toute autre arme, qui leur ſert de ſtyle (1). Ces écritures ſont ſouvent de la plus grande élégance; j'en ai en ma poſſeſſion pluſieurs échantillons, ainſi que de leurs ouvrages plus conſidérables. Le nombre de ceux qui parmi les Naturels, & particulièrement chez les Battas, ſavent lire & écrire, eſt très-conſidérable, & peut-être autant que dans aucun Pays d'Europe.

Et ſur du bambou.

Aucune de ces Langues n'eſt auſſi agréable à l'oreille que le Malais; celle des Lampons en particulier eſt très-gutturale; car il font un uſage fréquent du ſon que nous exprimons par la lettre *G*, qu'ils introduiſent même dans les mots Malais, & retranchent la conſonne *R*. Ainſi ils prononcent le mot *croee*, *cogh-ee*, & *bras*, *beeas* (2).

(1) Les Chinois, ſelon leurs Hiſtoriens, écrivoient ſur des morceaux de bambou, avant qu'ils euſſent inventé le papier.

(2) Il eſt à remarquer que les Malais ne peuvent exprimer la conſonne F, ou Ph, ni les Habitans de l'iſle

A Java, à Siam, & dans d'autres contrées de l'Orient, outre la Langue commune, il y a la Langue de la Cour que les Grands seuls parlent. Cette distinction, bien inventée pour tenir le vulgaire à une certaine distance, & lui inspirer du respect pour ce qu'il ne peut comprendre, n'a lieu nulle part à Sumatra, où la distinction des rangs ne met pas une grande différence entre les Habitans.

Neas, près de *Sumatra*, la consonne P. Il en est de même des Habitans de quelques îles de la mer du sud. Ainsi les Arabes, &, selon quelques-uns, les Persans, n'ont pas de P.



ÉCHANTILLONS

Des Langues qu'on parle à Sumatra.

	Malais.	Acheen.	Batta.	Rejang.	Lampoon.
Un	Satoo	Sah	Sadah	Do	Se
Deux	Duo	Dua	Duo	Dooy	Rowah
Trois	Teego	Tloo	Toloo	Tellou	Tulloo
Quatre	Ampat	Paat	Opat	Mpat	Ampah
Cinq	Leemo	Leemung	Leemah	Lemo	Leemah
Six	Anam	Nam	Onam	Noom	Annam
Sept	Toojoo	Toojoo	Paitoo	Toojooa	Peetoo
Huit	Slappan	D'lappan	Ooalloo	Delapoon	Ooalloo
Neuf	Sambilan	Sakoorang	Seeah	Sembilan	Seewah
Dix	Sapooloo	Saploo	Sapooloo	Depooloo	Pooloo
Mari	Lackee	Lackaye	Morah	Lackye	Cadjoon
Epouse	Beenee	Beenaye	Aboo	Sooma	Cadjoon
Père	Bapa	Bah	Ammah	Bapa	Bapa
Mère	Mau	Mau	Enang	Indo	Eenah
Tête	Capallo	Oolou	Ooloo	Oolou	Oolooh
Yeux	Matto	Matta	Mahtah	Matty	Mattah
Nez	Eedong	Eodoon	Aygong	Eeoong	Berong
Cheveux	Ramboot	Oh	Oboo	Boo	Boohoo
Dent	Geeggee	Geguy	Ningee	Aypen	Eepan
Main	Tangan	Jarrooay	Tangan	Tangoon	Chooloo
Jour	Haree	Ooraye	Torang-haree	Beely-looeng	Barnee
Nuit	Mallam	Mallam	Borning	Bcalemmoon	Beenghee
Blanc	Pootee	Pootee	Nabottar	Pooteah	Mandack
Noir	Etam	Hetam	Nabeero	Meloo	Malloom
Bon	Baye	Gaet	Dengan	Baye	Buttie
Teinture	Mattee	Mattay	Mahtay	Mattoee	Jahal
Feu	Appee	Appooy	Ahpee	Apoay	Aphooy
Eau	Ayer	Eer	Ayek	Beole	Wye
Terre	Tana	Tano	Tana	Peeta	Tanno
Coco	Clappo	Oo	Crambee	Neole	Clappah
Riz	Bras	Breeagh	Dahano	Blas	Beeas
Poisson	Eecun	Incoor	Dakkay	'Conn	Ewah
Cochon	Babee	Booy	Babee	Sooeetemba	Babooye
Soleil	Matto-haree	Mattowraye	Mahtah-haree	Mattey-beely	Mata-rannee
Lune	Boolan	Booloon	Boolan	Booloon	Boolan
Moi	Ambo, sayo	Ooloon	Apoo	Ookoo	Gniah
Dieu	Allah-tallah	Allah	Daibattah	Oola-tallo	Alla-talla

CHAPITRE XI.

PARALLELE des Sumatranois dans la Société civile. Différence de caractère entre les Malais & les autres Habitans. Gouvernement. Titre & pouvoir des Chefs parmi les Rejangs. Influence des Européens. Gouvernement de Passumah.

SI nous considérons les Habitans de cette île comme un Peuple qui tient un certain rang dans l'échelle de la Société civile, il ne sera pas aisé de déterminer la place qu'ils occupent. Quoique fort éloignés du point où les Nations policées de l'Europe sont parvenues, ils voient au-dessous d'eux, à une distance presqu'égale, les tribus sauvages de l'Afrique & de l'Amérique. Peut-être si nous divisions le genre humain en cinq classes, dont chacune pourroit être subdivisée en beaucoup d'autres ; peut-être, dis-je, pourrions-nous alors assigner le troisième rang aux Sumatranois les plus civilisés, & le quatrième aux autres. Dans la première classe, je placerois quelques-unes des Républiques de l'ancienne Grèce, dans les plus beaux jours de sa gloire ; les Parallèle de la Société.

Romains, quelque temps avant & après le siècle d'Auguste; la France, l'Angleterre & les autres Nations policées de l'Europe dans ces derniers siècles, & peut-être la Chine. La seconde pourroit comprendre les grands Empires de l'Asie, pendant leur plus grande prospérité; la Perse, le Mogol, la Turquie & quelques Royaumes de l'Europe. Dans la troisième, je rangerois avec les Sumatranois, les Xoloans, & quelques autres Peuples de l'Archipel oriental, les Nations qui habitent la côte septentrionale de l'Afrique, & les Arabes les plus policés. La quatrième renfermeroit les Sumatranois moins civilisés, les Habitans des îles nouvellement découvertes dans la mer du Sud, peut-être les Empires si célèbres des Mexiquains & des Péruviens, les hordes Tartares, & tous ces Peuples des diverses parties du globe, qui, possédant, quelque propriété, & reconnoissant une espèce de subordination établie parmi eux, sont au-dessus des Caraïbes, des Habitans de la Nouvelle Hollande, des Lapons & des Hottentots, qui nous offrent le spectacle de l'homme dans l'état le plus grossier & le plus humiliant où il puisse se montrer, & qui formeroient la dernière classe (1).

---

(1) Il y a trois moyens, proposés par différens Ecrivains (Poyvre, Robertson & Richardson) pour connoître

Peu d'avantage que les Sumatranois ont retiré de leurs relations avec les Européens.

Comme l'homme est naturellement porté à l'imitation, il paroît surprenant que les Sumatranois n'aient pas tiré un plus grand avantage, quant aux mœurs & aux arts, de leurs relations avec les Européens, & particulièrement avec les Anglois, qui sont établis parmi eux depuis un siècle. Quoique fortement attachés à leurs Coutumes, ils sentent néanmoins leur infériorité, & ils conviennent aisément de la supériorité que nous donnent sur eux nos progrès dans les Sciences, & sur-tout dans la méchanique. J'ai entendu un homme s'écrier, après avoir considéré attentivement la structure & les usages d'une pendule : « N'est-il pas juste que des hommes comme *nous* soient esclaves d'un Peuple qui a le génie d'inventer & l'habileté de construire une machine aussi merveilleuse que celle-ci » ? « Le Soleil, ajouta-t-il, est une machine de la même nature. Mais qui la monte, lui dit son compagnon ? Quel autre qu'*Allah*, (Dieu), lui répondit-il » ?

& déterminer l'état de civilisation auquel un peuple est arrivé : savoir, le degré de perfection de son agriculture, ses progrès dans l'art de calculer, & le nombre des termes abstraits de sa Langue. En suivant ces trois moyens d'appréciation, le Lecteur pourra décider si j'ai approché de la vérité dans le rang que j'assigne aux Sumatranois.

On peut donner plusieurs raisons probables de cette négligence. Nous avons peu de manufactures dans nos établissemens de cette île : toutes les choses y sont importées dans leur dernier état de perfection : les Naturels par conséquent n'ont pas occasion d'examiner les procédés, ni les divers travaux des arts. Abondamment pourvus de tous les articles de commodité de l'Europe, & prévenus en leur faveur, nous ne faisons que peu d'usage des matériaux bruts que Sumatra fournit. Nous ne filons point son coton ; nous n'élevons point ses vers à soie ; nous n'adoucissons pas ses métaux ; nous ne taillons pas même ses pierres ; en négligeant ces objets, c'est en vain que nous montrerions à ces Peuples, pour les avancer dans les arts, nos riches brocards, nos montres, ou que nous leur déployerions dans des desseins l'élégance de notre Architecture. Nos mœurs ne sont pas plus propres à exciter leur approbation & à les porter à nous imiter. Sans insister sur la licence qui a été souvent imputée à nos sociétés ; les plaisirs de la table ; les disputes de vin ; les joies bruyantes ; les folies de jeunesse & les amusemens puériles, qui sont toujours remarqués avec soin, & souvent avec mépris ; mettant, dis-je, tout cela de côté, il me paroît que même les meilleurs exemples sont très-mal appliqués, & incapables d'exciter l'é-

mulation d'un Peuple grossier, insouciant & nullement ambitieux. C'est leurs sens & non leur raison qu'il faudroit frapper pour les tirer de leur léthargie : il faut que leur imagination soit échauffée ; que le feu de l'enthousiasme les saisisse & les anime, avant qu'ils aient la force d'abandonner les plaisirs de l'indolence pour ceux de l'industrie. L'esprit philosophique qui règne dans ce siècle & le caractérise dans notre Europe, n'est point propre à produire de pareils effets. Un homme dont les opinions & les mœurs sont réglées sur celles du siècle, méprise ou tâche de mépriser le cérémonial, la parure, le cortège, les ornemens superflus & splendides, dans ses habits & dans ses meubles ; préférant l'aisance & la commodité à une pompe toujours gênante ; celui qui tient le premier rang n'est plus distingué par son appareil, son équipage ou le nombre de ses domestiques, de ceux qui lui sont inférieurs ; & quoiqu'ayant un pouvoir réel, il en est dépouillé de presque toutes les marques extérieures. Notre culte religieux partage même cette simplicité. Je suis bien loin de vouloir condamner ou déprécier ces mœurs en elles-mêmes. Il est probable qu'à mesure que les lumières de la raison dissipent les préjugés de l'esprit, nous avançons vers le plus haut degré de perfection dont notre nature soit susceptible ; &

peut-être que la perfection consiste dans un certain milieu que nous avons déjà passé ; mais il est certain que tout ce rafinement est absolument incompréhensible à un esprit grossier qui ne peut distinguer la modestie de la bassesse. Nous paroissons aux Sumatranois avoir dégénéré des plus splendides vertus de nos Ancêtres. La richesse même de leurs galons & la gravité de leurs perruques excitoient l'admiration de ces Peuples ; & j'ai entendu dire qu'ils avoient beaucoup regretté les énormes paniers que portoient autrefois nos Dames. Les fréquentes révolutions de nos modes, qu'ils ne peuvent concevoir, les étonnent singulièrement, & ils en concluent naturellement que ces modes n'ont point de mérite réel, puisque nous en changeons si facilement ; ou au moins que nos caprices nous rendent très-incapables de leur servir de guides. En effet, on ne peut guère présumer qu'à cet égard ils cherchent jamais à nous imiter, vu la disconvenance totale des mœurs dans tous les autres points, & la diversité des circonstances naturelles & locales. Mais peut-être attribuai-je à des causes foibles & partielles un effet produit par une cause générale. Sous les zones glaciales, & plus particulièrement sous la zone torride, les hommes conservent naturellement dans leurs mœurs une égalité & une stabilité invariables,

qu'ils doivent à l'influence uniforme du climat. Dans les zones tempérées au contraire, où l'influence est inégale, les mœurs sont variables, & dépendent des causes morales plutôt que des physiques.

Différence dans le caractère entre les Malais & les autres Sumatranois.

Les Malais & les Naturels de Sumatra diffèrent plus entr'eux par le moral que par le physique. Quoique nous ne sachions pas que cette île, dans les révolutions des Empires, ait jamais tenu un rang distingué dans l'Histoire du Monde, (car les Achenois, quoique puissans dans le seizième siècle, ont toujours été très-peu civilisés) cependant les habitans Malais paroissent être dégénérés, ce qui rend leur caractère totalement différent de celui que nous concevons d'un peuple Sauvage; bien qu'on ait pu avec raison leur donner cette qualification, à cause de leur férocité & des brigandages qu'ils ont commis sur la côte orientale. Ils semblent plutôt plongés dans l'obscurité, quoiqu'avec des moyens de se montrer avec distinction, que passés de cette obscurité à un état de quelque importance civile & politique. Ils conservent un grand fonds de fierté, mais non de cette fierté louable qui empêche de faire de mauvaises actions. Ils sont fourbes, rusés & faux au souverain degré, & savent très-bien cacher les plus violentes passions & la haine la plus invétérée, sous les dehors les

plus affectueux, jusqu'à ce que l'occasion se présente d'assouvir leur ressentiment. La véracité, la gratitude & l'intégrité sont des vertus inconnues parmi eux, & leur cœur est totalement étranger aux sentimens de l'honneur & de l'infamie. Ils sont jaloux & vindicatifs. Leur valeur est passagère & l'effet d'un enthousiasme momentané, qui les rend capables des actes incroyables de désespoir ; mais ils sont incapables de cette magnanimité noble, de cette fermeté froide & réfléchie dans les combats, qui constituent selon nous le vraie héroïsme, & en font une vertu (1). Cependant il faut remarquer que par une apathie presqu'inconcevable, sans être agités de quelque passion violente qui leur ôte la crainte des tourmens, ils souffrent la mort avec une constance & une tranquillité étonnante, se contentant de répéter ce proverbe commun parmi eux, qui désigne *l'inévitabilité* du destin : « *Apo boolee booat* » ? Que faire à cela (2) ? Ce qui les confirme dans ce stoïcisme, c'est sans

(1) Dans l'Histoire des Guerres des Portuguais dans cette partie de l'orient, on voit quelques exceptions à cette observation générale, particulièrement à l'égard du caractère de *Lacsemanna*, qui étoit véritablement un grand homme, & un guerrier très-distingué.

(2) Voyez ci-dessus, page 302.

doute leur croyance dans la prédestination, & l'idée très-imparfaite qu'ils ont d'un état avenir, & d'une éternelle existence.

Un Auteur a remarqué qu'on trouve ordinairement de la ressemblance entre la disposition & le caractère des animaux & ceux des habitans indigènes d'un même Pays, lorsque le commerce avec les Etrangers n'a point encore détruit leur caractère original. D'après cette observation, le Malais pourroit être comparé au bison & au tigre. Dans son état domestique, il est indolent, opiniâtre & voluptueux comme le premier ; & dans sa vie errante, il est fourbe, sanguinaire & rapace comme le dernier. Ainsi on nous représente l'Arabe semblable à son chameau, & le paisible Indien à sa vache. Quoique les Habitans originaires de Sumatra, aient pris des Malais une partie de leurs vices, ils ont des vertus qui ne leur sont point communes avec ceux-ci ; mais ce sont des vertus plutôt négatives que positives. Ils sont doux, paisibles & endurans, à moins qu'on n'excite leur colère par quelque violente provocation ; car alors ils sont implacables dans leur ressentiment. Ils sont également sobres dans le boire & dans le manger. Leur nourriture principale consiste dans les végétaux ; l'eau est leur unique boisson ; quoiqu'ils tuent une volaille ou une chèvre pour régaler un Etranger qu'ils n'au-

Caractère des Habitans originaires.

ront peut être jamais vu, ou qu'ils n'espèrent pas de revoir, ils le font rarement pour eux-mêmes; & dans leurs *bimbangs* même, où il y a abondance de mets, ils ne mangent guère autre chose que du riz. Leur hospitalité est extrême, & bornée seulement par leurs facultés. Leurs mœurs sont simples, & en général, ils n'ont point la fourberie & la ruse des Malais, excepté leurs Chefs, parmi lesquels ces vices se rencontrent souvent; ils sont néanmoins doués de beaucoup d'intelligence, & en plusieurs occasions ils montrent une pénétration & une sagacité peu commune. A l'égard des femmes, elles sont très-chastes, quoique fort sensibles. Ils sont modestes; singulièrement réservés dans leurs paroles; honnêtes dans leur conduite; graves dans leur maintien, rarement ou jamais ne se laissant aller à des éclats de rire immodérés, & patients au suprême degré. D'un autre côté, ils sont chicaneurs, indolens, adonnés au jeu, fripons dans leur commerce avec les Etrangers, ce qu'ils ne regardent pas comme un vice moral; soupçonneux, menteurs, rampans lorsqu'ils traitent une affaire; serviles: quoique propres sur leur personne, ils sont sales dans leurs habits, qu'ils ne lavent jamais. Ils ne se mettent nullement en peine de l'avenir, parce qu'ils ont peu de besoins: car quoique pauvres, ils ne manquent

point

point du nécessaire : la Nature leur fournissant avec la plus grande libéralité tout ce qu'il leur faut pour leur subsistance. Les Sciences & les Arts n'ont pas encore agrandi le cercle de leurs desirs, en étendant leurs vues ; & les divers rafinemens du luxe, qui dans les Sociétés policées deviennent des besoins, leur sont totalement inconnus (1).

Gouvernement.

Après avoir tracé le caractère de ces Peuples, avec le plus de vérité & d'exactitude qu'il m'a été possible, je vais maintenant passer à la description de leur Gouvernement, de leurs Loix, de leurs Coutumes & de leurs Mœurs, & je

(1) Les *Macassars* & les *Bugguess*, qui viennent annuellement dans leurs *praws* des îles *Célebes*, pour trafiquer à Sumatra, sont regardés par les Sumatranois comme supérieurs à eux quant aux mœurs. Les Malais affectent de les imiter dans leur habillement, & ils font dans leurs chansons de fréquentes allusions aux exploits, & aux expéditions de ces Peuples : la réputation qu'ils se sont acquise par leur valeur, en quoi ils surpassent certainement tous les autres Peuples des mers orientales, leur a procuré sans doute cette flatteuse distinction. Ils doivent aussi une partie des égards que les Sumatranois ont pour eux, à la richesse des cargaisons qu'ils apportent dans l'île, & à la facilité avec laquelle ils en dépensent le produit en jeux, en combats de coqs & en opium.

tâcherai de présenter ces divers objets de la manière la plus claire.

Gouvernement des Réjangs.

Les Rejangs vivent dans des villages ou *doosons*, dont chacun est gouverné par un Magistrat appelé *Dupaty*. Les Habitans qui sont sous son autorité, portent le nom d'*Ana-booa* (1), & il est rare qu'ils soient au-delà de cent. Un certain nombre de *Dupattys* de chaque rivière, (car les villages sont toujours situés sur le bord de l'eau (2)), sont choisis pour exercer la fonction de Juges au *qualloe* ou embouchure des rivières ; & alors ils portent le nom de *Proatteen*. Le *Pangeran*, ou Prince du Pays, commande à tous. Je voudrois pouvoir expliquer en quoi consiste le vasselage des *Dupattys* envers le *Pangeran*, & des *Ana-booa* envers les *Dupattys* ; mais il y a si peu d'occasions de l'observer, qu'il seroit très-difficile de le faire avec certitude. Presque sans arts, & avec fort peu d'industrie, les propriétés

Pangeran ou Chef.

(1) C'est sans doute une expression figurée, prise du fruit pendant sur un arbre.

(2) Les noms que nous donnons ordinairement aux pays ou aux districts, appartiennent proprement aux rivières ; & les Naturels disent plus communément les Habitans de telle rivière, que les Habitans de tel pays. Les rivières en Europe divisent les Provinces ; mais dans l'Inde, elles sont considérées comme les traversant par leur centre.

sont à-peu-près égales entre tous les Habitans, & les Chefs ne diffèrent guères du Peuple que par le titre. Leur autorité n'est que dans le nom; car ils n'ont pas la puissance coercitive nécessaire pour se faire craindre & obéir implicitement. C'est-là le résultat naturel de la pauvreté parmi les Nations habituées à la paix, chez lesquelles l'intérêt & la force militaire, les deux grands mobiles politiques, sont nuls. Leur Gouvernement est fondé sur l'opinion, & la soumission du Peuple est volontaire. L'administration domestique des familles a certainement suggéré la première idée du Gouvernement en Société, & comme ces Peuples n'ont fait que quelques pas dans la civilisation, le leur conserve beaucoup de son origine. Il tient aussi un peu du systême féodal, sur lequel il seroit probablement établi parmi eux, s'ils étoient un peu plus rafinés. Tous les autres Gouvernemens de l'île, sont également un mêlange du Gouvernement patriarchal & du féodal, & il est à remarquer que les maximes féodales sont en vigueur dans les lieux soumis par des conquérans; dans ceux au contraire où les Habitans par un effet de leur situation, ou par toute autre cause, jouissent depuis long-temps de la paix, sans éprouver de révolutions, on voit règner la simplicité du Gouvernement patriarchal, qui est non-seulement le Gouvernement primitif & naturel de toutes les

Son autorité.

Nations grossières qui s'élèvent par des progrès insensibles à la civilisation, mais qui est peut-être encore le plus haut point de perfection où elles puissent jamais arriver. Ce n'est pas le seul art dans lequel nous pouvons appercevoir une rétrogradation du rafinement à la simplicité.

Très-limitée. Le fondement du droit au Gouvernement parmi ces Peuples, semble, comme je l'ai dit, être le consentement général. Si un Chef s'arroge une autorité qu'il n'a pas ou qu'il s'éloigne de leurs Coutumes & Usages établis depuis long-temps, ils se croient dispensés de lui obéir. Un air imposant, des manières insinuantes, de la facilité à s'exprimer, de la pénétration & de la sagacité à démêler les petites difficultés qui s'élèvent dans les disputes, sont des qualités qui manquent rarement de procurer à leurs possesseurs un respect & une autorité quelquefois supérieurs à ceux des Chefs reconnus. Le *Pangeran*, à la vérité, vise à un Empire despotique, & autant qu'il peut en trouver les moyens, il ne manque pas de l'exercer ; mais ses revenus n'étant pas suffisans pour lui permettre d'avoir des forces sur pied, afin de faire exécuter ses ordres, son pouvoir effectif est très-limité, & même rarement il peut punir un sujet turbulent par d'autres voies que celle de l'assassinat. En établissant les Chefs des villages, il ne fait guère que confirmer le choix déjà fait par les Habitans, & s'il nommoit arbi-

trairement quelqu'un d'une tribu différente, ou d'un autre village, il ne feroit point obéi. Il ne lève aucune taxe, & ne tire d'autres revenus ou émolumens de fes fujets, que ce que lui procure le jugement des Procès, le droit qu'il retire de la Compagnie des Indes étant une chofe à part. Dans tous les cas il y a appel au *Pangeran*, & aucune des Cours inférieures ou affemblées des *Proatteens*, ne peut prononcer Sentence de mort. Mais comme toutes les punitions font, par les Loix du Pays, commuables en amendes, & que les appels entraînent de la dépenfe & la perte du temps, les Parties s'en tiennent ordinairement à la première décifion. Les villages qui font plus près de la réfidence du *Pangeran* à *Soongey-Lamo*, reconnoiffent un peu plus de fubordination que ceux qui en font éloignés, lefquels, même dans le cas de guerre, fe regardent comme libres de donner ou non des fecours, felon qu'ils le jugent convenable, fans être refponfables des fuites. Un *Proatteen* interrogé fur cet article, répondit : « Nous fommes fes fujets, non fes efclaves ». Mais le *Pangeran* s'exprime d'une maniere bien différente. On lui a entendu dire : « Quant à tel & tel village il n'y aura pas de difficultés ; il font ma poudre & ma flèche » ; ce qu'il expliquoit en ajoutant, qu'il pouvoit difpofer des Habitans,

comme avoient fait ses ancêtres, pour lui procurer des munitions en temps de guerre.

Origine du titre de Pangeran, chez les Réjangs

Le père de *Pangeran Munco Raja*, dont le nom est célèbre par la part qu'*il* eut dans l'expulsion des Anglois du fort Marlborough en 1719, fut le premier qui porta le titre de *Pangeran* de *Soongey-lamo*. Auparavant il étoit simplement *Beginda Sebyam*. Il y a environ cent ans que la côte méridionale de Sumatra, jusqu'à la rivière *Oori*, étoit sous la dépendance du Roi de *Bantam*, dont un *Jennang*, Lieutenant ou Député, venoit tous les ans à *Silebar* ou à *Bencoolen*, pour prendre le poivre, & nommer ou plutôt confirmer dans leur élection les *Proatteens*. Peu de temps après, les Anglois ayant fait un établissement à Bencoolen, le *Jennang* annonça aux Chefs qu'il ne viendroit plus dans leur île ; & ayant élevé les deux Chefs de *Soongey-lamo* & de *Soongey etam* (1), à la dignité de *Pangeran*, il leur confia le Gouvernement du Pays, & leur céda toutes les prétentions de son maître. Tel est le récit donné par

(1) Le dernier est le Chef du pays de *Lemba*, au voisinage de la rivière Bencoolen ; le premier cependant y possède quelques villages, & il est Chef des tribus des Rejangs.

les *Pangerans* actuels, de l'origine de leurs titres, lequel s'accorde assez bien avec les Mémoires du temps. De cet arrangement il résulte que le *Panger n* prétend à l'autorité absolue qu'avoit le Roi qu'il représente, & que les *Proatteens* ne le considèrent que comme leur égal, & ne lui accordent guère d'autre supériorité que celle du titre. Celui-là ne peut soutenir ses prétentions, & ceux-ci maintiennent leurs privilèges; car ils ne prêtent point serment de fidélité, & ne se soumettent à aucun engagement quelconque. Ils parlent néanmoins de lui avec respect, & lorsqu'il leur fait quelque demande modérée, qui n'attaque point leurs *addats* ou coutumes, ils sont assez portés à l'aider, *tol ng*, comme ils s'expriment; mais c'est plutôt à titre de faveur, que d'obligation.

Si les *Dupattys* sont si jaloux de conserver leur liberté, ils en laissent jouir à leur tour les *Anabooas*, qu'ils gouvernent uniquement par l'opinion. Le respect qu'on rend à un *Dupatty* est à-peu-près comme celui qu'on rendroit à un chef de famille estimé, & il le partage avec les plus âgés du village, qui sont assis à son côté dans les jugemens des petits débats qui s'élèvent parmi les Habitans. S'ils ne peuvent décider l'affaire, ou que l'une des parties soit d'un autre village, les *Proatteens* de la même tribu qui de-

meurent aux environs, s'assemblent pour la terminer. Ces contestations procurent quelques émolumens aux Dupattys, dont la dignité est au reste plus onéreuse qu'avantageuse. Car dans la construction des *bâtimens* publics, tels que les *Balli* ou Halles, ils fournissent une grande partie des matériaux. De plus ils reçoivent & défrayent tous les Etrangers; les *Anabooas* fournissant en certaines occasions leur part des provisions; & leur hospitalité est telle qu'ils ne refusent jamais la nourriture & le logement à ceux qui les demandent.

Succession des Dupattys

Quoique la dignité de Dupatty ne soit pas strictement héréditaire, le fils, lorsqu'il a l'âge & la capacité requise, succède ordinairement à son père, quand celui-ci vient à mourir : s'il est trop jeune, c'est le frère du mort, ou tel autre de la famille, qui paroît le plus capable, après la mort duquel, si le mineur est en âge, il peut encore être élu.

Tribus.

Les *Rejangs* sont divisés en tribus, composées des descendans de différens *pooyang* ou ancêtres. Il a quatre tribus principales, *Joorcallang*, *Beremannie*, *Seloopo* & *Toobye* : on dit qu'elles tirent leur origine de quatre frères, & qu'elles se sont unies depuis un temps immémorial par une ligue offensive & défensive : on peut conjecturer néanmoins que la permanence de cette union est

due à l'avantage résultant de leur situation, plutôt qu'à leur parenté, ou à quelque convention formelle. Il y a aussi plusieurs autres tribus inférieures.

Chaque rivière ou district, (car c'est par les rivières que le pays est divisé) & même chaque village est indépendant de ses voisins; quoiqu'il ait avec eux des relations. Sur chaque rivière il y a au moins un *Pambarab* ou *Proatteen* supérieur, qui diffère des autres en ce qu'il a le droit de présider aux fêtes & aux procès communs à deux ou plusieurs villages, dans lesquels il a une plus grande part des provisions & des amendes (1). S'il y a plus d'une tribu établie sur une rivière, chacune a ordinairement son *Pambarab*, qui est élu par les *Proatteens* des tribus respectives, & ceux-ci sont élus par les *Dupattys*, mais assistés des vieillards du village. Si quelques-uns des Habitans n'approuvent pas ce choix, ils conviennent entr'eux du Chef sous qui ils veulent vivre, & ils se retirent dans son village. Ils ne sont dans ce cas exposés à aucune gêne ni violence. Quelquefois un petit nombre de familles se séparent des autres, & élisent un Chef, mais sans con-

---

(1) Dans l'Iliade on sert à table aux Héros les plus distingués une plus grande portion.

tester le titre de celui qu'elle abandonnent. Les Chefs néanmoins ne prennent point le titre de *Dupatty*, sans le consentement du *Pangeran*, ou du Résident de la Compagnie, qui exerce véritablement en plusieurs points les fonctions de souveraineté.

Influence de la Compagnie des Indes.

Le systême de Gouvernement des Habitans de la côte, qui, vers l'extrêmité méridionale de l'île, sont les Planteurs de poivre, est très-modifié par le pouvoir des Européens, qui sont réellement les Souverains. Les avantages qui résultent pour les sujets, de cette influence des Européens, sont infiniment plus grands, considérés du côté de la politique ou de celui de la vie civile, que des personnes qui ne sont point à portée d'en juger ne pourroient croire. Il est vrai que quelquefois des individus peuvent avoir à se plaindre d'oppression; mais je dois dire à l'honneur des Employés de la Compagnie, que cela est très-rare, & que jamais les choses ne sont portées à l'excès. Lorsqu'un pouvoir illimité est entre les mains d'un seul, il doit naturellement en résulter certains abus; il peut y avoir des occasions où les intérêts particuliers d'un Résident l'emportent sur son devoir public; mais les voies sont toujours ouvertes pour en avoir justice, & il y en a des exemples. Détruire ce pouvoir, dans l'intention de prévenir ces abus, ce

feroit couper un membre, afin de faire cesser une douleur qui s'y feroit sentir. Les districts sur lesquels s'étend l'autorité de la Compagnie, jouissent d'une paix que rien ne trouble. Que la Pologne, que l'Amérique & les autres contrées depuis peu désolées par le fléau de la guerre, nous disent combien il est doux de jouir de cette heureuse paix. Si la Compagnie n'avoit pas cette autorité, chaque village seroit en guerre avec ses voisins. Les Naturels en conviennent eux-mêmes, & l'on en a eu la preuve dans le court espace de temps que les Anglois ont été absens de la côte, pendant la dernière guerre avec la France. Les hostilités d'un district contre un autre, si fréquentes parmi les Nations indépendantes qui habitent au Nord de l'île, sont des choses dont on n'entend point parler, dans ceux que comprend la Juridiction de la Compagnie; & rarement on y voit arriver ces funestes catastrophes, qui, dans toutes les îles Malaises, accompagnent toujours les dissentions privées. « Je vous proteste, en vérité », dit au Résident de *Laye* un *Dupatty* extrêmement irrité contre un de ses voisins, « que c'est vous seul qui m'empêchez de lui plonger cette arme dans le cœur ». Le Résident est aussi regardé comme le protecteur du Peuple contre l'injustice & l'oppression des Chefs. Quoique cette oppression ne soit jamais portée à force ouverte, ce que la nature de

leur pouvoir très-limité ne comporteroit point, elle n'en est pas moins fâcheuse à supporter. Interprêtes de la Loi, & profondément versés dans tous ses labyrinthes, ils sont toujours occupés à épier l'occasion de profiter du malheur & de l'ignorance des plus foibles, jusqu'à ce qu'ils les ayent dépouillés de leurs biens & privés de leur famille & de leur liberté. Pour prévenir ces menées, ainsi que l'iniquité des jugemens par cause de corruption, la subornation des témoins, & autres injustices pareilles, le Résident est obligé d'employer continuellement ses soins & son autorité; & s'il arrive qu'il se relâche, le Pays tombe bientôt dans la confusion.

Il est vrai que cette autorité n'est pas strictement d'accord avec l'esprit des contrats que la Compagnie a faits avec les Chefs du Pays, lesquels en considération de la protection à eux accordée contre leurs ennemis, de l'achat assuré de leurs denrées, & d'une gratification proportionnée à la quantité de ces denrées, s'engagent de leur côté à obliger leurs sujets à planter le poivre, à leur faire abandonner l'usage de l'opium, les jeux & autres excès vicieux, & à les punir dans le cas de désobéissance. Mais quelque sages & équitables que fussent ces contrats lorsqu'ils furent passés entre les deux Nations, le changement de circonstances, l'accroissement graduel & nécessaire du pou-

voir de la Compagnie, que la paix & le bonheur du Pays exigeoient, & le consentement tacite des Chefs eux-mêmes, dont les plus âgés actuellement vivans, ont toujours regardé la Compagnie qui leur a conféré leur dignité comme leur Supérieur, & ayant le droit de faire le commerce dans leurs districts; tout cela, dis-je, a depuis long-temps annullé les contrats; & la coutume & l'expérience ont introduit à leur place, une influence d'un côté, & une subordination de l'autre, qui s'accordent mieux avec le pouvoir de la Compagnie, & sont plus propres à produire les avantages résultant de l'exercice modéré & humain de ce pouvoir. Le temps a donné la sanction à ce nouvel ordre de choses, & le peuple s'y est soumis sans murmurer, parce qu'il s'est introduit, non pas subitement; mais peu-à-peu par le cours naturel des événemens, & parce qu'il a amélioré sa condition, en arrêtant la rapacité des Chefs. Que des personnes mal intentionnées, ou dont les vues sont trop bornées, ne viennent donc point sur de faux principes de justice, ou des notions imparfaites de liberté, tenter imprudemment de renverser une forme de Gouvernement, imparfaite sans doute, mais qui semble la meilleure qui puisse être adaptée aux circonstances, & celle qui soit susceptible de moins d'inconvéniens. Qu'elles ne cherchent point vainement à redresser

trict appelé *Hadjee*, les Chefs ont le titre de *Calippah*. Chacun d'eux préside sur plusieurs tribus, qui se sont rassemblées en différens temps, & se sont rangées volontairement sous des Chefs particuliers. Ce Pays a aussi ces *Proatteens* supérieurs ou *Panbarabs*, comme les districts du nord. Sur chacune des rivières *Peeno*, *Manna* & *Bankannon*, il y a deux *Calippahs*, dont quelques-uns sont aussi *Pangerans*, qui est ici plutôt un titre d'honneur ou de distinction de famille, que de Magistrature. Ils sont indépendans les uns des autres, ne connoissant point de supérieur, & leur nombre, selon les idées du peuple, ne peut être augmenté.



CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Loix & Coutumes. Manière de décider les causes. Code de Loix.

Loix & Coutumes.

IL n'y a point de mot dans les Langues de l'île qui proprement & strictement signifie *Loi* ; & il n'y a pas non plus parmi les *Rejangs* de personne ou de corps, qui soit régulièrement revêtu d'un pouvoir *législatif*. Dans tous leurs débats, ils sont gouvernés par une suite de Coutumes depuis long-temps établies, *addat*, qui leur viennent de leurs ancêtres par tradition, & dont l'autorité est fondée sur l'usage & le consentement général. Quand les Chefs prononcent leurs décisions, ils ne disent pas : *ainsi l'ordonne la Loi* ; mais : *telle est la Coutume*. Il est vrai que s'il se présente un cas sur lequel leur mémoire ne leur fournisse aucun exemple précédent, leur décision sur ce cas sert de règle pour l'avenir dans pareille circonstance. Si l'affaire est peu importante, il est rare qu'elle ne soit pas jugée sur-le-champ, & sans difficulté ; mais quand elle est de quelque importance, le *Pangeran*, ou le *Calippah*, délibère avec les *Proatteens*, ou Chefs inférieurs, qui souvent demandent du temps pour l'examiner mûrement, & prendre l'avis des Habitans de leur village. Quand

le point est décidé, le Peuple se soumet volontairement à l'observer comme une Coutume établie; mais il ne reconnoît pas dans les Chefs le droit de faire des Loix à leur volonté, ni d'annuller ou changer les anciens usages, auxquels ils sont extrêmement attachés. Il est vrai néanmoins que par l'influence des Européens, ils ont été de temps en temps obligés de faire quelques innovations dans ces anciennes Coutumes; mais ils ont toujours saisi l'occasion de les faire revivre dans leur intégrité, excepté lorsqu'ils ont apperçu un avantage manifeste dans le changement.

Manière de décider les causes.

Toutes les Causes, soit civiles, soit criminelles, sont décidées par les divers Chefs du district, assemblés dans des temps déterminés pour rendre justice. Ces assemblées sont appelées *becharro* (qui signifie aussi discours ou débats), que nous prononçons *bechar*. Les Chefs terminent les Procès, quant à l'article de la propriété, plutôt par une espèce d'arbitrage, que par un pouvoir coercitif, chaque partie s'engageant d'avance à se soumettre à leur décision.

Le manque d'un Code de Loix écrites, & l'incertitude des usages traditionnels, doivent fréquemment donner lieu à des décisions contradictoires, sur-tout lorsque les Chefs sont mus par des intérêts particuliers, ou par quelque passion, dans les Causes qu'on porte à leur Tribunal. Les

Réſidens Anglois, qui, dans les pays où nous avons des établiſſemens, préſident aux *lechars*, avoient depuis long-temps ſenti cet inconvénient; & animés par l'exemple mémorable du Gouverneur-Général du Bengale (1), qui a fait compiler un Code de Loix de cet Empire, il fut réſolu entr'eux que les Employés de la Compagnie, aidés des plus habiles & des plus inſtruits d'entre les Naturels, s'occuperoient à recueillir & rédiger par écrit les Coutumes des Sumatranois, chacun dans leurs Réſidences reſpectives. Ce projet a été exécuté en partie, & une traduction du Code compilé dans la Réſidence de *Laye*, étant tombée entre mes mains, je vais l'inſérer ici en entier, comme ce que je puis offrir de plus exact & de plus précis ſur ce ſujet. Code de Loix.

Loix des Rejangs.

« Les Loix & Coutumes des *Rejangs* juſqu'ici conſervées par tradition, après avoir été diſcutées, corrigées & ratifiées dans une aſſemblée du *Pangeran*, des *Pambarabs* & des *Proatteens*, ſont maintenant rédigées par écrit, afin qu'elles ne ſoient plus expoſées à être altérées; que la Juſtice ſoit adminiſtrée avec régularité & impartialité; que ceux qui méritent la Préambule.

(1) M. Haſtings.

mort ou un châtiment reçoivent leur punition; que les Causes soient portées devant les Juges convenables, & des amendes imposées selon la gravité des fautes ; que la compensation pour le meurtre soit fournie en entier ; que les propriétés soient équitablement divisées ; que ce qui est emprunté soit rendu ; que les présens deviennent la propriété assurée de celui qui les reçoit ; que les dettes soient payées, & les crédis acceptés selon les Coutumes qui ont toujours été en vigueur, sous les cieux & sur la surface de la terre. Par l'observance des Loix, un pays prospère; leur négligence ou leur violation entraîne sa ruine.

« *Becchars*.

Procès en instance.

« Le demandeur & le défendeur exposent d'abord devant les Juges les circonstances de l'affaire. Si leurs récits diffèrent, & qu'ils consentent à s'en rapporter à la decision des *Proatteens*, chaque partie doit donner un gage de la valeur d'un *soocoo*, comme un témoignage qu'elle veut s'en tenir là, & trouver une caution pour le *chogo*, somme déterminée, qui est supposée excéder les dommages les plus considérables.

	piastres		piastres
» Si le *chogo* n'excède pas	30,	le *beo* (1) est de	1 $\frac{1}{4}$
Ditto	30 à 50,	ditto . . .	2 $\frac{1}{2}$
Ditto	50 à 100,	ditto . . .	5
Ditto	100 & au-dessus,	ditto . . .	9

« Tous les Chefs des villages, ou *Tallongs* indépendans, ont droit de siéger dans le Jugement des Causes.

« Si le *Pangeran* siége au *bechar*, il a droit à la moitié de tous les *beos* & des amendes ou portions d'amendes, qui reviennent aux Chefs; les *Pambarabs* & les autres *Proatteens* se partagent le reste.

« Si le *Pangeran* n'est pas présent, les *Pambarabs* en ont un tiers, & les autres *Proatteens* deux tiers. Un *Pambarab* quoique seul, a également droit au tiers. Quant aux autres *Proatteens*, il en faut cinq pour faire un nombre compétent pour juger.

« Le *bechar* dont le *chogo* excède cinq piastres, ne doit être tenu par les *Proatteens*, qu'en présence du Résident de la Compagnie, ou de son Assistant (représentant le Pangeran) ».

« Si quelqu'un intente malicieusement une

(1) Le *beo* est le droit payé aux Juges par chaque partie.

fausse accusation, & que cela soit prouvé, il payera une somme égale à celle que le défendeur auroit payée, si l'accusation eût été vraie; laquelle somme doit être partagée par moitié entre le défendeur & les *Proatteens*.

« L'amende pour un faux témoignage est de vingt piastres & un bison.

« La punition du parjure est laissée aux Puissances Supérieures, *orang alcos*.

« Le témoignage ici n'admet pas le serment préalable.

« *Succession*.

« Si un père laisse un testament, ou déclare devant témoins ses intentions, relativement à ses effets ou ses biens, sa volonté sera suivie à cet égard.

Loix des Successions.

« S'il meurt intestat, & sans déclarer ses intentions, les enfans mâles héritent par égales parts, excepté que la maison & le *pesakko*, (espèces de reliques auxquelles la superstition a donné une grande valeur), sont dévolus invariablement à l'aîné.

« La mère (si elle a été mariée par *joojoor*) & les filles sont sous la dépendance des fils.

« Si un homme marié par *semundo* meurt, laissant des enfans, les effets restent à la femme &

aux enfans. Si la femme meurt, les effets restent au mari & aux enfans. Si le mari ou la femme meurent, sans laisser d'enfans, la famille du défunt a droit à la moitié des effets.

« *Proscription.*

» Si un homme ne veut point être responsable des dettes & des actions de son fils, ou de quelqu'autre parent sous sa direction, il peut le proscrire, & par-là, dès ce moment, il renonce à toute union de famille avec lui, & n'est plus responsable de sa conduite. De la proscription.

« Le proscrit sera livré au Résident ou au *Pangeran*, avec son acte de proscription en duplicata, dont une copie restera entre les mains du Résident, & l'autre entre celles du *Pambarab* du proscrit.

« Celui qui proscrit doit payer toutes les dettes du proscrit jusqu'à ce jour.

« Si le proscrit se corrige, il peut être rappelé dans sa famille, qui acquittera les dettes qu'il aura pu contracter pendant cet intervalle, & rachetera son acte de proscription en donnant dix piastres & une chèvre, qui seront partagées entre le *Pangeran* & les *Pambarabs*.

« Si un proscrit commet un meurtre, il sera puni de mort.

« S'il est tué, un *bangoon*, ou compensation de cinquante piastres sera payé par le meurtrier au *Pangeran*.

« Si un proscrit blesse quelqu'un, il devient esclave de la Compagnie ou du *Pangeran* pendant trois ans. S'il se cache, & qu'il soit ensuite tué, il ne sera point payé de *bangoon*.

« Si un proscrit blesse quelqu'un qui le tue sur-le-champ, celui-ci ne payera point de *bangoon* ».

« Si les parens reçoivent chez eux un proscrit, ils sont censés vouloir le racheter, & ils deviennent responsables de ses dettes.

» *Vol.*

Du v. I. « Celui qui est convaincu de vol, paye deux fois la valeur de ce qu'il a volé, avec une amende de vingt piastres & un bison, si le vol excède la valeur de cinq piastres; s'il est au-dessous de cinq piastres, l'amende est de cinq piastres & une chèvre; il paye aussi le double des effets volés.

« Tous les vols au-dessous de cinq piastres, & toutes les contestations en fait de propriétés, ou d'offenses, estimées cette valeur, peuvent être arrangées par les *Proatteens* des parties.

« Ni l'aſſertion, ni le ferment du demandeur, ne ſont ſuffiſans pour la conviction, ſans la preuve du vol, *cheeno*, ſavoir, le recouvrement de quelqu'un des effets volés : le témoignage ne ſuffit pas.

« Si quelqu'un, ayant la permiſſion de paſſer la nuit dans la maiſon d'un autre, s'en va, avant le jour, ſans donner connoiſſance de ſon départ à la famille, il ſera tenu reſponſable de tout ce qui aura pu manquer cette nuit.

« Si quelqu'un paſſant la nuit dans la maiſon d'un autre, ne commet pas à ſon hôte la garde de ſes effets, celui-ci n'en eſt point reſponſable, s'ils ſont volés pendant la nuit. Mais s'il les lui a remis, & qu'ils viennent à ſe perdre pendant la nuit, le propriétaire de la maiſon en devient reſponſable. Si les effets du propriétaire & de l'étranger ſont volés, l'un & l'autre ſe feront mutuellement ferment qu'ils n'ont aucune part au larcin, & ils ſouffriront la perte, ou la répareront comme ils pourront.

« Les fermens ſe font toujours ſur le Koran, ou ſur le tombeau de quelque ancêtre, ſelon que la Religion Mahométane règne plus ou moins. La partie qui doit être ſatisfaite par le ferment en preſcrit la forme & teneur.

» *Bangoon*.

Bangoon, ou compensation pour le meurtre.

		piastres
« Le *bangoon* (1) d'un *Pambarab* est de		500
Ditto d'un *Proatteen* inférieur		250
Ditto d'une personne du commun, homme ou enfant		80
Ditto ditto	femme ou fille	150
Ditto des enfans lég. ou de la femme d'un *Pambarab*		250

En outre, il sera payé une amende de cinquante piastres & un bison, comme *tippong boomee*, (expiation) pour le meurtre d'un *Pambarab*; de vingt piastres & un bison, pour le meurtre de toute autre personne, à partager entre le *Pambarab* & les *Proatteens*.

« Il n'y a point de *bangoon* pour le meurtre d'une personne tuée au moment qu'elle commet un vol.

» Le *bangoon* d'un proscrit est de cinquante piastres, sans *tippong boomee*.

« Le *bangoon* des *Pambarabs* & des *Proatteens* sera partagé par moitié entre le *Pangeran* & les *Pambarabs*, & la famille du défunt.

« Le *bangoon* d'une personne privée sera payé à sa famille, déduction faite de l'*addat oolassan* de dix pour cent, qui est pour les *Pambarabs* & les *Proatteens*.

(1) Le *bangoon* est la compensation pour le meurtre.

« Si un homme tue son esclave, il paye la moitié de sa valeur, comme *bangoon*, au *Pangeran*, & le *tippong boomee* aux *Proatteens*.

« Si un homme tue sa femme par *joojoor*, il paye le *bangoon* à la famille de la femme, si le *tallee kooloo* (lien de parenté) subsiste; & aux *Proatteens*, s'il ne subsiste pas.

« Si un homme tue ou blesse sa femme par *semundo*, il paye la même chose que pour un Etranger.

« Si un homme blesse légèrement sa femme par *joojoor*, il paie un *tial* ou deux piastres.

« Si un homme blesse sa femme par *joojoor*, avec une arme, & avec l'intention visible de la tuer, il paie une amende de vingt piastres.

« Si le *tallee kooloo* est rompu, la famille de la femme ne peut plus prétendre au *bangoon* ni à l'amende, qui reviennent aux *Proatteens*.

« Si un *Pambarab* blesse sa femme par *joojoor*, il paie cinq piastres & une chèvre.

« Si la fille d'un *Pambarab*, mariée par *joojoor*, est blessée par son mari, celui-ci paie cinq piastres & une chèvre.

« Pour une blessure qui occasionne la perte d'un œil ou d'un membre, ou un danger imminent de mort, il sera payé la moitié du *bangoon*.

« Pour une blessure à la tête, le *pampay*, ou compensation, est de vingt piastres.

« Pour les blessures aux autres parties, le *pampay* est de vingt piastres, & au-delà.

« Si un homme enlève quelqu'un & le vend au-delà des montagnes, il doit payer le *bangoon*, lorsqu'il est convaincu. Si la personne enlevée revient avant le jugement, l'offenseur ne paie que la moitié du *bangoon*.

« Si un homme tue son frère, il paie aux *Proatteens* le *tippong boomee*.

« Si une femme tue son mari, elle doit subir la peine de mort.

« Si une femme par *semundo* blesse son mari, ses parens doivent payer ce qu'ils recevroient, si son mari l'avoit blessée.

Dettes & Crédits.

Dettes. « A la mort d'une personne endettée, à moins qu'elle ne meure proscrite ou mariée par *ambel ana*, ses plus proches parens deviennent responsables envers les créanciers.

« Si un homme marié par *ambel ana*, contracte des dettes, la famille de sa femme en est responsable; mais les dettes contractées avant le mariage, doivent être acquittées par ses parens.

« Un père ou chef de famille a été, jusqu'à présent, responsable des dettes de ses enfans, & de ses jeunes parens, qui sont sous sa direction: mais pour prévenir, autant qu'il est possible, les inconvéniens qui en résultent, il est maintenant résolu ce qui suit.

« Si un jeune homme, non marié, (*loojong*) emprunte de l'argent ou achète des marchandises sans le consentement de son père, ou du chef de sa famille, celui-ci ne sera point responsable de la dette. Si le fils emprunte au nom de son père, ce sera aux risques du prêteur, dans le cas que le père désavoue l'emprunt.

« Si quelqu'un fait crédit au débiteur d'un autre, publiquement connu pour tel, (*mengesring* ou *ba-bla*) il ne peut ni inquiéter le débiteur pour la somme due, ni obliger le premier créancier à la lui payer. Il doit ou payer la première dette, (*memboolottee*, consolider) ou renoncer à ses prétentions, jusqu'à ce que le débiteur trouve les moyens de se libérer.

« L'intérêt de l'argent a été jusqu'ici de trois *fanons* par piastre par mois, ou de cent cinquante pour cent par an. Il est actuellement réduit à un *fanon*, ou cinquante pour cent par an, & personne ne doit exiger davantage, sous peine d'une amende, qui sera déterminée selon les circonstances.

« On ne peut, dans aucun cas, demander en justice plus du double du principal. Celui qui prête de l'argent à intérêt & le laisse au-delà de deux ans, perd le surplus.

« Aucun Planteur de poivre ne peut être saisi comme *mengeering*, sous peine de quarante piastres.

« Un Planteur endetté peut se louer pour des travaux qui ne l'empêchent pas de prendre soin de son jardin; mais il ne doit, dans aucun cas, être *mengeering*, quand même son créancier offriroit de se rendre responsable du jardin.

« Si un débiteur *mengeering* s'éloigne de son maître sans sa permission, sa dette s'accroît de trois *fanons* par jour. Les femmes ont été jusqu'ici taxées à six *fanons*, mais elles sont maintenant sur le même pied que les hommes.

« Si un débiteur *mengeering* sans caution disparoît, sa dette augmente du double, s'il est absent au-delà d'une semaine.

« Si un homme prend quelqu'un comme *mengeering*, sans caution pour la dette, & que le débiteur meure en cet état, le créancier perd son argent, n'ayant aucun droit de le réclamer des parens.

« Si un homme emprunte de l'argent avec promesse de *mengeering*, à une certaine époque, & qu'il ne remplisse pas ses engagemens, il doit

payer l'intérêt de l'argent, à raison d'un *fanon* par piastre par mois.

« Si quelqu'un, répondant pour un autre, est obligé de payer la dette, il est en droit de demander le double au débiteur; mais cet article sera modéré selon les circonstances.

« Si quelqu'un intente un procès pour une dette niée, c'est au demandeur à prouver la validité de la dette. Si ses preuves sont insuffisantes, le défendeur sera acquitté en faisant serment de la vérité de sa dénégation.

« Si un débiteur qui cultive un jardin de poivre, ou celui qui donne la moitié du produit à son créancier, (*ba-bla*) néglige son jardin, son créancier doit payer un homme pour y faire les travaux nécessaires; & cette somme sera ajoutée à la dette. Il sera néanmoins donné avis préalablement au débiteur, qu'il peut s'exempter de payer cette somme, en faisant l'ouvrage lui-même.

« Si un esclave, ou un débiteur *mengeering*, est enlevé & vendu au-delà des montagnes, l'offenseur doit payer le *bangoon*, si c'est un débiteur; & la valeur, si c'est un esclave. S'il vient à être retrouvé, l'offenseur doit payer une amende de quarante piastres, dont la moitié est pour celui qui le retrouve, & l'autre moitié pour le propriétaire ou le créancier. Si l'offenseur n'est

pas convaincu, il n'y aura qu'une récompenſe de cinq piaſtres pour celui qui aura ramené l'eſclave, & de trois piaſtres pour le débiteur, s'il étoit en deçà des montagnes; s'il étoit en delà, la récompenſe ſera double.

« *Mariage.*

Loix touchant le mariage.

» Juſqu'ici les mariages ſe ſont faits principalement par *joojoor* & par *ambel ana*, le *ſemundo* Malais n'étant que peu en uſage. Les malheureuſes conſéquences qui réſultent des deux premiers, par la dette ou l'eſclavage auxquels ils expoſent l'homme marié, ou par les procès interminables auxquels elles donnent naiſſance, ont enfin engagé les Chefs à faire en ſorte de les abolir, autant qu'il ſera poſſible, adoptant à leur place le *ſemundo Malayo* ou *Maredeeco*, qu'ils recommandent fortement à leurs ſujets, comme exempts des inconvéniens des premiers, & tendent au bonheur de leur pays, en facilitant les mariages, & par-là, en augmentant la population. Ne voulant pas néanmois abolir arbitrairement une coutume favorite de leurs ancêtres, le mariage par *joojoor* eſt encore permis, mais ſous des reſtrictions qui empêcheront, comme ils l'eſpèrent, les pernicieux effets qu'il a eu juſqu'ici. Le mariage par *ambel ana*, qui rendoit un homme &

ſes

ses descendans la propriété de la famille dans laquelle il se marioit, est maintenant prohibé & défendu à l'avenir; mais ceux par *semundo* & par *joojoor* sont soumis aux règles suivantes.

« Le *joojoor* d'une vierge, *gaddees*, a été jusqu'ici de cent vingt piastres : l'*addat*, qui y est annexé, *toolis tangeel*, quinze piastres : l'*oopa daoun codo*, six piastres, & le *tallee kooloo*, cinq piastres.

« Le *joojoor* d'une veuve, quatre-vingt piastres, sans *addat*, à moins que les enfans du premier lit ne vinssent avec elle, dans lequel cas le *joojoor gaddees* étoit payé en entier.

« Il est maintenant statué qu'à l'avenir, lorsqu'un homme donnera sa fille en mariage par *joojoor*, il recevra, au lieu de ce qui est dit ci-dessus, une somme qui n'excédera pas cent cinquante piastres, laquelle doit être regardée comme le *joojoor* entier, & tout *addat* quelconque; que cette somme sera payée sur-le-champ dès que le mariage aura lieu; que s'il est fait crédit du total ou d'une partie, il ne sera pas permis d'avoir recours à la Loi, pour la recouvrer, & que, comme la somme comprend le *tallee koolo*, ou lien de parenté, la femme devient par-là la propriété absolue du mari. Le mariage par *joojoor* étant ainsi rendu équivalent à la vente effective, & la difficulté augmentée par la néces-

ſité de payer le prix entier ſur-le-champ, il eſt probable que ce mariage ceſſera en grande partie, & qu'il ſera aboli, ſinon poſitivement, au moins par l'effet. D'ailleurs il ne donnera plus lieu à l'avenir à aucun procès.

« L'*addat* ou Coutume du *ſemundo Malayu* ou *maredecko*, qui ſera payé par le mari à la famille de la femme, lorſque le mariage aura lieu, eſt fixé à vingt piaſtres & un biſon pour ceux qui en ont le moyen, & à dix piaſtres & une chèvre pour les claſſes plus pauvres.

« Tout ce qui peut être acquis par l'un ou l'autre des époux pendant leur mariage, devient propriété commune, & ils ſont conjointement reſponſables des dettes qu'ils peuvent contracter, ſi c'eſt par un conſentement mutuel. Mais ſi l'un d'eux contracte des dettes ſans le conſentement de l'autre, il doit ſeul les ſupporter en cas de divorce.

« Si l'un des deux époux demande une ſéparation, ou s'ils y conſentent l'un & l'autre, le divorce doit avoir lieu. Aucune autre puiſſance ne peut les ſéparer. Les effets, les dettes & les créances ſeront, dans tous les cas, partagés également. Si le mari demande le divorce, il paiera un *charro* de vingt piaſtres à la famille de ſa femme, s'il l'a épouſée vierge; de dix piaſtres, ſi elle étoit veuve. Si la femme demande le di-

vorce, elle ne paiera point de *charro*. Si l'un & l'autre le demandent, le mari paiera la moitié du *charro*.

« Si un homme marié par *semundo* meurt. Voyez l'article *Succession*.

« Si un homme enlève une fille de son consentement, & qu'il veuille ou payer son prix tout de suite en l'épousant par *joojoor*, ou l'épouser par *semundo*, selon qu'il plaît au père ou aux parens, ceux-ci ne peuvent réclamer la femme, & le mariage a lieu.

« Si un homme enlève une fille qui n'est point nubile, (ce qui est déterminé parce qu'elle n'a point les oreilles percées ni les dents limées, *booloom betenday*, *bedabong*) quoique de son consentement; il paie, outre l'*addat joojoor*, ou *semundo*, vingt piastres, si c'est la fille d'un *Pambarab*; & dix piastres pour la fille de tout autre, soit que le mariage ait lieu ou non.

« Si un *reesow*, ou homme sans propriété ni rang dans la société, enlève une fille, même de son consentement, & ne peut ni payer le *joojoor*, ni l'*addat semundo*, le mariage n'aura pas lieu, mais il paiera une amende de cinq piastres, & une chèvre, pour sa mauvaise action. Si la fille n'est point nubile, l'amende sera de dix piastres & une chèvre.

« Si un homme n'a qu'une fille, qu'il desire de

marier par *semundo*, pour la garder auprès de lui, & que quelqu'un l'enlève, le ravisseur ne pourra la prendre par *joojoor*, quand même il offriroit de payer sur-le-champ. S'il refuse de l'épouser par *semundo*, le mariage n'aura pas lieu, & il paiera au père une amende de dix piastres & une chèvre.

« Si un homme enlève une fille dans l'intention de l'épouser, il doit la loger tout de suite dans quelque famille honorable. S'il la mène ailleurs, quand elle n'y passeroit qu'une seule nuit, il encourt une amende de cinquante piastres, payables aux parens de la fille.

« Si un homme enlève une fille contre son inclination, *me oolee*, il encourt une amende de vingt piastres, & un bison; de dix piastres & une chèvre, si c'est une veuve, & le mariage n'a pas lieu. S'il commet un rapt, & que les parens de la fille ne consentent pas à la lui donner en mariage, il encourt une amende de vingt piastres.

« L'*addat seebaye*, ou coutume de donner une femme en échange pour une autre prise en mariage, étant une modification du *joojoor*, est encore permis; mais si l'une n'est pas jugée un équivalent de l'autre, la somme nécessaire pour servir de compensation (comme le *pangalappang* pour la minorité) doit être payé sur-le-champ;

ſinon, on ne peut avoir recours à la Loi pour l'exiger. Si une fille eſt enlevée, *te-larree gaddees*, & qu'une autre ſoit donnée en échange par *addat ſeebaye*, il ſera payé en outre douze piaſtres, comme *addat ka-ſala*.

« Un homme marié par *ambel ana* peut ſe racheter lui-même & ſa famille, en payant le *joojoor* & l'*addat* d'une fille, ci-deſſus mentionné.

« Le *charro* d'un mariage par *joojoor* eſt de vingt-cinq piaſtres. Si le *joojoor* n'eſt pas encore payé en entier, & que l'homme demande le divorce, on lui rend ce qu'il a déjà payé. Si la femme demande le divorce, ſes parens ne peuvent réclamer le *charro*. Si le *tallee koolo* eſt *pootoos*, rompu, la femme eſt la propriété du mari, qui peut la vendre s'il lui plaît.

« Si un homme oblige une femme, qui eſt ſa débitrice, à co-habiter avec lui, & que le fait ſoit prouvé, la dette eſt par-là acquittée, ſi elle eſt de quarante piaſtres & au-delà ; ſi elle eſt au-deſſous de quarante piaſtres, il doit payer la différence. Si la femme accuſe fauſſement ſon maître de cette injure, ſa dette eſt doublée. S'il co-habite avec elle de ſon conſentement, les parens de la femme peuvent l'obliger à l'épouſer, ſoit par *joojoor*, ſoit par *ſemundo*, comme il leur plaît.

« Si une fille devient enceinte, l'homme con-

tre qui le fait est prouvé doit l'épouser; & ils payent aux *Proatteens* une amende commune de vingt piastres & un bison. Cette amende, si les parties y consentent, peut être levée dans le Pays par les *Proatteens* voisins (sans la porter devant la cour régulière).

« Si une femme devient enceinte des œuvres d'un parent à un degré prohibé, ils paient aux *Proatteens* une amende commune de deux fois cinquante piastres, & deux bisons, *hoocum duo aucoop*.

« Le mariage ne doit point avoir lieu entre parens au troisieme degré, ou *toongal naynay*. Mais il y a des exceptions pour les descendans du côté des femmes, qui, passant dans d'autres familles, deviennent comme étrangers. Les enfans de deux frères ne peuvent se marier ensemble. Le fils d'une sœur peut épouser la fille d'un frère; mais le fils d'un frère ne peut pas épouser la fille d'une sœur.

« Si les parens aux degrès prohibés se marient ensemble, ils encourent une amende de deux fois cinquante piastres, & deux bisons, & le mariage n'est point valide.

« A la mort d'un homme marié par *joojoor* ou achat, un de ses frères, le plus âgé de préférence, peut, s'il lui plaît, succéder à son lit. Si aucun des frères ne le veut, ils peuvent don-

ner la femme en mariage à quelqu'autre parent du côté du père, sans *addat*, celui qui l'épouse remplaçant le défunt, *mangaballoo*. Si aucun parent ne l'épouse, & qu'elle soit donnée en mariage à un étranger, celui-ci peut ou être adopté dans la famille pour remplacer le défunt, sans *addat*, ou payer son *joojoor*, ou la prendre par *semundo*, selon qu'il plaît aux parens de la femme.

« Si un homme fait violence à la femme d'un autre, il mérite la mort, mais il peut racheter sa tête par le paiement du *bangoon*, qui est de quatre-vingt piastres, à partager entre le mari & les *Proatteens*.

« Si un homme surprend sa femme en adultère, il peut tuer sur-le-champ l'homme & la femme, sans être obligé à payer aucun *bangoon*. S'il tue l'homme & épargne la femme, il doit racheter la vie de celle-ci par le paiement de cinquante piastres aux *Proatteens*. Si le mari épargne l'offenseur, ou qu'il n'ait connoissance de l'offense que par d'autres personnes, il ne peut plus ensuite le tuer; mais il peut avoir recours à la Loi, l'amende pour l'adultère étant de cinquante piastres, à partager entre le mari & les *Proatteens*. S'il répudie sa femme pour cette raison, il ne paie point de *charro*.

« Si une sœur cadette se marie avant son

aînée, le mari paie six piastres, comme *addat pelalloo*, pour avoir passé avant l'aînée.

« *Jeux*.

Loi touchant le jeu.

« Tout jeu, excepté le combat de coq à des temps déterminés, est absolument prohibé. L'amende, pour chaque transgression, est de cinquante piastres. La personne dans la maison de qui on joue, si c'est de son consentement, paie l'amende, ainsi que les joueurs. Un *Proatteen*, informé qu'on joue dans son village, & le célant, encourt une amende de vingt piastres. Une moitié des amendes est pour le délateur; l'autre pour la Compagnie, qui la distribue parmi les Planteurs les plus industrieux, à l'époque du paiement annuel des droits.

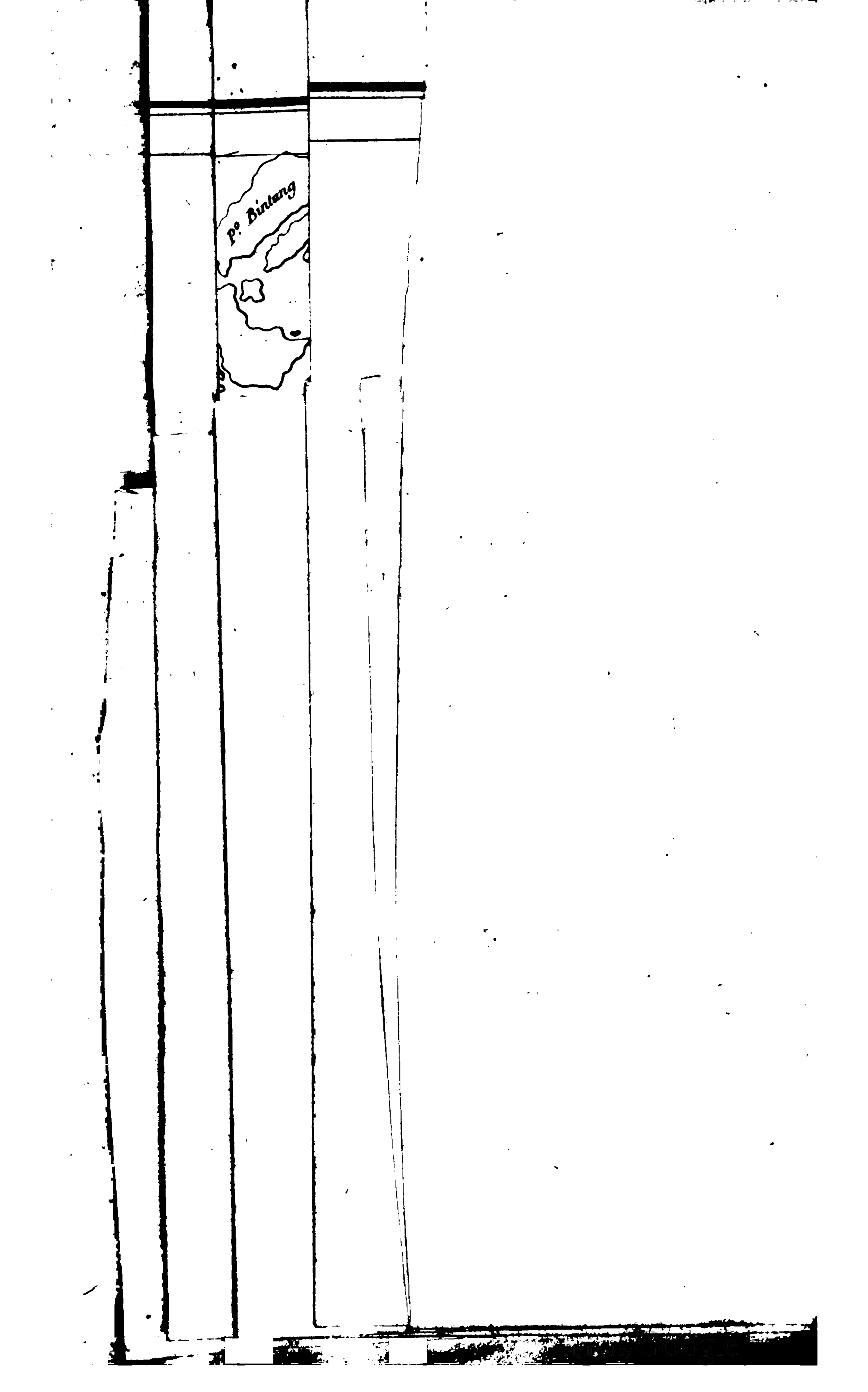
« *Ferme de l'opium*.

Opium.

« Si toute autre personne que le fermier vend de l'opium, il paye à chaque fois une amende de cinquante piastres, dont la moitié est pour le fermier, & l'autre pour le délateur.

Puissance exécutrice.

La puissance exécutrice pour mettre en vigueur ces Loix & Coutumes, & pour maintenir la paix dans le Pays, est confiée au Résident de la


Po. Bintang

ka	ga	na	cha
ja	gnia	ha	

Compagnie, concurremment avec le *Pangeran* & les *Proatteens*.

« Fait à Laye, le mois Rabioel-Achir, l'an de l'Hégire 1193, répondant au mois d'Avril 1779.

JOHN MARSDEN, Résident ».

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table du Tome premier.

Paris (l. Bridoux 31/3/47

2 vol. rel. 4,00





